MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME XII.

Contenant le Tome VI^e. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME SIXIEME,

CONTENANT

Les Lettres réciproques de Madame de Maintenon & de Mad. de Caylus sa niece.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.

DC
130
M2L2
1778
t. 12

NOV 1 1955

1018422

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Tome ſixieme.

LETTRE I. *De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.* page 1
II - IX. *De Mad. de Maintenon à Mad. de Caylus.* 3
X - XXIX. *De Mad. de Caylus.* 11
XXX. *De Mad. de Maintenon.* 44
XXXI - XXXVI. *De Mad. de Caylus.* 47
XXXVII. *De Meſd. de Caylus, de Dangeau, & de Maintenon.* 57
XXXVIII. *De Mad. de Caylus.* 59
Réponſe. 61
XXXIX - XLIII. *De Mad. de Caylus.* 62
Réponſe. 71
XLIV - XLIX. *De Mad. de Caylus.* 72
L. *De Mad de Maintenon.* 80
LI - LIII. *De Mad. de Caylus.* 81
Réponſe. 81
LIV. *De Mad. de Maintenon.* 88
Réponſe. 89
LV. *De Mad. de Caylus.* 90

LETTRE LVI - LVIII. *De Mad. de Maintenon.* page 91
LIX. *de Mad. de Caylus.* 94
LX. *De Mad. de Maintenon.* 96
LXI. *De Mad. de Caylus à Mlle. d'Aumale.* 97
LXII-LXV. *De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.* 99
Réponse. 103
LXVI. *De Mad. de Maintenon.* 106
LXVII-LXVIII. *De Mad. de Caylus.* 108
LXIX. *De Mad. de Maintenon.* 112
Réponse. 113
LXX-LXXI. *De Mad. de Maintenon.* 115
LXXII. *De Mad. de Caylus.* 119
Réponse. 122
LXXIII — LXXIV. *De Mad. de Caylus.* 124
Réponse. 131
LXXV. *De Mad. de Caylus.* 132
LXXVI. *De Mad. de Caylus à Mad. de Glapion.* 134
LXXVII. *De Mad. de Maintenon.* 135
LXXVIII - LXXIX. *De Mad. de Caylus* 137
Réponse. 140
LXXX. *De Mad. de Caylus* 142
LXXXI - LXXXV. *De Mad. de Maintenon.* 144
LXXXVI. *De Mad. de Caylus.* 150

LETTRE LXXXVII. *De Mad. de Maintenon.* page 152
LXXXVIII-XC. *De Mad. de Caylus.* ibid.
Réponse. 157
XCI. *De Mad. de Caylus.* 159
Réponse. 160
XCII. *De Mad. de Caylus.* 161
XCIII — C. *De Mad. de Maintenon.* 164
CI. *De Mad. de Caylus.* 186
CII - CIV. *De Mad. de Maintenon.* 187
CV. *De Mad. de Caylus.* 195
CVI. CVII. *De Mad. de Maintenon.* 197
Réponse. 203
CVIII — CXVI. *De Mad de Maintenon.* 204
CXVII. *De Mad. de Caylus.* 224
Réponse. 225
CXVIII - CXX. *De Mad. de Maintenon.* 227
CXXI. *De Mad. de Caylus.* 235
CXXII - CXXXV. *De Mad. de Maintenon.* 237
CXXXVI. *De Mad. de Caylus.* 263
CXXXVII - CLV. *De Mad. de Maintenon.* 266
CLVI. *De Mad. de Caylus.* 305

Fin de la Table.

LETTRES

LETTRES *DE MADAME* DE MAINTENON *ET DE MADAME* DE CAYLUS.

LETTRE PREMIERE.

De Madame de Caylus à Madame de Maintenon.

D'Un ſimple œillet on eſtimoit l'hommage
Au bon vieux temps : or tel étoit l'uſage :
Et pour certain en tous lieux on tenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit.

Si vous vouliez, Madame, faire revivre en ma faveur ce bon temps, j'aurois lieu d'être contente, & sûre que mon présent auroit tout le mérite qui vous le fait offrir : mais incertaine de mon sort, je n'ose me nommer :

Or, devinez qui je puis être :
Mon cœur étoit à vous dès sa tendre saison.
Par mes seuls sentiments vous devez me connoître,
Le goût qui les reçut devança la raison :
Elle s'en applaudit, & faisant disparoître
Les vains, les frivoles desirs,
A vous plaire, à vous voir je bornai mes plaisirs :
Or, devinez qui je puis être.

A ce présent, je voudrois bien
Joindre quelque chose du mien :
Mais je connois ce que vous êtes ;
Et le peu de cas que vous faites
De l'encens le mieux apprêté,
De ces brillants honneurs qui tournent tant de têtes ;
Aliments de la vanité,
Dont le vrai caractere est la fragilité.

En ce jour, que puis-je mieux faire
Pour vous prouver ma vive ardeur
A chercher ce qui peut vous plaire,
Que de vous présenter mon cœur ?

Un cœur, au moins, eſt choſe plus ſolide
Au tribunal où la raiſon décide :
Vous connoiſſez le mien : vous ſavez ce qu'il vaut :
J'oſe le dire, il eſt, tout comme il vous le faut,
Reſpectueux, tendre, & fidele,
Pour vous ſe ſentant chaque jour
Une inclination nouvelle,
Pour vous Quiétiſte en amour;
Des plus conſtants, des plus ſinceres;
Un vrai cœur, en un mot, du bon temps de nos peres.

LETTRE II.

De Madame de Maintenon.

A Marly, ce 17 Juillet 1701.

JE ne ſuis pas fort portée, ma chere niece, à demander des graces : les emplois ſont en petit nombre : cependant il y a encore plus d'emplois que d'hommes capables de les remplir. M. de Vendôme ira à l'armée de Lombardie : le mal eſt fait, & le remede n'eſt pas facile. Nous menons ici une vie ſinguliere : nous voudrions avoir de l'eſprit, de la galanterie, de l'invention ; & tout cela nous man-

que entiérement : il n'en eſt plus queſtion. On joue, on bâille, on s'ennuye, on ramaſſe quelque miſere les uns des autres, on ſe hait, on s'envie, on ſe careſſe, & on ſe déchire.

LETTRE III.

1705.

DE quoi vous plaignez-vous, ma chere niece? de ce que je ne vous ai pas écrit ſur la mort de M. de Caylus? Vous ſavez ſi je m'y ſuis intéreſſée : & nous ne devons pas en être aux compliments : je ſuis ſi malade & ſi vieille que je me réduis aux lettres néceſſaires. Qu'eſt-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge & en poſſeſſion de vous bien conduire : que voulez-vous changer à la veille de ma mort? Vous ne ferez pas aſſez folle pour vous remarier : vivez en bonne mere : ne rentrez pas dans le monde : choiſiſſez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes, & que ce ſoient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode : ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme :

défiez-vous des plus ſages : défiez-vous de vous-même : croyez-en une perſonne qui a de l'expérience & qui vous aime. Vous êtes encore jeune & belle : au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfants : ſervez Dieu ſans cabale : ne mépriſez perſonne, & ne vous entêtez de rien : ſuivez la vie commune : ſoyez ſimple, & pardonnez à ma tendreſſe cette petite inſtruction ; elle vaut bien un compliment.

LETTRE IV.

VOus devez être ſur vos gardes : vous avez des ennemis & des envieux : on eſt généreux quand on voit les gens malheureux ; mais cette généroſité eſt ſi peu véritable, qu'on ne peut plus les ſouffrir quand ils ſont heureux. Si on vous voit bien avec moi, c'eſt ce qui vous attirera encore plus d'ennemis. Ne donnez aucune priſe : prenez un milieu entre vous livrer à la ſociété, ou vous abymer dans la retraite : vous ne pourriez ſoutenir ce dernier parti, & l'autre vous éloigneroit plus de Dieu que ne feroit la Cour. M. l'Abbé Gobelin, qui avoit du bon ſens,

fut ravi, quand il me vit quitter l'Hôtel de Richelieu pour m'aller établir à St. Germain : & je vois souvent qu'il avoit grande raison. Adieu, ma chere niece : songez qu'on vous observe. Je vous recommande à Dieu : tout ira bien, si vous êtes à lui.

LETTRE V.

1705.

QUe vous êtes sage de tout abandonner à Dieu sans tant de prévoyances! elles sont bien inutiles. Nous ne savons ce que nous voulons : & il paroît que Dieu se plaît à renverser souvent tous nos arrangements. Je vous prie de me choisir à votre grand loisir une robe : il est nécessaire qu'il y ait de l'or : il faut parer le personnage, tandis que la personne ne doit penser qu'à une biere. On est déchaîné ici contre vous; on dit que vous n'avez jamais été dévote que par politique, & que vous pensez sérieusement à vous remarier. Votre conduite forcera vos ennemis à se taire. Ne vous allarmez point de ce que vous entendrez dire de moi; je suis sur le théâtre : on me nomme

ſouvent. Il eſt tout-à-fait diſgracieux de finir ſa vie avec des gens avec qui on ne l'a pas commencée.

LETTRE VI.

1706.

VOus faites l'office du Diable, quand vous prétendez faire plus que je ne vous demande, & que vous voulez me tenter par une étoffe des plus belles ; j'y réſiſte, car la miſere que je connois me rend avare. Votre lettre ne m'a rien appris : je ſavois la ſage réponſe du P. de la Tour; il eſt ſage en tout. Plût à Dieu qu'il ne fût pas à la tête d'une Congrégation, où l'on a, dit-on, des maximes ſuſpectes ! Pour vous, ma chere niece, laiſſez dire le monde, vous ne pouvez trop le haïr & le mépriſer. Soutenez votre piété, & montrez que votre réputation ne dépendoit pas d'un parti qui vous aimoit & vous admiroit. Aimez le mépris où vous allez être, & ſur-tout contentez Mr. le Curé de Saint-Sulpice. Ne vous chagrinez pas de ce qu'on dit : on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant. Adieu ; la bataille gagnée en Ita-

lie me détermine à mettre ma belle robe : je m'habillerai de verd, si on prend Barcelone, & de couleur de rose, si l'Archiduc est fait prisonnier.

LETTRE VII.

CE qui m'arrive aujourd'hui à l'occasion de M. l'Evêque d'Auxerre n'est point ce qui me détermine à faire à mes parents la déclaration que vous trouverez ici, qui est de ne plus rien demander pour eux. Qu'ils en usent comme ils feront après ma mort : ils s'adresseront aux Ministres : ils feront agir leurs amis. J'avois cru en être quitte en vous mettant tous en état d'achever ce que j'avois commèncé pour votre fortune. Mais je vois Madame de *** bien persuadée que je dois marier ses filles ; ses garçons viendront après ; le vôtre suivra : les petits de Murçay croissent : le pere prétend à tout ce qui vaque : Me. de St. Hermine me présente tristement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir, & qui sera suivie de cinq autres : M. de St. Hermine veut un Gouvernement : le petit Villette va venir aussi. Considérez, ma

chere niece, avec un peu de raiſon & d'équité, ce que ſeroit mon perſonnage auprès du Roi, ayant tous les jours de nouvelles graces à lui demander. S'il me les accordoit, il n'auroit plus à diſpoſer de rien; s'il me les refuſoit, il m'affligeroit; s'il m'affligeoit, il auroit trop de bonté pour n'en être pas fâché: & je ſerois donc la triſteſſe de ſa vie! Croyez-vous que Dieu ait eu ce deſſein en m'approchant de lui? Voilà, ma chere niece, ma derniere réſolution. Je vous verrai tous avec beaucoup plus de plaiſir, n'ayant pas à craindre vos propoſitions : je les ſaurai par le Roi, qui les tiendra de ſes Miniſtres : je lui répondrai ce que je pourrai pour vous ſervir : & je le ferai plus hardiment, & peut-être plus utilement, quand il ne me ſaura point prévenue. Quoi qu'il en ſoit, je ne changerai pas de deſſein : & je ne l'ai pris qu'après y avoir bien penſé : je me ſuis conſultée long-temps; & je ſuis ferme. Faites confidence de ma réſolution à tous mes parents.

LETTRE VIII.

JE voudrois vous voir souvent, ma chere niece : mais les tristes idées que j'ai de ma place, jointes à une vieillesse qui est à charge aux autres & à moi-même, tout cela me décourage, & fait que je me renferme dans mon cabinet à St. Cyr. Conduisez-vous donc indépendamment de moi, me prenant quand vous le pourrez, & me laissant sans vous en mettre en peine. Je vous recommande de faire dire treize Messes à l'Autel de la Vierge de Notre-Dame, 13 à Ste. Genevieve, 13 au Saint-Esprit, & 13 au Roi Jacques.

LETTRE IX.

MOn petit doigt m'a dit que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes : il faut se consoler par-là des autres contradictions. Je croyois aller à St. Cyr : le Roi m'en a empêchée : il doit venir chez moi à deux heures : peut-être n'y viendra-t-il point. J'ignore parfaitement ce que je

ferai demain : tout ce que je ſais, c'eſt que je ſuis fort importune aux autres & à moi-même. Je me ſuis fait apporter ce matin, non *les annales célebres, où les faits de mon regne ſont tracés*, mais une quantité prodigieuſe de guenilles que j'ai diſtribuées. Ne parlons point de mes parents : ils ne ſauront qu'à la vallée de Joſaphat tout ce que j'ai fait pour eux : j'eſſuye ſouvent leurs reproches : & il n'y a que Dieu qui ſache ce que je ſouffre.

LETTRE X.

De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.

QUe je ſuis mere, ma chere tante! c'eſt-à-dire, que je ſuis-folle ! que je ſuis déraiſonnable ! & que je ſerai malheureuſe ! Le bruit d'une promotion me tranſporte, m'agite, me trouble. Vous ne voulez point parler au Roi, vous voulez que nous allions par les voies ordinaires : je le ſais, je l'approuve tous les jours encore plus intérieurement que je ne vous le dis. Cependant le cas arrive-t-il ? la démangeaiſon de vous écrire me prend,

& je ne puis m'empêcher d'y ſuccomber. Je n'y ſuccombe pourtant, qu'à condition que vous lirez ma lettre, que vous la jetterez au feu ſans me faire de réponſe, & qu'il n'en ſera pas queſtion entre nous.

Mon fils eſt bien jeune, à la vérité : il n'a point encore fait de Campagne dans la Gendarmerie ; mais s'il avoit eu de quoi acheter un Régiment, ou que le Roi eût eu la bonté de m'en donner un à la place du Guidon, il ſeroit Colonel, & le ſeroit d'une façon qui me paroîtroit plus importante par rapport au ſervice, en commandant un Corps, que n'ayant à payer que de ſa perſonne. J'ai acheté l'Enſeigne, dans l'eſpérance de lui voir faire ce pas un peu plutôt. Enfin, ma très-chere tante, ſi la paix ſe fait, voici la derniere promotion, mon fils ne ſera rien : car qui n'a point un brevet de Colonel, eſt un zéro, à ce qu'on dit, parce que les ſervices ne ſont comptés que de ce beau jour-là. C'eſt un petit garçon plein de courage & d'ambition : je dois répondre à ſon zele par mes ſoins : & vous, ma chere tante, vous devez, ce me ſemble, me pardonner, d'autant plus que vous ſavez bien, que ce n'eſt qu'une conſolation que je cherche en vous écrivant,

qui n'aura aucune ſuite après l'expoſition du fait.

LETTRE XI.

PUiſque le Roi a travaillé de ſi bonne heure avec M. Pelletier, il auroit bien dû avoir un peu de muſique : voici le plus triſte des jours. Je voudrois tourner en repos le vuide où vous me laiſſez : mais je me ſens une diſpoſition léthargique qui paſſe la raillerie : je ne m'en vanterai pas à nos Dames : elles ſeroient aſſez vaines pour s'imaginer que leur abſence y auroit part. Je ne ſais aucune nouvelle : & je vous écris, ma chere tante, bien moins pour vous que pour moi. M. de Meaux & le Pere Daniel me tiennent bonne compagnie : plus je lis le premier, & plus j'en ſuis édifiée & charmée : il n'y a rien de ſi droit & de ſi ſimple que tout ce qu'il preſcrit pour la conduite : il ne falloit pas ſe jouer avec lui à des manieres trop affectueuſes pour ſon Directeur. Il eſt ſurprenant combien cet homme répandu au-dehors, au point où il falloit néceſſairement qu'il le fût, étoit pourtant intérieur. Je dirois bien, je vous

assure, comme mon pere qui avoit été son Prosélyte, & qui disoit, qu'il aimeroit mieux une page de M. de Meaux, que tous les volumes de ces Messieurs. Ce n'est point la complaisance qui me fait parler ainsi : mais il faut que je vous suppose un aussi grand loisir que celui où je suis, pour m'aviser de vous entretenir de mes lectures. S'il étoit à mon choix de faire autrement, vous m'auriez trouvée au retour de la recréation dans votre chambre. Je vous avertis que je me porte assez bien pour soutenir le carrosse, soit dit sans vous déplaire, & en attendant vos ordres, avec une soumission digne de récompense.

LETTRE XII.

JE vous ai vue passer de la fenêtre de Me. d'Espinoy où j'étois allée faire ma cour à Monseigneur. Je ne vois rien dans votre billet qui ne puisse être montré à Me. Voisin : il contient une leçon qui sera mieux reçue de vous que de moi. Je serai ravie que nous ayons un peu Mad. la Duchesse de Bourgogne : il me semble qu'il y a long-temps que nous ne l'avons

vue dans notre cabale. Je voudrois que la converſation ſe tournât auſſi-bien que la derniere fois, qu'elle fût retenue ſans s'en appercevoir. Au nom de Dieu, ma chere tante, évitez par bonté de donner des idées auſſi triſtes que la fin de votre billet. La politeſſe, la charité Chrétienne ne permettent point qu'on faſſe imaginer rien de ſemblable à ceux qui vous ſont auſſi attachés. Faites écrire ou parler quelqu'autre pour vous, ſi vous voulez qu'on croye ce que vous dites de votre eſprit: vous ne ſeriez pas plus aimable, quand vous emprunteriez toutes ſes graces de votre brillante jeuneſſe. Je ne ſaurois m'empêcher d'être en colere, quand vous parlez de vous-même, ſi je l'oſe dire, avec auſſi peu de reſpect: la raiſon que vous m'avez faite, s'y oppoſe entiérement: & celle que je me fais aujourd'hui a bien de la peine à approuver une médecine qui m'empêchera de dîner demain avec vous: n'eſt-ce pas en prendre deux pour une? Si je faiſois une liſte de tout ce qui me fâche, votre extrême, votre farouche, votre injuſte, votre barbare modeſtie ſeroit bien à la tête. C'eſt elle qui place un Chérubin à votre porte. Cependant Me. de Mailiebois ſeroit bien placée à la fin de votre priere: elle n'y ſeroit qu'un

moment; si elle vouloit y demeurer davantage, je vous jure que je la prendrois par le bras. Votre retraite étouffe entiérement mon peu d'imagination. M. le Maréchal d'Harcourt n'est pas mieux : mais Me. la Maréchale pense sur tout comme une héroïne, & réussit à faire penser son mari en Chrétien. Je ne dormirai point que vous ne soyez contente; je me dirai toujours avec dépit, si au moins ma tante ayant rempli ma tête avoit vuidé la sienne!

LETTRE XIII.

Croiroit-on que le paquet que je vous envoye est un effet du transport de la reconnoissance que j'ai du soin & des bontés que vous avez pour moi dans ma maladie, & qu'après m'être bien demandé, que pourrois-je faire qui fît plaisir à ma tante? je n'ai trouvé que deux vieilles écharpes, une coëffe qui fait mal au cœur, une jupe assez raisonnable? Au moins recevrez-vous ce présent, sans craindre que mes femmes le regrettent: J'y ajoute un louis pour vos estomacs. Si, de toutes les visites que vous faites, de toutes les audiences que vous donnez,

vous en tiriez autant, vous feriez fort heureufe. Il fait bien beau aujourd'hui : il eft trifte de demeurer dans fon lit & dans fa chambre, quand je fonge fur-tout que je pourrois me promener avec vous : mais c'eft une confolation de penfer que mes amies y font & qu'elles vous amufent. Je me porte affez mal : j'ai une incommodité que vous voudriez bien avoir.

LETTRE XIV.

JE vous vois tous les matins que je n'ai rien à vous dire : & aujourd'hui que j'aurois voulu vous parler d'une affaire qui me regarde, Monfeigneur eft avec vous, Mr. d'Orléans gratte à vôtre porte, & le Roi va vous envoyer chercher. Le fait eft, que jufqu'à cette heure, toute ma faveur auprès des Miniftres ne m'a rien valu, mais qu'il s'eft préfenté enfin une occafion qui peut devenir affez bonne. Je l'ai conté naturellement à Mr. Voifin : & l'affaire étant conclue, je l'ai prié de dire au Roi ce qui m'en revenoit. Nous vous en dirons davantage tantôt. Ce mot n'eft que pour le foula-

gement de ma délicateſſe, qui veut que je ſois toujours la premiere à vous inſtruire de ce qui me regarde.

Vous vous repoſez de nous: & nous, bien-loin de nous repoſer, au moins moi, je me prépare une journée qui me ſerre le cœur : je compte l'employer à écrire une infinité de lettres que je remets depuis long-temps, & à guetter M. Deſmarets que je n'ai pas encore vu. Je ne ſuis plus étonnée de rien : préſentement ce ſont les filles qui interceptent les billets doux de leurs meres.

Je ne ſavois point que le portrait du Roi fût pour le Comte de Liſle ; & je ne croyois pas avoir reçu un ordre décifif. Je n'ai rien vu de ſi leſte que Brunelet & Brindi, ni de plus agréable que leur converſation. Je voulois me mêler de leur faire quelques queſtions ſur le Catéchiſme. Mais comme ils m'ont dit d'un ton doctoral, qu'ils le montroient aux autres, mon deſſein d'inſtruire s'eſt tourné en crainte d'être interrogée.

LETTRE XV.

DAns une négociation, le ſuccès eſt, ce me ſemble, ce qui fait valoir le négociateur. Ainſi je ne vous dirai point combien d'inſinuations, de tours, & même de légéretés d'eſprit, j'ai mis en œuvre pour ce dîné ſi difficile. Je vous dirai ſeulement qu'ayant appris que les Deſmarets alloient à Paris aujourd'hui, je n'ai point voulu leur parler de demain. Ils m'ont paru ſi difficultueux, que je crois qu'ils auroient rompu leur voyage.

J'ai fait vos compliments à Mr. le Maréchal d'Harcourt, & à Madame, qui pendant que vous étiez chez moi hier avec Mr. le Duc d'Orléans, vous attendoit chez vous, pour vous voir avant de partir. Je ſuis bien ſûre que vous priez Dieu de bon cœur pour ſon mari, & que vous lui ſouhaitez une bonne ſanté. Je le lui ai dit bien ſouvent. Mais ſi vous aviez été témoin comme moi de ſon attendriſſement pour le Roi, je ſuis perſuadée que vous ſeriez auſſi contente de ſon bon cœur, que de ſon bon eſprit.

Si vous ordonniez ma mort à la fin de votre lettre, j'y conſentirois, & trou-

verois même que vous auriez raiſon. Jugez ſi ne me demandant que ma conſervation, je vous l'accorderai. Oui, ma tante, j'aurai ſoin de moi. Je ne ſortirai que pour aller chez vous. Et je ne ſuis fâchée que de ce que ce n'eſt pas un ſacrifice. Il n'y en a point que je ne ſois prête à vous faire.

J'irai avec le plus grand plaiſir du monde & ſans nul inconvénient m'établir ſur ce lit de repos, & même dans le moment, ſi vous avez beſoin de fuir. Sans doute que nous aurons Me. de Dangeau ! Je vais pourtant y envoyer. Il faut avoir la Ducheſſe de Noailles. Ma chambre eſt grande, & peut plus aiſément la contenir : & Mlle. de Noailles eſt ici, qui obſerve de loin ſi vous l'avez ſouvent ou non.

Ce n'étoit pas ſans deſſein, que je m'étois miſe à jouer au Piquet avec Me. d'Elbeuf, ma fenêtre ouverte. Je croyois que toute la Cour ne reſpiroit que la promenade. Mais comme elle eſt le ſéjour des contre-temps, il a fallu qu'un inſtant avant que vous paſſaſſiez, M. le Maréchal de Villars qui nous a vues de loin ſe ſoit approché avec la confiance d'un grand Général pour ma défaite. Vous avez paſſé comme un éclair, & le

jour s'eſt fermé ſans retour. J'attendois au moins le Brelan. Me. de Dangeau de déſeſpoir eſt allée ſe jetter dans l'eau. Pour moi, je ſuis demeurée pour toute ma reſſource avec une très-froide Chanceliere, qui, pour comble d'agrément, m'empêchoit de vous écrire. Mlle. d'Aumale vous aura dit, par quelle raiſon Me. d'Eſpinoy n'a pas été à la promenade. Et j'ai pris part à la peine que vous auriez de ce que ce grand mérite s'eſt trouvé capable d'une omiſſion. Si on ne m'avoit aſſurée que vous vous portiez bien, je crois que je me ſerois déſeſpérée ce ſoir.

LETTRE XVI.

1708.

LA foule impénétrable de votre chambre m'a empêchée de vous rendre moi-même la réponſe que je vous devois. Comme je ne ſuis pas incorrigible, j'aurai toujours à l'avenir un billet à la main, quand j'aurai quelque choſe à vous dire. Nous ſouffrons aſſez impatiemment que vous remettiez à Lundi pour dîner en compagnie : & il nous paroît

que demain n'auroit point dû faire de préjudice à ce Lundi : mais il faut se conformer à vos volontés, toutes cruelles qu'elles sont. Me. Voisin m'a juré solemnellement que le dîné seroit édifiant : elle est trop honnête personne pour se parjurer: ce qui, joint à l'envie qu'elle a de vous plaire, doit vous assurer d'une modération, qui, comme vous dites, convient à tout. Pour moi, ma chere tante, je renonce au café, & je jouerois à la paume, s'il étoit bienséant à une femme d'y jouer, pour vous montrer que j'ai au moins le mérite de déférer à vos sentiments. Savez-vous que cette déférence est si grande pour ce que vous pensez & ce que vous dites, que j'ai eu un mouvement de complaisance en moi-même sur ce que vous ne trouvez rien à reprendre en moi que mon régime? Mais je n'ai pas été long-temps dans cette flatteuse erreur : s'il y a quelque chose de vrai, je ne le dois qu'à ce que je ne vous vois guere : & j'avoue que s'il étoit à mon choix, j'aimerois mieux perdre un peu de votre estime & satisfaire mon goût. Je crains que cette délicatesse ne vous fasse dire en vous-même, que vos pauvres nieces sont devenues folles! Je vous promets de ma part qu'en voilà pour long-temps.

J'ai trouvé Me. de Dangeau fort abattue, fort affligée; mais au milieu de son affliction, un fonds d'espérance fondée sur ce que son fils mangeant bien, dormant bien, ayant bon visage, n'ayant presque point eu de fievre pendant une longue suite d'accidents, il n'y a pas d'apparence que la masse du sang soit corrompue, comme on le craint. Apparemment, tout ce désordre n'est venu que sur ce que le Chirurgien qui lui a coupé la cuisse la premiere fois, n'a pas coupé la moëlle, qui s'étant allongée s'est durcie par la suite. Elle est fort touchée de votre souvenir & de votre tristesse: elle connoît trop votre cœur, pour douter de l'envie que vous auriez de lui donner des marques de votre amitié.

LETTRE XVII.

ME. de Dangeau étoit assez tranquille aujourd'hui, & Me. Voisin un peu mieux de son rhume: je vais souper chez elle. Vous ne manquerez point d'occasions de placer un présent pour Mr. de Pelpore: ainsi vous ferez bien de prendre un temps où il pourra vous fournir les seuls amusements dont

vous me paroiſſez ſuſceptible. Je ſuis bien aiſe par une infinité de raiſons, que Me. la Ducheſſe de Bourgogne ſoit mieux : & je ſouhaite que votre nuit s'en reſſente : l'étoffe verte trouvera ſa place.

J'ai oublié de vous dire que Me. d'O vous mandoit par moi que Me. la Ducheſſe d'Orléans a pris médecine aujourd'hui. Je ſuis ſi honteuſe de ma faute, que je ne puis en accompagner l'aveu d'aucun tour, encore moins d'une gentilleſſe.

Malheur à la beauté que vous ne voulez point reconnoître pour telle! mais plus grand malheur encore à la reſſemblance!

Le Duc de Berwick m'a donné cette lettre : & après ce qui m'eſt arrivé, vous croyez bien que je ne l'oublierai pas. Il n'y a rien que je ne doive eſpérer pour ma ſanté de vos viſites & de vos ſouhaits : j'en reſſents les effets aujourd'hui, je me porte fort bien.

LETTRE XVIII.

DEpuis que je ſuis revenue de la Meſſe, je n'ai pas trouvé un inſtant à pouvoir vous écrire un mot, d'abord, parce

parce qu'il falloit me repoſer, & enſuite par un enchaînement de monde à me déſeſpérer : un homme d'affaires, une viſite agréable, une déſagréable, gens oiſifs, Piquet dont je ne me ſouciois point, converſation à ſoutenir, malheureux à reconforter, du nombre deſquels a été notre pauvre ami Laſſai : la tête me fend ; l'heure de vous faire réponſe ſe paſſoit : cependant, ma chere tante, il faudroit dîner demain, j'en ai beſoin : je ne ſache point que notre amie ait de nouveau chagrin : mais elle a été frappée d'une façon dont elle ſe reſſent toujours malgré ſon courage.

Mlle. de Croiſille, précédée par votre billet, devoit m'annoncer une journée plus tranquille : ſa phyſionomie annonce ce que vous m'en mandez : je n'en ai jamais vu une plus modeſte, ni rien de ſi poli que ſes diſcours : en un mot, elle eſt digne d'être convoitée à St. Cyr.

C'eſt de la place même & du bureau de Mr. Deſmarets que je vous écris ; & quoique cette date ne ſoit qu'une copie de Me. la Princeſſe d'Harcourt, qui data de votre toilette une lettre à un de ſes Juges, je n'ai pu réſiſter à l'envie de vous en impoſer.

Je ne vous parle point de ma ſanté ;

j'ai une traînasserie qui me désespere.

A tout ce que je vois ici, le Roi d'Espagne sert bien Monsieur d'Orléans. Au milieu de tout cela, divertissons le Roi, dînons, jouons, allons à la Musique, demain à la Comédie, & sur-tout, ma chere tante, portez-vous bien, prenez garde au froid, soyez sans égard pour les autres, & faites votre volonté comme vous nous le promettiez l'autre jour. Je finis en disant de tout mon cœur: Ainsi soit-il!

LETTRE XIX.

IL est bien juste qu'étant aussi souvent malade, je le sois quelquefois à propos. Un mal de gorge, une fluxion & un peu de fievre que j'ai eu cette nuit, m'ont tiré d'affaire, tant du dîné de M. le Grand, que d'un ordre qui m'étoit survenu de Me. la Duchesse de Berry d'aller dîner chez elle. Mais comme il n'y a point de plaisir sans peine, je ne saurois non plus avoir l'honneur de souper avec le Roi, comme Mr. le Moine me l'avoit annoncé. Ce n'est pas tout: je me vois par-là privée du Piquet, supposé que votre dégoût soit

paſſé. Vous pouvez fort bien ſoutenir Madame d'O toute ſeule : & je le crois ſi bien, que je parierai contre elle tout ce qu'elle voudra. Je ne ſuis fâchée que de n'en être pas témoin ; mais je crois que le reſpect, la prudence, l'envie de me ménager pour le dîné de demain, exigent que je demeure dans ma chambre & dans mon lit tout aujourd'hui. Vous voulez donc toujours, ma chere tante, que je gagne doublement quand je perds à la reſſource ? M. Blouin me dit hier au ſoir, que le Roi me donnoit un petit logement au grand-Commun pour mon fils. Vous ſavez que je n'en demandois pas tant : & c'eſt lui qui n'a point voulu entendre à cette chambre de Clément, qui faiſoit toute mon ambition ; mais puiſque cela eſt fait, j'en ſuis bien obligée au Roi, & j'en ſuis fort aiſe. Nous y perdrons ce merveilleux jardin, qui fournit de ſi excellents fruits.

Soit pour vous remercier, ſoit pour me réjouir avec vous, je ne puis m'empêcher, ma chere tante, de vous dire combien je ſuis ravie que le Roi aît donné au Maréchal d'Harcourt une marque de bonté, à laquelle il eſt infiniment ſenſible : ne voulez-vous pas bien me flatter que je vous donnerai un jour, à vous &

à Me. la Ducheſſe de Bourgogne, une fête à Pontalie, dont je me fais Concierge, & où je compte aller faire mes remedes?

LETTRE XX.

GEnéreuſement & noblement, je donne le pas à la Finance; vous aurez aujourd'hui Me. Deſmarets, & Me. de Ventadour même ſe rendroit juſtice. Je crains que Me. de Levis ne ſoit pas arrivée; vous pourriez ſans indiſcrétion avoir les autres. Pour moi, ma chere tante, le dîné d'hier m'a fait tant de bien, & ce que vous m'écrivez me touche ſi fort, que ce ne feroit pas aſſez de marcher, je volerois. Je ſuis ſi bien repoſée, que je commence à être laſſe du repos: je voudrois bien me lever par votre ordre, mais je n'oſe l'eſpérer, tant vous avez une cruelle diſcrétion! Cependant ſongez à moi après dîné; c'eſt bien deſcendre, mais je vous envoye une piece de ruban couleur de feu pour vous gagner. Les Dames de la bouche du Roi ont ſi bien fait leur devoir, que pour moi je crois que je ne mangerai d'ici à Mercredi; je

me porte fort bien d'ailleurs, & je n'ai de mal que de paſſer le temps du travail de Mr. de Pontchartrain dans mon lit. Si c'eſt là avoir l'eſprit galant, je ne m'en corrigerai pas : ce ſiecle, tout groſſier qu'il eſt, me l'a donné tel en me faiſant vivre avec vous. Nous voici à ce mois de Janvier, qui devoit éclaircir tant de choſes ! L'article des penſions eſt capital pour moi; cependant je me ſens le courage de ſoutenir cette différence dans mes affaires : ce n'eſt point-là ce qui me va au cœur. Vous devez ſavoir, ma chere tante, ce qui touche vivement le mien. Qu'il eſt flatteur pour ceux que vous vîtes hier, de vous voir le lendemain affamée de ſolitude ! La ſolitude ne vous le rendra pas, & vous ne reviendrez point ce ſoir affamée de nous : je meurs de peur; je n'abuſerai point de Me. de Dangeau; mais quand elle eſt abattue avec vous, comptez qu'elle le ſeroit infiniment davantage avec d'autres.

La diſcrétion eſt belle, mais elle eſt triſte, & réduit ma diſcrete perſonne dans une grande extrêmité : je paſſe de l'eſpérance d'un bon dîné, d'une bonne compagnie, à une ſolitude d'une frugalité outrée, & dont je ne vous parlerois pourtant pas ſi votre dîné n'étoit fait. Je ſuis

chez moi seule; si le Piquet familier vous amuse, ordonnez, je vole.

LETTRE XXI.

En entrant chez moi, j'ai vu sur ma table le plus beau service de porcelaine. Mon premier sentiment a été de desirer qu'il fût pour moi : un sentiment plus noble m'a fait souhaiter qu'il vînt de vous. Je ne sais comment vous vous trouvez de la visite qu'on vous a rendue pour moi. L'air de haut en bas dont on m'y a traitée, quoiqu'à vos genoux, n'est pas ce qui m'en blesse le plus : mais de venir troubler un moment de plaisir que vous aviez & d'avoir fait venir cette Me. de Villacerf, qu'il m'a fallu entretenir dans l'anti-chambre, ne sachant lequel valoit mieux, ou de vous laisser tête-à-tête, ou de vous amener ce tiers, c'est ce qui me tue. Un sentiment d'amour-propre m'a déterminée à la garder, de peur que vous ne crussiez que c'étoit moi qui l'amenois. Enfin, nous en parlerons ; mais je vous réponds qu'à l'avenir ma porte sera bien fermée. Dormez bien cette nuit ; & demain je me porterai merveilleusement.

Me. de Rouſſi m'a écrit pour me prier de vous dire qu'enfin ſon mariage ſe fait, ſi le Roi y veut bien donner ſon conſentement ; ce qu'elle ne veut que vous ſachiez, que pour que vous ſoyez avertie, ſi le Roi vous en parle; car c'eſt Mr. de Pontchartrain qui doit inſtruire le Roi. Elle a trouvé à la fin que la Principauté de Monaco ne pouvoit regarder que la fille aînée : ainſi elle s'y met juſques par-deſſus la tête pour établir ſon fils. Vos anciennes bontés pour elle & pour Me. ſa mere font qu'elle compte toujours ſur vous : je ne l'en déſabuſe pas, ſur-tout quand il n'eſt queſtion que de quelques diſcours qui paſſent par moi; je vous les écris aujourd'hui, parce que nous ne ſerons pas ſeules, & que Mr. de Pontchartrain doit parler inceſſamment. Votre Miniſtre eſt auſſi importun que lui.

LETTRE XXII.

1709.

JE n'entends point dire ſans envie, que vous êtes ſortie à ſix chevaux, & que vous avez été voir nos amis (1), & vous

(1) Les pauvres d'Avon.

promener : peut-être même vous ferez-vous mise hors d'état d'accepter aucune proposition; mon appartement est pourtant le plus frais : nous avons des joueuses à choisir. Ordonnez, & par grace, donnez un peu plus d'exercice à la Sur-Intendante de vos plaisirs : ma charge dépérit tous les jours entre mes mains, ce qui est aussi triste qu'humiliant.

Je suis trop occupée du malheureux état des affaires de Mr. Pelart, pour ne vous en pas dire un mot. Boudin, qui est bien le meilleur homme du monde & le plus attaché à Mr. Fagon, veut suivre cette affaire auprès de Mr. Desmarets, pour prévenir la douleur sensible du premier Médecin, s'il voyoit l'abyme où ces gens-là vont tomber, supposé qu'ils ne soient pas promptement secourus. Il est au fait; il mene bien la parole; il est merveilleux quand il s'agit des intérêts des autres : il ne vous demanderoit que la permission de dire ce que vous avez déja dit & écrit plusieurs fois, & de le dire de votre part, ce que vous pensez à coup sûr, ce que vous ne refuserez pas, qui est, que vous voudriez bien qu'on évitât tout ce qui pourroit chagriner Mr. Fagon. Boudin est si bien instruit, qu'il saura lever les difficultés, à mesure qu'on

les lui fera : nous en fait-on à nous? Nous ne ſavons plus que dire, au moins moi, qui trouve toujours que le dernier qui me parle a raiſon. La Ducheſſe de Noailles a mal au cœur : je vous en félicite, & je la plains. Je ſouhaite que Me. d'O humaniſe la divinité qu'elle attache à ſes parfums ; j'en ai prié ſon importance en faveur de ma foibleſſe. Votre ſanté eſt un miracle ; vous m'êtes un exemple de courage. Je rougis ſouvent de mes frayeurs.

LETTRE XXIII.

HA ! que ſi j'étois livrée à moi-même, que je ne fuſſe pas ſoutenue par le compte que je vous rends de tout ce que je fais & de tout ce que je penſe, & par la bonté avec laquelle vous avez parlé de moi à Mr. Deſmarets, qui, indépendamment de toute l'affaire, m'a été au cœur d'une façon à ne s'effacer jamais, & ſi même je n'étois pas relancée chez moi par l'homme du monde le plus vif, le plus preſſant pour ſes amis, je vous aſſure que j'aurois laiſſé-là une affaire qui pourtant doit faire le repos de

ma vie. Il me reste une entreprise terrible. Mr. Desmarets veut que je parle au Roi ; il me croit hardie, il me croit habile apparemment, ou du moins il me croit comme une autre : son intention est bonne, & peut-être même ses raisons. Enfin, il faut bien se conduire par les conseils d'un homme, chez lequel tout dépend de parler. Mais parler m'est impossible ; je suis sûre que je n'articulerois pas ; j'ai donc écrit, & je vous envoye ma lettre pour voir si elle est bien. La donner moi-même au Roi, je le ferois bien si je n'avois qu'à sortir après, & ne le plus voir : mais revenir à ce piquet, je ne le puis. Je la ferai rendre, comme tout le monde, Samedi matin, par Mr. Blouin, avant le Conseil des Finances. Mon affaire sera faite, ou manquée avant que je revoye le Roi ; & de quelle façon que ce soit, je serai infiniment soulagée : je le suis en ce moment, par le récit que je vous fais : &, en vérité, toute autre considération à part, il m'est si naturel de me confier à vous, d'aller à vous, je n'oserois vous dire, comme à ma mere, après les gens que vous trouvez dans les grands chemins qui croyent vous ravir en vous donnant cette qualité! mais ce sentiment tendre est si fort en moi, que

je n'ai pu m'empêcher de lâcher le mot. Mlle. d'Aumale vous lira toutes mes lettres, & me les remettra ce ſoir. Paris eſt dans une grande allarme ſur la Finance, & les eſprits ne ſont point diſpoſés à ſouffrir patiemment tout ce qui s'y fait. L'argent ſe cache plus que jamais, malgré ſa diminution.

LETTRE XXIV.

JE n'ai pu vous parler de mon affaire, ni vous rendre compte de ce que j'ai fait, par la peur d'être entendue, & parce que je ne croyois pas qu'elle dût aller ſi vîte. Mais comme il ſe pourra bien faire que Mr. Deſmarets en parlera demain au Roi, puiſqu'on vient de me dire qu'il a accepté la Compagnie qu'on lui a propoſée, & qu'il dira qu'il s'y trouve un pot de vin pour moi, c'eſt ſa façon de parler, je tremble, je vous l'avoue, non pas tant de voir l'affaire échouée, que du refus. Je me fortifie & me conſole en vous l'écrivant. Me. de Mailly entre dans ma chambre, & m'apprend une nouvelle qui me fait grand plaiſir: en vérité, ma chere tante, vous êtes bien bonne &

bien aimable ; voilà une jolie fin d'année : il faudra commencer l'autre de même.

LETTRE XXV.

MR. Desmarets a parlé au Roi : me voilà soulagée d'un pesant fardeau, & bien touchée que ma demande ait été reçue avec bonté ! Le Roi a trouvé la somme qui m'avoit été offerte, un peu forte : mais comme elle ne se prend point sur lui, j'avois cru pouvoir la proposer, telle qu'on me l'avoit proposée à moi. Je ne suis ni insatiable ni déraisonnable : je vous prie, ma chere tante, de l'en assurer, s'il vous en parle : un don du Roi, quel qu'il soit, me pénétrera d'une tendre reconnoissance, si j'ose parler ainsi ; je ne voudrois pas, sans son aveu, être la plus riche personne de son Royaume. Mr. Desmarets change toute l'affaire, & sur cette même affaire, quelle qu'elle soit, il me fera trouver une somme qui sera réglée par le Roi : remerciez-le donc bien, ma chere tante, remerciez-le pour vous, remerciez-le pour moi, & l'assurez que je ne parlerai point de cette grace, quoiqu'il m'en coûte de ne pas montrer ma reconnoissance.

N'auriez-vous point au moins la complaisance de convenir qu'à mesure que les jours s'allongent, ils deviennent plus tristes ? En voici deux plus ténébreux que la nuit même ; il faut espérer que le Soleil luira demain pour nous, sous les auspices de Mr. Voisin, & qu'il nous tiendra lieu d'Aurore : la pensée est poétique, & convient au lit d'Ange dans lequel notre Aurore repose.

Je me sentois quelque reste de beauté, mais elle vient de tomber par la lecture de votre billet ; je comptois au moins sur une petite musique ce soir ; je tournerai donc mes pas du côté de Mr. & de Me. Voisin, ce qui sera suivi d'une visite à Mad. la Princesse de Conti, ne pouvant tarder davantage à y aller : j'espere que vous aurez bientôt votre tableau, & je me fais un grand plaisir de celui qu'il fera. Je ne puis me résoudre à voir Madame la Princesse, par la colere où je suis du mal qu'elle nous fait aujourd'hui ; nous en dirons de bonnes demain de tous ces gens-là : c'est ma consolation. Dans la vigueur où je suis, Chaillot m'auroit fait tous les biens du monde, & j'aurois remis volontiers mes coquetteries à un autre jour.

LETTRE XXVI.

JE ne vous ai point voulu agacer ce matin, parce que j'ai cru que le repos & la retraite vous étoient abſolument néceſſaires : je me ſuis même ſouvenue que vous pouviez avoir beaucoup de lettres à écrire; mais après dîné, ſi vous n'avez point de rendez-vous, ne ſeroit-il pas bien raiſonnable de prendre un peu de récréation, de recevoir une viſite ſi longue & ſi courte que vous la voudrez, de jouer un peu au Piquet, ou d'y regarder jouer ? Tout au moins je m'en flatte, pendant le travail de Mr. de Pontchartrain, ſeule ou en compagnie. Enfin, je ſuis à vous d'effet, de volonté, & par mon oiſiveté ; je m'offre de tout mon cœur, ſans conſidérer que je ſuis née offerte. Que je vous plains des viſites de demain ! Si les partager avec vous pouvoit en diminuer le poids, j'irois avec empreſſement. En attendant, je ſuis bien aiſe d'avoir Me. d'Hauſſy ; c'eſt toujours avoir quelque choſe de vous. Deux louis que je vous dois & que je vous porterai, ne vous tenteroient-ils point ?

LETTRE XXVII.

VOtre maiſon de la ville ne ſauroit être un rempart contre mes propoſitions. Il n'eſt pas poſſible, quelque affaire que vous y ayez, quelque remede, quelque repos que vous y cherchiez, qu'il n'y ait un intervalle pour un peu de récréation. L'éloignement ne doit point entrer dans les égards que vous voulez avoir continuellement, puiſque je me fais porter. Tout ce qui pourroit me retenir, c'eſt qu'en m'offrant, je ſens que je n'offre rien, & qu'en demandant de vous voir, je demande beaucoup. Mon magaſin n'eſt pourtant point mal rempli par une petite amie que je vis hier au ſoir. Permettez-moi de vous repréſenter ſur le Roi, qu'il ne faut pas toujours examiner bien rigoureuſement le degré d'ennui : il faudroit en changer comme s'il vouloit *changer de ſotte*, & ſonger, de préférence à tout, à paſſer un temps aſſez pénible pour vous : hier il avoit de l'humeur ; cela ſe pouvoit-il autrement ? Il étoit accablé de chaud & de laſſitude. Comme il n'y a que la vérité qui puiſſe tirer d'embarras, permettez qu'ayant

oublié de vous dire que Me. d'Eſpinoy a prié Blouin de prendre ſon temps pour demander pour elle une audience au Roi, je vous l'écrive : on me demandera ſi je vous l'ai dit ; & j'aurois été toute déconcertée, ſi je n'en avois rien fait : le reſte eſt ſuperflu. Vous ſavez, ma chere tante, mon amitié & ma reconnoiſſance pour elle : & moi je ſais quelque choſe de bien meilleur, c'eſt que vous l'eſtimez, & que vous vous intéreſſez véritablement à ce qui la regarde. Je ferai des amitiés de votre part à Me. de Mailly ; & je crois que vous ne m'en déſavouerez pas. A l'égard de Me. de Mioſſens, j'en ſuis ſi honteuſe, que tout ce que je pourrai faire, ſera de lui rendre votre réponſe : après quoi, je couperai bien court. Adieu, ma chere tante ; toute réflexion faite, je déſavoue le ſentiment que je vous montrai l'autre fois : toutes nos cheres Dames vous demeurent ; uſez-en, & pour vous & pour elles : & moi, Sur-Intendante de vos plaiſirs, je laiſſe ici tous les miens.

C'eſt toujours pour ſon fils que Me. d'Eſpinoy parlera. L'affaire du mariage eſt tombée ; il n'en a pas été queſtion.

LETTRE XXVIII.

CE n'eſt pas troubler le repos que vous m'avez ordonné, que d'avoir l'honneur de vous écrire : il faut bien prendre quelque plaiſir, & je n'en ſache point un plus grand d'ici à Samedi. Il court un bruit qui m'inquiete, que le Maréchal d'Harcourt fait prendre à l'armée des vivres comme pour quelque expédition ; je le voudrois & le crains. J'ai reçu une lettre de ce Général, qui ne m'en parle pas, comme vous pouvez croire, mais bien de votre ſanté, dont il s'informe toujours avec ſoin : il me prie de vous faire ſa cour, de vous aſſurer de ſes reſpects, & de vous répéter ſouvent, que, s'il ne vous écrit point, c'eſt par égard pour vous. Il couroit ces jours-ci à Verſailles un bruit, qui n'eſt, je crois, qu'une ſottiſe ; mais les ſottiſes embarraſſent quelquefois les têtes foibles ; on dit qu'il y a des partis répandus & des gens cachés aux environs de Paris : Mr. Blouin devroit, ſans rien dire, faire tenir des Gardes de chaſſe ſur le chemin de St. Cyr, le matin & le ſoir, pour plus grande ſûreté.

Je ne me porte point trop mal, quoique mon mal ne soit pas cessé. J'espere que j'en serai quitte avec du repos & de l'ennui ; remede que j'observe exactement. Je me transportai hier en esprit chez Mr. Desmarets : il doit être bien content de la défense de son gendre ; si nous pouvions la rendre encore plus glorieuse ! J'avoue que je le souhaite assez pour passer par-dessus mes craintes particulieres. Il ne manquoit à votre grande lettre que quelques mots de Madame la Duchesse de Bourgogne : pour la mienne, je crois que vous trouverez que tout y est superflu. De quoi s'avise Mr. de Pontchartrain d'être long, sans que nous en profitions ? La belle soirée perdue ! Je suis sortie de chez moi avec une confiance merveilleuse, Me. de Dangeau m'a fait rentrer dans ma misere. Mais est-il possible que le Roi ne fût pas charmé de nous voir ? Quoi qu'il en arrive, les quatre heures, qui restent jusqu'à dix, nous paroîtront plus longues qu'à l'ordinaire. Si j'en suis malade, c'est par amitié pour vous : Mr. Fagon en convient ; tant les tristesses de ma chere tante frappent l'imagination de la petite & très-tendre niece !

LETTRE XXIX.

JE ne ſuis point contente d'avoir paſſé mon après-dîné à amuſer notre Ducheſſe : j'allois y renoncer, quand vous êtes partie ; nos Dames m'ont quittée preſque en même-temps que vous. Je réfléchis ſur votre ſemaine ; & je ne la ſaurois trouver bien ordonnée, qu'il n'y ait un peu plus de la petite niece : pourquoi n'en pas vouloir quelquefois avec la petite famille ? Elle ſeroit auſſi hébétée au jeu que vous le voudriez : elle travailleroit ſi ſagement, elle écouteroit ou feroit la lecture avec tant de plaiſir ! Enfin (& c'eſt peut-être bien-là le meilleur pour la faire recevoir) elle partiroit au moindre ſigne. Si vous voulez la laiſſer au monde, elle vous aſſure, ſans hypocriſie, qu'elle retrouvera pour lui encore plus de temps qu'il ne lui en faut : elle ne voit, après tout, que les cabales, qu'elle voit aſſez avec vous, ou ces Maréchaux de France, qui ne la charment pas au point de ne s'en pouvoir paſſer : elle craint les Miniſtres, elle n'aime point les Princeſſes ; ſi c'eſt le repos que vous lui voulez, elle n'en trouve qu'avec vous ;

ſi c'eſt ſa ſanté, elle y trouve ſon régime & ſa commodité : en un mot, elle trouve tout avec vous, & rien ſans vous. Après ce ſincere expoſé, ordonnez, mais non pas en Néron.

Savez-vous qu'il eſt arrivé un Courier d'Angleterre ? Des connoiſſeurs en phyſionomie prétendent que les nouvelles ſont excellentes ; & malgré tant de biens qui nous arrivent, vous nous mettez en pénitence. Je me porte à merveille aujourd'hui. Je me ſuis ſi bien miſe à l'ombre, que je ne vois goutte en vous écrivant. Vous voudriez bien ne pas voir plus diſtinctement ce Mr. de Pontchartrain, ſi ſavant dans l'art d'ennuyer.

LETTRE XXX.

De Mad. de Maintenon.

1711.

J'Ai trouvé Me. de Dangeau ſi triſte au dîné & au jeu, que j'ai cru le devoir finir : n'eſt-ce point qu'elle ſe trouve encore mal ?

Madame la Dauphine vient de me cou-

ter la converſion de Me. de Liſtenoy (1). Comme je connois l'amitié que vous avez pour elle, & que je ſuppoſe qu'elle en a pour vous, donnez-lui de bons avis, empêchez-la de ſe jetter dans aucunes extrêmités : qu'elle prenne une piété ſimple qui puiſſe durer ; ne la laiſſez pas jetter dans les nouveautés : enfin, ma chere niece, aidez-la dans le plus grand deſſein qu'elle puiſſe avoir, & qui me donne une grande joie par rapport à elle, & pour Madame la Dauphine. Je compte d'aller à St. Cyr, il faudroit jouer le ſoir.

Je ſouffre, toutes les fois que Me. de Dangeau parle au Roi. . . . . de Madame de . . . . il ſait . . . . que Me. de Dangeau n'ignore pas ; ainſi, il regarde ces diſcours affectés comme des pieges, & il n'aime point cela. Madame la Princeſſe me dit hier que Madame d'Orléans ne ſe ſoucioit pas que ſon fils allât à Marly. Je lui contai ce qui s'étoit paſſé là-deſſus, elle en fut fort

---

(1) Elle étoit fille de Me. la Comteſſe de Mailli, niece de Me. de Maintenon, & ſœur de Mesd. de Mazarin & de Polignac.

ſurpriſe ; cette grande Princeſſe, ſans s'expliquer ouvertement, me fit entendre qu'elle eſt très-inſtruite de tout ce qu'on dit de plus ſecret. Si Me. de Levis n'eſt point arrivée, il faut avoir votre couſine, & m'armer de patience : car ma ſurdité m'eſt fort inutile contre ſa bruyante converſation.

RÉPONSE.

Il eſt vrai que j'aime fort Me. de Liſtenoy, & qu'outre les raiſons de proximité, j'ai été très-touchée de l'amitié qu'elle m'a témoignée depuis que je ſuis ici : elle a de l'eſprit, & eſt très-capable de réflexion. Je lui ai déja parlé conformément à ce que vous m'écrivez ; je crois que vous en ſerez contente par la ſuite. Celui qu'elle a choiſi pour faire ſa confeſſion générale, ne m'eſt connu que par la confiance de preſque toute ma famille : je l'ai vu aſſiſter à la mort Me. de St. Hermine & ſon fils ; il m'a paru d'un caractere doux & raiſonnable : nulle âpreté dans ſa dévotion ; les livres qu'il a conſeillés juſqu'à préſent ne ſont point ſuſpects : j'eſpere enfin, ma chere tante, que vous en ſerez contente, par rapport à elle, & par rapport à votre Princeſſe,

qui mérite bien toute l'amitié que vous avez pour elle, & même toute la prévoyance & la sollicitude que cette amitié nous donne.

LETTRE XXXI.

De Mad. de Caylus.

1711.

LE Maréchal de Joyeuse se meurt, ou est mort. Son Gouvernement, le retour du Maréchal d'Harcourt, le besoin qu'il a des graces du Roi, à cause du délabrement de ses affaires, & du nombre excessif d'enfants que vous lui connoissez sans ceux que vous ne lui connoissez pas, santé que le chagrin a fort altérée : voilà, ma chere tante, ce qui m'occupe en ce moment, mais avec tant de vivacité, que ma main s'est portée, comme malgré moi, à ma plume. La perte du Gouvernement de Tournay ne pourroit-elle point fournir une raison à opposer aux prétendants qui ne sont pas dans un pareil cas? Vous êtes vous-même, ma chere tante, trop bonne amie pour ne pas pardonner les imprudences qui n'ont que ce motif : ainsi je ne saurois être

en peine de vous expoſer mes inquiétudes & mes deſirs. Voilà un billet bien indiſcret; heureuſement je ne m'en apperçois qu'après l'avoir écrit.

LETTRE XXXII.

NOtre petite amie eſt toujours malade : elle eſt pleine de confiance & de courage ; elle croit que ce ſera le dernier accès de ſon mal. Je ſuis paſſée chez vous pour voir ſi un peu de Piquet, tiré de ma poche, ſeroit rejetté. Mais vous n'êtes pas revenue de votre Thébaïde ; & tout ſe met en mouvement pour le retour du Roi. Il a travaillé ; il ne ſera pas queſtion de joie de tout le jour. J'ai dîné chez Mr. Deſmarets : je n'y allai point hier ; il eſt triſte, & piqué contre les Généraux : je m'imagine qu'il a beſoin de vous voir. Je crois ſans peine que c'eſt un remede à tous maux. Je joue d'un grand malheur. Les viſites me viennent toujours dans le temps de vos meſſages. Je n'avois pu que parcourir votre lettre : mais enfin je l'ai lue à mon aiſe, & j'en ſuis enchantée. Le motif que vous me donnez pour adoucir mes maux, eſt bien flatteur pour moi ;

mais

mais ce n'eſt ni celui-là, ni la peur de devenir inſupportable à ceux qui ont la bonté de s'y intéreſſer, qui me fait aſſurer que ma ſanté eſt bonne : c'eſt qu'en effet, ma chere tante, je ſuis en état d'aller chez vous, & d'être couchée, ſi vous voulez me ménager pour le Brelan. Je crois qu'après que vous m'aurez un peu dorlotée, je ſerai en état d'entreprendre une plus grande fatigue. Enfin, je ferai tout ce que vous voudrez, & je n'irai chez vous qu'avec une volonté bien ſouple entre vos mains. Il eſt vrai qu'une rentrée dans le monde pour George Dandin ſera tout-à-fait bienſéante. Auſſi il y a long-temps que je la méditois. Mais ce ſeroit trop écrire, & je vais me conſerver. Je veux me flatter que le Roi ne me reconnut point hier : j'aime mieux qu'il en coûte à mon viſage, & pouvoir ſuppoſer qu'il auroit eu la bonté de me dire un mot.

LETTRE XXXIII.

QUe n'ai-je toutes les graces d'un eſprit léger, pour introduire dans votre ſolitude la plus légere de toutes

les quenouilles? Elle eſt jolie, ſi vous voulez : mais après cela, elle vous eſt donnée par une perſonne, qui, quand elle ſera à votre côté, voudroit bien ne la pas perdre de vue, & dont la ſituation préſente n'eſt pas fort agréable, & qui peut vous aſſurer qu'elle compte ſe divertir aujourd'hui comme on ne ſe divertit point. Que peut-elle voir en effet, que des femmes dont le ſyſtême eſt ſi différent du ſien, qu'elles ne peuvent jamais être à l'uniſſon, fût-ce même ſur les fichus & ſur les coëffures? Je m'entendrai dire que j'ai un viſage à faire contre, vous ſavez bien quoi, & que ſi aujourd'hui ou demain on étoit dans l'état où je ſuis, on ſauroit prendre des ſpécifiques que les Médecins de la Cour ne donneront jamais : mais c'eſt trop diſcourir; partez, ma quenouille : il n'y a point d'ironie à dire que je vous envie; rien n'eſt plus vrai. Parlons ſérieuſement, voici une choſe qui m'embarraſſe : c'eſt la Ducheſſe de St. Pierre, qui part demain au ſoir avec un regret infini ſi elle ne vous voit pas; le mérite qu'elle a acquis dans ſes voyages me met fort dans ſes intérêts; & ſon prompt départ vous mettroit à couvert des ſuites : cependant je ne veux point, comme vous dites quelquefois, payer de votre per-

ſonne pour me faire valoir à Utrecht.

Paſſe pour le Cedra envoyé à Me. de Dangeau, paſſe encore pour toutes les careſſes ; il faut avouer que toute ſa perſonne y invite aſſez ; mais St. Cyr ! & St. Cyr ſans moi ! quelle nouvelle ! je ſens, en ce moment, la jalouſie la plus vive, l'envie, jaune fille d'enfer, &

Tout ce que la rage fait dire
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

J'avois une légere eſpérance de pouvoir moi-même vous rendre cette lettre du Maréchal d'Harcourt : mais n'ayant pu avoir l'honneur de vous voir, je crois, comme elle ne gagneroit rien à vous être préſentée de ma main, qu'elle ne perdra pas non plus à vous être envoyée : il me mande qu'il ſe plaint à vous de ce que mon importance m'empêche de lui écrire. Je viens de chez Monſieur le Dauphin ; on m'a refuſé la porte ; les exceptions ſont dangereuſes : l'appétit eſt revenu ; il ſe joue avec beaucoup de gayeté : tranquilliſez-vous donc, ma chere tante, je n'ai rien appris d'aujourd'hui. L'indignation continue parmi les honnêtes gens ; les autres traitent ce crime de bagatelle. Je ſais bien mauvais gré au So-

leil de luire avec tant d'éclat dans mon cabinet, quand vous n'y êtes pas.

LETTRE XXXIV.

IL y a bien long-temps, ma chere tante, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, & il s'est passé tant de choses qui en ont prolongé la durée, que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a pourtant que trois jours. Vous avez eu la fievre cette nuit, vous l'aurez encore ce soir; vous avez joué au piquet sans moi. L'accident arrivé au Maréchal d'Harcourt, tient aussi une place considérable dans la durée de ce temps; mais j'ai appris que nous dînerons demain avec vous; nos Dames y comptent. Si vous vouliez ajouter à cette consolation celle de nous avouer que vous avez trouvé Mr. Pelletier, tout court qu'il est, un peu long, nous aurions lieu d'être contentes de vous. J'espere que je vous montrerai bientôt un Ouvrage qui vous fera voir que mes peines, tant de corps que d'esprit, ne m'empêchent pas de penser à ce qui vous peut plaire. Je ne vous mande point des nouvelles du Maréchal d'Harcourt, parce que Me. de Villefort vous

en a dit de ma part ; il prend demain de l'émétique, & part après demain. Vous êtes ſeule ; je voudrois bien que votre cabinet fût auſſi inacceſſible aux lettres & aux triſtes penſées qu'aux perſonnes, pour m'y tranſporter en corps, en eſprit, & en argent, ſi vous le voulez. Eſt-il vrai que vous n'avez que le tête-à-tête de Janneton pour toute reſſource ? Quand vous me voudrez, Mlle. d'Aumale m'appellera par la cheminée... Voilà vos ordres. J'accepte avec plaiſir la partie que vous m'offrez, quoique fondée, ſi je ne me trompe, ſur un principe qui n'a rien de bien agréable, ni dont je puiſſe convenir. La fin de votre billet eſt d'une injuſtice extrême : je n'y puis faire d'autre réponſe que celle-ci :

Et Phedre dans ſon cœur me rend plus de juſtice.

Je ſuis auſſi touchée de votre derniere bonté, que ſi je n'y étois pas accoutumée. J'ai appris des choſes qu'il eſt bon que je vous diſe, & que je ne puis écrire.

LETTRE XXXV.

JE viens d'éprouver tout-à-l'heure l'espece de crainte qu'on a pour les gens qu'on aime : vous aviez envie d'être seule, & je n'ai osé vous dire que j'aurois été bien-aise de vous parler un moment. J'ai donc recours à ma ressource ordinaire, pour vous rappeller une conversation que j'ai eue avec vous dans la forêt de Fontainebleau. Je vous y dis, ma chere tante, que je n'avois d'autre vue en ce pays-ci pour moi, que celle d'y jouir de votre commerce ; mais que j'y avois une extrême passion d'y attacher mon fils auprès de Monsieur le Dauphin ; ce qui seroit très-important pour lui, soit que je le marie, ou ne le marie pas sitôt. Si Mr. de Caylus vivoit, il seroit encore Menin ; grace qui, comme vous savez, ne lui avoit été accordée que par vous & pour moi : mon fils a les mêmes raisons, & n'a pas les mêmes sujets d'exclusion. Si le Roi ne rend pas à Mr. d'Antin une place dont il s'étoit défait, & qu'il n'y ait personne dans la famille pour qui il la demande, croyez-vous, ma chere tante, que j'y puisse penser & que j'aye quel-

ques démarches à faire? ou croyez-vous qu'il faille attendre que mon fils soit un peu plus connu? Je vous expose mes pensées assez mal digérées, parce que je sais que je ne hasarde rien avec vous: mais sûrement après vos bonnes graces, il n'y a rien que je souhaite plus passionnément, que de voir mon fils attaché à Monsieur le Dauphin.

Le Roi va tirer. Madame la Dauphine se porte assez bien: j'ai été savoir de ses nouvelles: elle m'a fait l'honneur de me faire entrer; & je puis vous assurer, ce que vous croirez sans peine, qu'il n'y a rien de plus fleuri que son teint; je crois qu'elle alloit se remettre au lit; elle compte pourtant vous aller voir. Me. de Villacerf s'est évanouie véritablement en entrant dans sa chambre: j'y étois encore: l'émotion de cet accident, jointe à la foiblesse de mes jambes, m'a presque invitée à en faire autant. Vous aurez ce qui fait le plaisir de votre jeu: je n'ai osé convier Me. d'O, nous aurons Me. d'Elbœuf.

LETTRE XXXVI.

IL eſt vrai qu'on ne ſauroit trop prendre garde devant qui on parle, ni trop peu parler. Mais je ſuis affligée de tout ce qui vous confirme dans la crainte que vous avez du monde; un peu de ſociété vous eſt néceſſaire. On eſt bien à plaindre de voir au travers d'un nuage, ſurtout quand il eſt auſſi aiſé de l'ôter! Il me ſera aiſé de vous obéir à l'égard de Me. d'Hauſſy. Sa douceur, & l'envie qu'elle a d'acquérir du mérite, donnent une grande facilité & un grand courage pour les avis : elle me paroît lire avec plaiſir des livres de piété; je ne m'incommode en façon du monde pour elle : elle eſt ſouvent dans ma chambre, comme n'y étant pas pour moi. Soyez aſſurée de ma protection à la Chancellerie, & que je ſeconderai de mon mieux les grandes vues que vous avez à la Cour; il eſt bien vrai qu'elles ſont grandes, & que je ſerois bien heureuſe, en les ſecondant, de les imiter dans leur perfection.

L'adieu eſt bien long juſqu'à demain : n'y a-t-il point de Chancelier en robe courte, qui me ſoit favorable? Croyez-

vous, ma chere tante, que l'impatience que j'ai toujours de vous voir ne soit pas redoublée par ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ? Si les moindres choses qui me viennent de vous me vont au cœur, jugez de l'effet de votre derniere lettre. Je n'avois garde de parler de ce qui regarde Mr. & Me. Desmarets ; j'espere que vous serez de plus en plus persuadée que je sais me taire. Me. de Remiremont m'a priée de savoir de vous, si vous n'auriez point à St. Cyr quelques Demoiselles, qui, ne voulant point être Religieuses, & ne pouvant se marier, voudroient quelques prébendes de Remiremont : elle seroit ravie d'en avoir : vous savez qu'il faut les preuves des meres.

LETTRE XXXVII.

1712.

ME. DE CAYLUS.

POur cette fois le ballot est arrivé ; le Roi est au Conseil ; profitez de votre solitude : nous irons l'interrompre dès qu'il nous sera permis.

ME. DE DANGEAU.

M. Ducas, qui se porte bien avec ses lingots, nous ouvrira les portes, à ce que je pense.

ME. DE CAYLUS.

Le ballot est chez vous à la Ville. Mais M. de Torcy n'y étoit plus : nous allons lui écrire.

ME. DE DANGEAU.

On le mettra dans le Traité de paix : là, là, vous voilà interrompue dans votre solitude, & c'est tout ce que je veux.

ME. DE MAINTENON.

Je suis plusqu'interrompue, je suis inquiete : pourquoi un Conseil ? Seroit-il arrivé des nouvelles ? Je ne puis croire qu'elles soient mauvaises : vous êtes de si belle humeur !

ME. DE DANGEAU.

On n'a pu achever le Conseil : il n'y a rien de mauvais. Il me semble que vous

devriez ſavoir que M. Ducas eſt en ſûreté : il eſt à la Martinique.

ME. DE CAYLUS.

Ecrivez encore quelque choſe, ou tout au moins renvoyez ces quatre belles lignes, pour que nous ne les perdions pas, quelque honte qu'elles nous faſſent.

ME. DE MAINTENON.

Voulez-vous de mon dîné?

ME. DE DANGEAU.

En pouvez-vous douter, quand ce ne ſeroit que pour ne pas vouloir du nôtre? Je vous promets de n'avoir pas tout mon eſprit dans mon eſtomac.

LETTRE XXXVIII.

SOyez en repos, ma chere tante, ſur le perſonnage que je vous ferai faire. Je ſuis auſſi délicate que vous-même, & beaucoup plus que je ne le ſerois pour moi. J'aime bien Me. de Dangeau; mais ſi je ne voyois qu'elle trouve

ſon plaiſir avec vous, ſi je ſoupçonnois qu'il y entrât de la complaiſance, des égards, de la conſidération, autre choſe enfin que la véritable amitié & le goût perſonnel, je ne vous la propoſerois pas. Elle ſera avec ſa famille juſqu'à la promenade, c'en eſt autant qu'il lui en faut : ſa véritable récréation eſt d'être avec vous. Savez-vous, ma chere tante, qu'en vous abymant, c'eſt nous jetter, nous autres, dans un puits? Avec Me. Voiſin ! miſéricorde ! Vous me faites tranſir : nous y dînerons demain : elle l'accepte avec plaiſir, nous mande-t-elle, & c'eſt bien fait de lui donner le pas: j'irai un peu fourrer-là mon nez pour la compagnie. Je reviens aux perſonnages : vous faites celui que vous avez toute votre vie fait, le ſeul qui vous convienne, celui de ravir & de charmer, au moins nous autres, & tous ceux qui ne ſe ſoucient que de ce qui s'écrit dans la gazette. Vous êtes-vous ſouvenue de Ste. Marthe ma patronne ? J'ai reçu un bouquet de Mlle. d'Aumale ; mais je voudrois vos prieres & les ſiennes. Eſt-ce la grande ſolitude aujourd'hui, ou une ſolitude mitigée ? Le temps s'écoule ; & je n'entends parler de rien. Je crains.....

Les gens qui n'ont qu'une affaire ſont

dangereux : & quand l'oisiveté s'y joint, c'est encore pis ; ces réflexions ne m'empêchent pas de revenir à la mienne. Que les autres vous soient insupportables, je vous le passe : mais que vous le soyez aux autres, voilà ce que je ne puis supporter. Est-il possible, après les nouvelles d'hier, celles d'hier au soir, & ce que vous a dit votre petit doigt ce matin, que vous ayez des pensées si noires & si injustes ?

RÉPONSE.

CE n'est ni chagrin, ni humilité qui me fait refuser Me. d'O : c'est une persuasion bien fondée que les Dames se divertissent mieux chez elles que chez moi, ce qui est très-raisonnable. Il n'en est pas de même de vous, ma chere niece : je voudrois vous avoir, & il est cruel qu'un plancher soit assez fort pour nous séparer, & pas suffisant pour empêcher le bruit. J'ai emporté ce matin les clefs de ma chambre dans ma poche pour vous sauver de Janneton. Si M. Boudin vous permet demain la Messe, j'y consens, à condition que vous ne sortirez pas de la niche : ne bouffez pas tant qu'à l'ordinaire, afin de pouvoir vous mettre un

moment à genoux, & qu'on vous place comme moi au bas de l'Eglise; il faut ensuite vous mettre au lit, & nous attendre sur les trois heures. J'ai passé une douce journée avec Mlle. d'Aumale. J'ai eu une heure quatre petites filles d'Avon: la plus grande, qui m'a paru la plus ignorante, nous a dit, qu'au long de la journée, elle offre son travail & ses peines à Dieu: n'est-ce pas-là être bien avancée? Mr. le Chancelier est avec le Roi; mais ce sont gens où il y a peu de sûreté: ils en ont peut-être pour trois heures, & se sépareront peut-être dans une demi-heure: ce sont ces incertitudes-là qui me tuent. Ce seroit une fin bien heureuse de vous dire qu'il n'y en aura jamais dans l'amitié que j'ai pour vous: ce qui se rapporteroit, & à l'incertitude & à la fin: mais on n'y fait plus tant de façon, & pour finir à la mode, j'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Caylus.

ON me dit, en ce moment, que le Roi va chez vous à cinq heures, qu'il a travaillé avec son Ministre. Ainsi

nous sommes sans espérances. Cependant comme on ne s'en défait pas aisément, je vous donne avis que je suis chez moi, que je n'en partirai point, parce qu'une agréable sympathie m'a donné un mal auquel vous êtes encore moins sujette que moi. Il est temps de renouveller les fonds. Mais sans reproche, nous avons bien joué, & bien perdu pour cent francs; aussi ne craignez pas que je vous en redemande si-tôt. Je ne sais du tout quels beaux yeux vous ont si fort éblouie. Il n'en est guere qui fassent tant d'effet. En gardant le lit, je me suis préservée du froid, & préparée à la grande journée de demain : celle d'aujourd'hui m'a paru triste. Et, en vérité, je n'en trouve de bonnes que celles où je *cabale*. Des pillules, que je pris hier au soir, & qui n'ont pas eu la complaisance de faire leur effet de bonne heure, feront que vous n'aurez que les *cheres Dames*. Je ne leur porte point d'envie; car je ne suis point envieuse de mon naturel. Mais je voudrois bien partager les plaisirs de votre soirée, & être témoin de votre déconfiture. Vous voyez, Madame, que le présent ne fait pas oublier l'avenir, & que le plaisir de vous voir aujourd'hui est déja passé, quoique je n'en aye pas encore joui.

Je vous ai envoyé un livre si fort à la hâte, que je n'ai pu vous avertir de passer la généalogie de l'Auteur, & de lire sur-tout les notes. J'espere qu'elles vous amuseront : elles tiennent plus de place que tout le reste du livre. Il est vrai que la Duchesse de Noailles a donné un peu de vie; mais je sentois qu'elle prenoit sur la mienne : je me porte pourtant bien ce soir. Je vous envoye ce livre, que l'Abbé Genest vouloit vous présenter : je m'en suis chargée, pour vous épargner une révérence & un compliment dans quelque passage.

M. d'Harcourt n'est pas sans espérance que les affaires du Nord ne forcent l'Empereur à faire aussi promptement la paix que vous le desirez, mais qu'il faut toujours s'attendre qu'il résistera le plus qu'il pourra. La Duchesse de Noailles vous prie de croire que l'Ambassadrice, à qui elle donne à souper, n'aura les entrées chez elle que long-temps après que vous en serez sortie. Dans le temps que Mlle. Léger est entrée, j'allois mettre la main à la plume. Un rayon de Soleil, qui paroît assez mal-à-propos, me donnoit de belles pensées. Je ne verrai donc point mes cheres Dames, disois-je, & elles n'y gagneront rien : point de ref-

ſource ! Il n'y a rien où ſe reprendre. Mlle. Léger vous aura fait le détail de mon ſoulagement. Mais j'en aurois beſoin d'un autre. Qui ne vous voit pas, ne goûte rien. J'ai donc un regret infini de ne pouvoir partager avec vous le dos de Mr. Pelletier. Vous devriez bien envoyer chercher cette groſſe d'O. Pour moi, je ſuis très-contente que vous vous accommodiez des niaiſes, & je renonce au premier rôle. On ne ſauroit donc être tranquille un ſeul jour. Le moyen que je me repoſe ! vous avez donc la fievre. N'eſt-ce point aſſez que mon eſtomac me reproche ces vilaines aſperges ? Il faut que mon eſprit me les reproche auſſi : je ſuis dans les remords, dans la crainte, & bien peu d'eſpérance pour demain. Nous n'avions garde de ne pas vous ordonner de dîner demain avec nous. Et je ne vous conſeille pas de vous commettre à notre Empire, quand vous ne voudrez pas nous voir. Nous en ſommes des plus affamées. Pour moi, je ſens que ma ſanté en a grand beſoin.

LETTRE XL.

J'Ai vu dans ma chambre tout à la fois le plus grand des Princes, une Dauphine plus aimable que celle dont Me. de la Fayete ſut faire un portrait ſi charmant; un Dauphin, l'effroi des Courtiſans & les délices du peuple, ma tante, & ma tante jouant au piquet pour m'amuſer, Me. de Dangeau: enfin, que me manquoit-il? & que me reſte-t-il, que le ſouvenir de ma gloire & de mes plaiſirs paſſés?

Notre affaire n'eſt pas faite: mais nous eſpérons qu'elle ſe fera. Il y a quelque apparence que Mad. la Ducheſſe de Berry n'aura pas le ſol, qu'elle parlera à Mr. le Duc de Berry, que Me. de Pompadour arrivera avec cette éloquence qui charme Mr. Fagon, & que Me. de la Vieuville ſera dans nos intérêts. Voilà où nous en ſommes. Je n'ai ni vos inquiétudes, ni votre courage.

LETTRE XLI.

1714.

L'Affaire de Me. de Gouvernet eſt bien traverſée : le compte que je vous en veux rendre, n'eſt que pour continuer à vous en inſtruire, comme je le ferois dans une converſation.

Mr. de Torcy a rendu la lettre de Me. de Gouvernet la grand'mere, & a fait au Roi la recommandation de la Reine d'Angleterre. Le Roi a répondu qu'il avoit entendu parler différemment de cette affaire par Mr. Voiſin & par Mr. Deſmarets, mais qu'il falloit qu'il la rapportât au Conſeil d'Etat. Cet incident eſt fort mauvais pour nous, parce que nous aurons contre nous Mr. le Chancelier & Mr. Deſmarets; ce dernier par un Banquier de Lyon à qui Me. de Virville a marié ſa fille : ce Banquier eſt riche & dans les affaires, homme d'eſprit & de reſſource, & très-bien avec le Contrôleur-Général, qui pourtant n'auroit naturellement rien à voir dans cette affaire. Il n'eſt queſtion que d'obtenir ou d'empêcher que le Roi ne faſſe pour cette ſuc-

ceſſion ce qu'il a fait à la mort de l'autre Mr. Hervart, dont vous vous ſouvenez bien, puiſque vous l'obtîntes du Roi. Nous en avons le Brevet, que j'ai fait voir à Mr. Voiſin : les mêmes raiſons ſubſiſtent : & la conjoncture eſt plus favorable par la conſidération de la Reine d'Angleterre & par les malheurs de Me. de Gouvernet, qui n'a plus que cette reſſource, & qui, comme vous ſavez, n'eſt pas moins digne d'eſtime que de pitié.

La grace que Me. de Gouvernet demande au Roi, ne la favoriſe en rien perſonnellement : puiſqu'aucun des effets de la ſucceſſion de ſon frere ne doivent ſortir du Royaume. Elle la met ſeulement en état de rendre juſtice à ſa famille, & de faire un partage conforme aux loix, à l'ordre naturel, & aux uſages reçus parmi des gens de cette condition : ce qui par un cas particulier, & qui demande une attention digne de la bonté & de la juſtice de Sa Majeſté, ne ſe pourroit plus eſpérer, ſi Me. de Gouvernet étoit jugée morte civilement, ſa repréſentation n'ayant point de lieu dans la coutume où les biens du Sr. d'Hervart ſont ſitués. Me. de Gouvernet ſa ſœur n'héritant point, cette grande ſucceſſion paſſe toute entiere à l'Abbé de Gouvernet & à Me. de Virville ſa ſœur,

Mr. le Marquis de Gouvernet étant mort, il y a plusieurs années. La Marquise de Gouvernet, qui est à Londres, disposera de son bien, selon ou contre les loix. Si c'est selon les loix, le Roi, qui ne veut que la justice, la verra satisfaite : si c'est contre, tout ce que Me. de Gouvernet aura fait deviendra nul.

LETTRE XLII.

ZEphyr est arrivé tantôt dans ma chambre avec une si grande quantité d'oranges, qu'il en gémissoit sous le poids : mais je n'ai pu y donner, en ce moment-là, toute l'attention que j'aurois voulu. Mr. de Contade étoit dans ma chambre : & vous croyez bien que j'avois quelques questions à lui faire. Je lui en ai fait sur Mr. le Duc, dont il m'a dit beaucoup de bien ; il ne savoit rien des lettres, ni interceptées, ni reçues, ni écrites ; & ce n'est qu'ici qu'il l'a appris. Il m'a dit aussi beaucoup de bien du Comte de Mailly, sans que je lui en parlasse : de mon fils, il n'avoit garde de m'en dire du mal. A Mr. de Contade a succédé M. le Ml. d'Harcourt, qui m'a proposé de faire apporter son dîné : j'y

ai consenti : un instant après, Me. la Duchesse de Guiche lui a envoyé demander la soupe : je me suis trouvée tout-à-coup dînant en très-grande compagnie, mais la fin du dîné du Roi m'a tirée d'intrigue. Je suis seule, & je reviens aussi-tôt à l'envie que je porte à Fanchon ; mais Mr : Thibault, homme très-considérable dans mes affaires, entre dans ma chambre avec une liasse de papiers à faire trembler. Vous quitter pour lui est une action si héroïque, qu'elle demande récompense. Un peu de Piquet ce soir, pendant le travail de Mr. Voisin, me paroît nécessaire à toute la cabale. Je ne sais pourtant si Me. de Dangeau ne voudra pas se reposer : mais je fais si bien sans elle, que si vous donniez tant soit peu moins à vos passions, vous en seriez bien-aise. Puisque j'ai la plume à la main, il faut que je vous écrive une chose que je ne trouverois peut-être de long-temps à vous dire. Est-il vrai que notre ami Mr. le Gendre a une mauvaise affaire sur le corps ? qu'il court risque d'être révoqué ? J'en serois vraiment bien fâchée : c'est le petit Bontems qui me l'a dit. Adieu, ma chere tante, je vous quitte pour Mr. Thibault : & en vérité, il ne vous vaut pas.

LETTRE XLIII.

1714.

LA Ducheſſe de Noailles ne ſauroit encore ſortir aujourd'hui, moins pour ſon mal, que pour quelque choſe qu'on a mis à ſon pied; & ce quelque choſe n'eſt point un parfum. J'en ſuis bien-aiſe, je vous l'avoue. J'aurai une raiſon indiſpenſable d'aller chez vous, ſur-tout après l'allarme de ce matin. Je me porte ſi bien, que ſi je ne craignois de vous déplaire, j'irois à l'inſtant vous dire tout ce que je ſais. Le Roi n'ira-t-il chez vous qu'à trois heures? De-là dépend ma ſortie pour éviter quelques pas de plus. Voyez combien je me ménage & vous obéis. Votre retraite eſt-elle ſimplement de repos pour éviter les importuns du Château? Je vous envoye une lettre de M. de la Feuillade: il eſt pénétré de reconnoiſſance pour vous. Il n'a pas tort. Que je ſache au moins de vos nouvelles.

RÉPONSE.

J'ai une médecine à prendre, à rendre;

& beaucoup de lettres à écrire : je ſuis aſſez libre avec vous, pour n'y avoir nulle contrainte : mais je n'ai point aſſez de pouvoir ſur moi pour me livrer aux écrits ennuyeux, quand je ſuis à portée de vous entretenir : conſervez-vous donc pour ce ſoir, pendant la longue ſéance de Mr. de Pontchartrain. Mr. le Duc de la Feuillade eſt reconnoiſſant de peu de choſe : je voudrois de tout mon cœur qu'il fût content.

LETTRE XLIV.

De Mad. de Caylus.

IL y a pluſieurs jours que je garde cette lettre du pauvre Bonrepos, pour vous la lire moi-même. Je m'imaginois que vous en ſeriez moins importunée, & qu'il ſeroit plus court de retirer ſur le champ celle qu'il veut faire donner au Roi. Mais cette maniere d'abréger eſt comme la négligence de Me. de Coulanges. Je vous envoye donc mon paquet, qui ne vous eſt préſenté que pour que vous ſoyez informée, en cas que le Roi vous en parlât, & vous aurez la bonté de me renvoyer

voyer la lettre qui eſt pour lui. Puiſque la vertu nous manque, montrons-lui que nous ſavons nous en paſſer : adonnons-nous ſans ſcrupule au libertinage. Je ne ſais ce que l'Académie dira du mot *acoquinée* : mais j'en ſens, moi, toute l'énergie avec vous. La Ducheſſe de Noailles veut bien vous donner à dîner demain. Il ne fumera point dans mon cabinet. J'imagine que votre journée pourra être aſſez douce, la matinée tranquille, le dîné raiſonnable, & le piquet charmant. Et comme un de vos grands plaiſirs eſt d'en faire à ceux qui en manquent, & à ceux que vous aimez, je vous annonce les niaiſes & les amies fort contentes de la diſtribution de cette journée.

LETTRE XLV.

JE n'ai point été chez vous, ma chere tante, parce que le nez prié (1) eſt encore à naître. Je ne me ſuis point propoſée, parce que le nez propoſé eſt né en ma perſonne pour vous. Je goûte le

(1) *Le nez prié.* Les gens qui ſont de tout.

repos & la ſolitude, fort aiſe de trouver qu'elle me plaît. Je m'en vais faire au Pere le Tellier une viſite, que je médite depuis long-temps. Je jouerai la comédie ce ſoir avec plaiſir. Quoi? la comédie? Mr. Voiſin, Mr. Deſmarets ne vous donneront pas la moindre envie de jouer au piquet? N'aurez-vous nul égard à tout l'argent que vous me gagnâtes hier? Je ſuis piquée au vif. Vous m'avez inſultée dans ma perte, & vous m'y laiſſez ſans aucun égard. La demie eſt ſonnée : Mr. Voiſin eſt paſſé il y a long-temps, & je n'ai plus d'eſpérance.

LETTRE XLVI.

1714.

IL y auroit bien des Charges vacantes & bien des Charges données, avant que je puſſe vous joindre. J'ai pourtant un ami qui veut que je vous parle : c'eſt Mr. d'Huxelles. Sachez donc que s'il ne demande pas d'être Capitaine des Gardes, ſon allure, qui n'eſt pas leſte, & les cinq cents mille francs qu'il faut donner, mettent un frein à la paſſion qu'il a toujours eue d'avoir une Charge qui l'attachât auprès de

la perſonne du Roi. Si pourtant Sa Majeſté lui faiſoit l'honneur de penſer à lui, je crois qu'il trouveroit de l'argent & des jambes, au moins pour trois mois dans l'année. Je vous écris, Madame, dans l'eſpérance de recevoir la récompenſe du ſacrifice que je vous fis hier de ce dîné du Roi. J'attends dans mon lit le myſtérieux Léger : j'ai de l'effilé à ma tête pour enſeigne de mes deſirs.

Le repos, le ſilence & le chaud vous ſont néceſſaires : mais il eſt pourtant triſte de n'avoir que la ſeule Fanchon : que ne puis-je me gliſſer ſous ſa forme, pendant l'abſence du dos de Mr. de Pontchartrain ! je bavarderois, je lirois : mais je ne vous dirois rien du chagrin de Monſieur le Duc, parce que je n'en ſais rien. Selon que les viſites rendront, je vous écrirai, puiſqu'au moins cette maniere de pénétrer juſqu'à vous eſt ſans inconvénient.

Vous devriez bien me permettre de vous envoyer Me. d'O, pendant que Mr. Voiſin travaillera avec le Roi : je ſerois de moitié avec vous, & ſerois ravie de ſentir que je joue. J'ai été ſi ſeule cet après-dîné, que je me ſuis un peu endormie à la fin. Envoyez-moi, je vous prie, vos ordres pour demain : m'en tiendrai-je ſimplement à la Meſſe ? Je ſuis inquiete de

votre état, ma chere tante: vous n'étiez pas bien hier au ſoir.

LETTRE XLVII.

1714.

VOilà un jour qui reſſemble bien à ceux où je ne dois pas avoir l'honneur de vous voir : on ne voit goutte dans ma chambre, & j'y ſuis au coin de mon feu, après avoir dîné avec Me. de Dangeau, que vous pouvez voir préſentement ſans danger; elle convient qu'il n'y a que le premier aſpect qui étonne, & que l'événement d'hier ne nuit à perſonne : il n'y en a de plus aucune dont elle ſe ſoucie : & elle aime aſſez perſonnellement Monſieur du Maine. Il eſt bien ſimple, s'il croit que Madame la Ducheſſe eſt bien-aiſe : je ſais qu'il s'en faut de beaucoup, & qu'elle croit que c'eſt diminuer le rang de ſes enfants, que d'y en aſſocier d'autres : voilà tout ce que je ſais.

Cent francs que vous gagnâtes hier au ſoir, ne pourront-ils point mettre quelque ſel dans votre piquet? Je puis vous aſſurer du moins, que Me. Voiſin en trouve la doſe ſuffiſante. Quoi qu'il en

ſoit, vous ne ferez pas mal d'augmenter un peu la compagnie. La pauvre groſſe d'O fit hier la roue autour de votre niche, juſqu'au moment de la concluſion : Me. Voiſin ne voulut point tourner la tête derriere elle, pour n'être obligée à aucune civilité : il faudra la voir aujourd'hui : Me. Deſmarets fis hier une action héroïque, mais vous feindrez de l'ignorer. Me. Voiſin profita ſi peu de la leçon que contenoit votre billet, & que ma groſſe tête avoit jugé devoir faire un effet ſi merveilleux, qu'ayant prié Me. Deſmarets, Me. de Roquelaure, tout ce que la France a de plus brillant, elle contre-manda tout, ſans autre cérémonie, pour venir dîner avec vous. Cependant Me. Deſmarets l'envoya prier le ſoir de venir ſouper avec nous : on y vint, on y fut reçu à merveille, & on perdit vingt écus, que nous partageâmes, Me. de Dangeau & moi, en vérité, comme des pauvres. Adieu, ma chere tante : je vous ſuivrois, la mort entre les dents.

LETTRE XLVIII.

QUe dites-vous, ma chere tante, de la nouvelle qui vient d'arriver d'Espagne? Un coup aussi hardi de la part de la Reine ne fait-il pas trembler? & la destinée de Me. des Ursins ne fournit-elle pas de grands sujets de méditation? Mr. de Cambray est très-mal : je suis assurée qu'on prie bien Dieu pour lui à St. Cyr, & que vous ne vous y oubliez pas. Je ne voudrois pas une autre Charge à la Cour, si les plaisirs se soumettoient comme ils le devroient, au titre de ma Charge. Comme nous avons appris d'un bon Auteur, que tout est supposition, je suppose que vous vous divertirez demain. Me. Voisin m'a fait dire fiérement que vous le lui aviez déja mandé, & que vous n'étiez pas en peine de sa réponse sur une semblable question. Me. de Dangeau sera revenue ce soir, & pour votre jeu, si vous le voulez. Pour moi je suis toujours à votre service ou à votre refus, également contente, pourvu que vous le soyez, & que vous ne me traitiez pas en Néron.

LETTRE XLIX.

L'Etat où vous êtes ſur le Roi, eſt préciſément celui où je me trouve chez moi : mais après tout, ma chere tante, tenons-nous-en à ce que vous voyez, & jouiſſons même de ce que tout le monde convient qu'il eſt beaucoup mieux aujourd'hui. Je ne manquerai pas de vous mander tout ce que j'apprendrai, puiſque vous me l'ordonnez. Je regardois comme un crime d'aller vous entretenir de choſes triſtes : c'eſt ce qui me retenoit la main : les gaies ne viennent point à mon eſprit. Je ſuis dans un état aſſez naturel, & j'eſpere véritablement que je n'aurai que ce qu'il faut.

Mr. Boudin a vu dîner le Roi, & lui trouve l'air moins abattu, & en tout, aſſez bien. Le Cardinal de Rohan eut hier une converſation avec le Procureur-Général, qui mériteroit de vous être rendue : ils ne ſe perſuaderent ni l'un ni l'autre : mais cependant le Procureur-Général parut réſolu de faire des efforts auprès du Cardinal de Noailles : s'il eſt ſincere, on pourroit eſpérer plus de lui que de qui que ce ſoit : il eſt bien cruel de

voir que ces gens-là mettent le Roi dans l'état où nous le voyons, & ayent en même-temps l'insolence de dire que ce sont les autres !

LETTRE L.

De Mad. de Maintenon.

JE me suis fait apporter ce matin (car je me hâte de me dépouiller, de peur qu'on ne me dépouille bientôt) une quantité prodigieuse de robes que j'ai distribuées. Je vous envoye ce qu'il y avoit de plus précieux : la palatine d'hermine est très-chaude & très-incommode, parce qu'elle tourne toujours : les mitaines sont trop étroites pour un bras si court : les couvre-pieds sont fort raisonnables, & je n'ai aucun mal à en dire. Je m'en vais à St. Cyr : je compte de revenir chez Me. la Duchesse du Lude : après cela, je viendrai attendre le piquet, pendant que Mr. de Pontchartrain travaillera avec le Roi. Bon jour, la petite niece ; voilà des oranges, des livres, & l'on a dû vous porter des faisans ; si je pouvois vous faire des présents plus solides, je le ferois d'aussi bon cœur.

RÉPONSE.

Je ne ſais de quel côté me tourner ; pour louer, pour admirer, pour me réjouir : je n'ai jamais vu tant de choſes enſemble, ni rien de ſi aimable : que vos préſents ſont rares! mais que vous vous entendez bien à en faire! la lettre me tranſporte : la ſolidité de Dubois a beau me rappeller à la chaleur de la palatine, à l'utilité des mitaines, aux boutons d'or, aux plus belles toilettes : le billet m'enchante, & il faut l'avoir lu plus d'un jour pour donner attention à tout le reſte ; les *belles annales* que vous vous êtes fait apporter ce matin! la ſolidité ne ſe trouve pas moins dans vos préſents que l'agréable ; & tout eſt pour moi renfermé dans votre ſouvenir.

Le dîné que je vais faire, me peſe trop, & mes regrets pour celui que je perds ſont trop cuiſants, pour ne vous en pas dire un mot : je crois même que vous auriez une élégie, ſi je ſavois faire de bons vers : mon eſtomac eſt débile & ſouffreteux : je n'ai point dormi : j'ai un viſage, vous ſavez à quoi faire contre ; cependant il faudra être gaillarde & avoir le mot pour l'étranger. Dès que je ſerai

quitte du Ragoſqui, j'écris ſon nom à la Françoiſe, j'irai chez vous, attendre, avec mon ouvrage, ou avec un livre, la récompenſe de ma docilité : & je vous avertis que je ne prendrai jamais pour moi ce que vous dites hier, qu'il falloit ne vous compter pour rien: vous ne voudriez pas payer la plus belle action de ma vie par une injuſtice auſſi dure que celle-là.

LETTRE LI.

1715.

JE ne ſais ſi c'eſt ſympathie, du moins je m'en flatte: mais en liſant ce funeſte billet, qui m'apprend vos coliques & vos tranchées, j'ai été ſaiſie de tranchées & de coliques, qui m'ont fait ſortir de l'Egliſe. Je ſuis ſoulagée, & je le ſerois bien autrement, ſi c'étoit un ſigne que vous l'êtes auſſi. Votre billet a de quoi mettre le trouble dans toute une ame, ſenſible, comme je le ſuis, à l'oppreſſion où vous tient le genre humain. Vous ſerez au moins ſoulagée de la part de Mr. d'Heudicourt, dont les propoſitions ſont très-déraiſonnables, Valincourt le lui dira;

comme il est fort des mes amis, & que je ne puis souffrir qu'il soit Janséniste, je l'ai joint avec le Cardinal de Rohan, pour qu'il approfondît toute cette inique cabale : je puis bien vous répondre qu'il revient tous les jours de la grande opinion qu'il avoit du Cardinal de Noailles, & que ses procédés lui déplaisent beaucoup.

L'agonie du Curé de St. Sulpice me trouble infiniment : je regrette la perte que vous faites en lui, celle de l'Eglise, & la mienne : nous ne saurions être un seul jour sans peine. Dans le dessein que vous aviez hier de vous faire lire quelque chose qui vous amusât, je crus ne pouvoir trop vous éloigner de ce siecle-ci, tant par l'antiquité que pour les mœurs ; mais je fus jalouse de mes Philosophes : je me couchai pourtant avec la même obéissance, que je me laissai, l'autre jour, arranger & mettre à mon aise par la main du monde qui m'est la plus chere & la plus respectable : comment est-il possible que cette obéissance ne vous fasse pas voir que je suis née pour St. Cyr ? Le pauvre Ste. Maure est enchanté de vous, & sa reconnoissance n'a pas tardé à venir jusqu'à moi. Mr. le Duc d'Orléans, Madame sa femme, & Me. Sforce allerent à l'Etoi-

le, il y a trois jours : on ne voulut point de Me. de Caſtres, qui dit avec ſon air doux : *Ils vont noyer dans le vin leur grande douleur.* Voilà de ces traits qui la font paſſer pour méchante, mais que je lui pardonne.

LETTRE LII.

JE garderai donc le lit toute ma vie! je ſuis mieux aujourd'hui, mais il faut faire un jour par docilité ce qu'on fait un autre par néceſſité : ce qui gagne inſenſiblement, ou très-ſenſiblement, pour parler comme Me. de Monteſpan, toute l'année. Je viens de recevoir une lettre de M. d'Auxerre, écrite en ſortant de l'Aſſemblée, par laquelle il me mande que le Cardinal de Rohan a fait un diſcours dont il eſt très-content, & même touché. Je vous en donne avis, non pour vous faire la cour de mon beau-frere, mais par l'eſpérance que j'ai que l'impreſſion qui a été faite ſur ſon eſprit, peut être la même dans les autres : Dieu le veuille, ma chere tante ! je l'eſpere de vos éloquentes prieres. Vraiment ! voilà un vilain tour que vous nous jouez !

& il y a une méchanceté horrible à nous le déclarer avec un tel ſang froid.

J'ai bien compris qu'il n'y avoit rien à faire à des avis auſſi incertains, quoique vraiſemblables. Mais il faut tout conſulter dans la place où vous êtes. Il eſt certain que nous rendrions un grand ſervice à l'Etat, de faire vivre le Roi en l'amuſant. Mais ſans nous conduire par de ſi grandes vues, nous nous en rendrons un ſi grand à nous-mêmes, que nous nous y ſacrifierons tout entieres, ſans rien faire d'héroïque. Puiſque vous vous contentez de moi, vous n'aurez que moi. Mais ne craignez pas que j'abuſe toujours de cette modération. Il eſt aſſez bouffon de ſe quitter pour s'écrire.

LETTRE LIII.

1715.

NE faut-il pas être bien malheureuſe, pour que Me. de Champinelle, que je ne vois jamais, entre par une porte, tandis que vous paſſez par l'autre ? Vous m'avez déja refuſé deux fois, mais je ne

me rebute point. Songez que le Roi n'eſt pas encore rentré, & qu'il doit travailler avec ſon Chancelier. Je ſuis aſſez repoſée: il y auroit charité à me vouloir. J'ai trouvé le Maréchal de Villeroi fort ſérieux ſur cette incomparable Princeſſe. Pour moi, je vous avoue, quoique je ſois bien perſuadée qu'il n'y a pas une autre conduite à tenir que celle que vous conſervez, que je tremble d'un ſi grand changement. Une perſonne, qui a un tel pouvoir ſur elle, doit être un Ange ou un Diable; mais c'eſt un Ange.

Je ne ſais ſi vous ſavez, que Me. d'Elbœuf avoit fort avancé le mariage de Mr. de Gontault avec une fille du Chancelier, & qu'on le rompit hier de haut en bas. Vous n'aurez pas de peine à deviner de quel côté eſt le haut: la plus haute nobleſſe eſt bien baſſe.

Me. Deſmarets m'a paru toute regaillardie: mais je ſouffrois fort impatiemment de ce qu'elle & Me. d'Elbœuf vous arrêtoient au vent. Il ſe fait nuit, & Mr. le Chancelier pourroit être entré.

Si nous ſommes encore inquietes, il vaut mieux l'être enſemble. Si je me préſente devant vous, me donnerez-vous le ſceptre d'or à baiſer?

Ne doutez point que ce pauvre Bon-

repos n'attendît une permiſſion de vous pour partir. Je vais lui écrire pour le faire ſouvenir d'une vérité, que ſon expérience doit lui avoir appriſe, que les ſorties ſont toujours libres dans ce pays-ci. Mais j'aſſaiſonnerai cette liberté de quelque amitié de votre part, à laquelle il eſt toujours très-ſenſible. Que vous faites bien de vous repoſer! Il me ſemble que j'en ai moins mal aux reins. Vous avez évité les Pelletiers, qui vouloient vous remercier : vous n'en auriez pas été quitte pour eux. Adieu, ma chere tante; vous êtes au repos, profitez-en le mieux que vous pourrez. Quand on fait, comme moi, ſon unique plaiſir de vous voir, il y a entre vous voir & ne vous voir pas, une différence infinie.

RÉPONSE.

Bon jour, ma chere niece ; je me porte bien, quoique j'aye mal dormi d'avoir trop mangé : je voudrois que vos excès d'hier vous laiſſaſſent la force d'en faire de pareils demain. Je crois ne pouvoir mieux reconnoître l'extrême bonté de nos cheres Dames qu'en les refuſant, & en leur rendant la liberté, qui me paroît le ſouverain bien : le Roi les aſſujettit aſſez, ſans que je m'en mêle ; & j'étois vérita-

blement si lasse des conversations de la journée, que je n'aspirois qu'au repos. Si vous voyez Mr. le Maréchal de Villeroi, tâchez de lui faire entendre raison sur Madame de Berry : ne devons-nous pas tous entrer dans ce qui plaît au Roi ? Il veut une Cour ; elle paroît vouloir en rassembler une : n'en cherchons pas davantage, & attendons du temps l'effet du pouvoir qu'elle a sur elle. Je trouve que c'est beaucoup, s'il est vrai qu'elle ait éloigné cet homme sans qu'on l'y ait forcée : & cela me paroît ainsi. Il n'y aura encore rien ce soir, mais nous serons demain bien abandonnées au plaisir. J'embrassois Brindy (1) comme votre fils, & avec l'inclination que j'ai pour ses semblables.

LETTRE LIV.

UNe petite grace que le Roi m'a faite hier, m'inquiete si fort, que je crois que je voudrois ne l'avoir pas reçue. Il y a deux mois ou environ, que j'eus

(1) C'étoit un paysan d'Avon, qu'elle catéchisoit, dont elle avoit donné le nom, en badinant, au fils de Me. de Caylus.

avis qu'on avoit ſaiſi aux Invalides une grande quantité de mouſſeline, & que c'étoit une confiſcation à demander. J'en écrivis un mot à Mr. Voiſin, qui me répondit, qu'il n'étoit pas temps d'en parler : depuis je n'y ai pas penſé. Le Miniſtre, ſans m'en rien dire, en a parlé au Roi, qui m'a tout accordé : façon de ſervir ſes amis bien obligeante ; cependant elle me met au déſeſpoir. Il a donc été queſtion de moi, ſans que je vous en aye avertie ! Je le vis hier tout le jour, ſans qu'il m'en ouvrît la bouche. Je vous dirai demain à quoi cette affaire ſe réduit : mais je voudrois l'abandonner entiérement, plutôt que d'avoir ſur le cœur le poids que j'y ai.

RÉPONSE.

Je ne ſuis pas ſi délicate que vous, & je n'ai ſenti que de la joie, quand le Roi me dit hier au ſoir qu'il vous avoit donné dix mille francs ſur une confiſcation, qu'il deſtinoit auſſi quelque choſe pour moi, dont je ferai des aumônes. Je le remerciai en lui diſant, que ce ſecours venoit bien à propos pour envoyer à Barcelone : & quand mon rideau fut fermé, je fis pour plus de dix mille écus de projets,

avec la résolution de vous exhorter à ne pas dépenser votre argent dans huit jours : car il me paroît que vous le jettez très-volontiers. Mon sommeil en fut retardé bien long-temps, & il ne me passa point par l'esprit que vous eussiez dû m'avertir : je ne vis que de l'argent, & le plaisir de le distribuer : faites de même, ma chere niece, & ne le mettez par sur une carte. Je suis encore très-abattue. Mr. Voisin est un homme admirable.

LETTRE LV.

C'Est à l'heure qu'il est que je vais faire des projets & des résolutions sensées : mais hier, & cette nuit, je ne pouvois penser à cet argent qu'avec amertume. Quoi ! disois-je, je parle des affaires de tout le monde à ma tante, & je ne lui dis pas un mot d'une qui me regarde, & qu'elle apprend par le Roi ! peu s'en fallut que je ne visse le procédé honnête de Mr. Voisin, que comme un assassinat. Enfin, ne voyons donc plus que l'argent que je ne mettrai point sur une carte, je vous le promets : il payera le voyage de mon fils, & me fera

payer les avances de Mr. Thibaut. Faudra-t-il que je remercie le Roi? je crois qu'il faudroit prendre un temps où il n'y aura personne. Il n'est pas étonnant, mais bien fâcheux, que vous soyez encore si abattue: l'Abbé de Lignerac m'a pourtant bien loué la bonté de votre visage.

LETTRE LVI.

De Mad. de Maintenon.

JE serois assurément très-aise de jouer avec vous; mais en me le proposant, vous m'envoyez une lettre à lire, qui est très-raisonnablement longue: vous m'ordonnez en même-temps d'écrire à M. d'Hudicourt: tout cela ne prendra-t-il pas presque tout mon temps? Je ne suis pas destinée à vivre pour moi: je vais donc écrire à un homme, qui a une tête de bois, sans nulle raison, & qui se soucie peu de mes sollicitations. Je suis dans mon lit, assez lasse de mon voyage, & l'esprit rempli de sujets tristes. Mr. Fagon m'assure que l'état où vous êtes aujourd'hui est une preuve convaincante que vous n'aviez besoin que d'une évacuation: je fais ce que je puis pour le croire, car

mes raiſonnements m'affligeroient trop. Bon ſoir à ma chere niece, juſqu'à demain à ſept heures. Mr. le Chancelier ne fait que commencer ſon travail : il vient de dire au Roi tout ce que Mr. le Cardinal de Rohan fait pour tirer d'affaire Mr. le Cardinal de Noailles : & vous ſavez ce que le parti en dit juſqu'ici : je ſuis bleſſée d'une telle injuſtice.

LETTRE LVII.

BOn jour, ma chere niece ; je crains bien que la nuit n'ait pas été fort tranquille. Je ne reviens point de la foibleſſe de notre Roi. Si vous, ou votre fils, alliez mourir, vous feriez bien-aiſe de votre détachement pour toutes les choſes du monde, & vous ne voulez pas vivre comme vous voudriez mourir ! Il n'a fait ſa déclaration qu'après trois ans de réflexions : on peut eſpérer qu'elle ſera ferme. Adieu, mon enfant.

LETTRE LVIII.

JE voudrois de tout mon cœur que vous vous portassiez aussi-bien que le Roi ; il est dans son lit avec le plaisir du repos, qui n'est pas peu de chose, quand on a été épuisé de fatigue. J'ai consulté Mr. Fagon sur votre état : il dit qu'il le trouve assez sérieux, & qu'il demande un grand ménagement. Il seroit à desirer si vous êtes destinée à demeurer dans votre chambre, qu'elle fût un peu plus commode. Je suis consolée d'une partie de Trianon rompue, puisque vous n'y auriez pas été. J'irai demain à St. Cyr, & je compte d'être à quatre heures & demie chez vous : il faudroit m'attendre avec une belle partie de piquet, & que Me. Desmarets en fût. Je demandai hier de vos nouvelles à Mlle. Plantier : elle me confia, après mille agréments, que vous preniez du quinquina. Vous voyez bien par ce billet, ma chere niece, que j'ai du loisir. Mr. de .... travaille avec le Roi : je suis dans une chambre enchantée, & je croirois l'être, si je ne sentois un mal de tête & une lassitude qui m'avertit que je suis mortelle : mais j'apper-

çois un miroir qui me dit que je ſuis morte. Vous n'apprenez rien que vous n'ayez prévu : vous êtes Chrétienne, & il n'y a rien en tout cela qui offenſe Dieu : la réputation ſur le cœur eſt établie : imaginez-vous que la peur lui fit prendre un tel parti. Où en ſeriez-vous ? la Providence conduit tout. Je crois qu'il ne faut rien dire, mais le preſſer de venir ici, ſans contrarier ſon projet, diſant ſeulement qu'il eſt aſſez important pour le conſulter enſemble. Votre état, ma chere niece, me ſerre le cœur ; profitons de la contrainte où il faut vivre à la Cour, & de l'oubli de nous-mêmes.

LETTRE LIX.

De Mad. de Caylus.

CE n'eſt point une nouvelle indifférente pour vous, ma chere tante, d'apprendre que Mr. le Cardinal d'Eſtrées m'a envoyé ce matin, le plus galamment du monde, dans une belle bourſe, 300 liv. que j'ai données auſſi-tôt à Me. de Conflans : cette penſion ſera payée juſqu'au temps où la Ducheſſe d'Eſtrées aura

laiſſé des logements vacants à l'Abbaye. J'aurai, de plus, bientôt pareille ſomme d'un autre homme, dont je ſais remuer les entrailles. Je vous vis partir, vous ſuivant du cœur & des yeux, ſans vous donner le moindre ſigne de mes regrets, tant nos Dames vous ſerroient de près! La ſoirée me paroiſſoit ſi longue, à la ſuite d'une journée où il n'y avoit eu que de la langueur! j'en fus moi-même ſi accablée, que de dépit je me couchai devant Me. d'Elbœuf. Il me ſembloit que je portois toutes vos peines ſur mon corps: du moins, il eſt bien certain qu'elles ſont toutes dans mon eſprit.

J'ai chargé Me. de Soubiſe du placet pour le Cardinal de Rohan, & je l'ai piquée d'honneur : il faut nous ſervir de tout.

Il y a bien long-temps, ce ſemble, que je n'ai eu l'honneur de vous voir, ni de vous écrire : je n'appelle pas, comme vous ſavez, vous voir, que ce ne ſoit un peu plus ſeule. Je revins hier ſi ſagement chez moi, que je m'imaginois mériter de grandes louanges.

Je me ſuis acquittée de votre commiſſion pour le Cardinal : il déſere très-naturellement, & point en Courtiſan, à vos conſeils. Il ne parlera plus de cette affaire :

il trouve que vous avez en cela, comme en tout, grande raiſon, & il ſeroit bien fâché de cauſer le moindre embarras au Roi. L'acharnement qui eſt ici contre Me. des Urſins, eſt porté au-delà de tout ce que vous ſauriez imaginer. On fait ce qu'on peut pour me corrompre : car j'appellerois corruption infâme, de ſaiſir cette conjonćture pour paroître piquée de ce qu'elle n'a pas ſi bien fait en dernier lieu pour mon beau-frere, qui lui a d'ailleurs de l'obligation : peut-être même que l'affaire eſt toute différente de ce qu'on me l'a dite ; mais quoi qu'il en ſoit, elle eſt malheureuſe : elle eſt mon ancienne amie, & je vous aſſure, ma chere tante, que vous ne lui avez rien avancé qui ne ſoit bien vrai : je la plains infiniment.

LETTRE LX.

De Mad. de Maintenon.

EN envoyant cette lettre, ma chere niece, mandez qu'elle eſt écrite à la fin d'une fievre de trente heures, bien promenée pour chercher du repos. Rougiſſez d'être eſclave de la coutume, au point

point d'être démontée de ce que votre fils ne ſuit pas le train ordinaire, qui l'auroit ſûrement dérangé. A quoi vous ſert tout l'eſprit que vous avez? & pouvez-vous être déſeſpérée, quand ce jeune homme n'a rien à ſe reprocher? Voyez-le, je vous prie, fuyant un jour de bataille, ou faiſant une fripponnerie bien avérée. Tout ſon tort eſt d'avoir trop de ſageſſe : plus je penſe à cette aventure, plus j'y trouve de ſujets de conſolation. Vous ne mépriſeriez pas les diſcours du peuple! & qui l'eſt plus que le courtiſan?

LETTRE LXI.

De Mad. de Caylus à Mlle. d'Aumale.

1715.

LA ſeule conſolation, Mademoiſelle, à laquelle je ſois aujourd'hui ſenſible, & que j'ai reçue depuis notre cruelle ſéparation, me vint hier par le mot que vous mîtes au bas de votre Mémoire, & par la lettre de Me. de Glapion. Qu'il faut être malheureuſe pour être conſolée ainſi! Le ſujet des commiſſions eſt affreux : il

me le paroît encore plus aujourd'hui, que dans le premier moment : j'ai senti pourtant quelque plaisir de faire encore quelque chose pour ma tante. Je n'ose lui écrire : quand me permettra-t-elle de la voir, de l'entretenir, de pleurer avec elle? Je ne chercherai point à dissiper sa trop juste douleur par des nouvelles du monde : je n'en entends point qui ne me percent le cœur, & je l'aime trop pour ne pas ménager sa sensibilité. J'en entendrai moins au Luxembourg, où je compte aller ce soir : je quitte pourtant la personne de Me. de Dangeau avec beaucoup de regret. Dubois vous dira combien il est surprenant que ma santé se soutienne : tout ce que j'en veux, c'est qu'elle me permette d'aller à St. Cyr, dès que ma tante y consentira : si vous entrevoyez, Mademoiselle, un moment favorable pour le proposer, levez bien, je vous en conjure, toutes les difficultés : je ne menerai point de femmes avec moi : je ne suis ni difficile ni incommode en rien : je partirai au premier attendrissement : je vous remets mes intérêts les plus chers, & mes desirs les plus vifs entre les mains : que j'aille voir de mes propres yeux ce miracle de sainteté & de courage ! quel coup ! quelle chûte ! & quelle fermeté !

LETTRE LXII.

A Mad. de Maintenon.

1715.

LEs nouvelles que j'ai de votre ſanté, ma chere tante, ſoutiennent la mienne. Une partie du miracle qui s'opere en vous, réjaillit ſur moi : plus de colique, & ce qui l'a ſuivie eſt ſi peu de choſe, que je ne daigne pas m'en plaindre. Mon fils le Chevalier m'écrit de Perpignan qu'il n'eſt point parti pour l'Eſpagne : il conduira ſon Régiment à Montpellier, où il ſera réformé : il viendra ici, & ſa conduite me dira combien il eſt triſte d'être mere. J'attends auſſi mon mélancolique. J'ai de quoi ſouffrir & les loger parfaitement. Je ne vois preſque plus Me. de Dangeau, parce qu'elle ſe pique d'une belle paſſion pour ſon mari. Quand me permettrez-vous d'aller à St. Cyr? je m'y traînerois de mon pied. Le Concierge du Luxembourg vient de me dire enfin qu'on me laiſſe mon logement : je vais donc m'y arranger. J'ai trente louis à vous : à quel pauvre voulez-vous que je

les donne? car ſi vous êtes laſſe des hommes, vous ne l'êtes pas encore des malheureux.

LETTRE LXIII.

1715.

NOtre Curé (1) a de grands ſoins de moi : c'eſt un ſaint Paſteur : je ſuis trop heureuſe d'être dans ſa Paroiſſe: mon habitation eſt commode, jolie, ſolitaire, & ſi ſéparée, que je ne crois pas que je puiſſe jamais m'appercevoir du voiſinage, ſur-tout ſi l'on me laiſſe l'Abbé de Choiſy, dont le train & la perſonne ne reſſemblent à rien de ce qu'on voit dans ce nouveau monde. J'entends, dès le matin, le chant des coqs, & le ſon des cloches de pluſieurs petits Couvents, qui invitent à prier Dieu. Depuis que je ſuis ici, je ne vois rien qui ne ſoit conforme à mes triſtes penſées. J'attends mes enfants avec une impatience mêlée de crainte. Ne vous verrai-je point, ma chere

(1) Languet de Gergy, Curé de St. Sulpice.

tante? eſt-il auſſi triſte d'être niece, que d'être mere?

LETTRE LXIV.

MR. d'Auxerre me rapporta hier au ſoir des nouvelles de St. Cyr, qui m'inquietent : j'envoye ſavoir, ma chere tante, comment vous avez paſſé la nuit. J'ai vu notre Curé : il eſt affamé de vous voir : il ſe tue, à force de travail : je ne vois perſonne qui ne ſoit content de lui. Quélque choſe me reprit hier aſſez fort : j'ai dormi cette nuit, & le reſte eſt calmé. Les ouvriers ſont encore chez moi. J'entrai un moment dans mon petit jardin, il eſt à peu près grand comme deux fois votre petite chambre de St. Cyr : cependant il y a deux cabinets extrêmement couverts, des paliſſades, des chaſſelas, des légumes, des fleurs : aſſurément le terrein eſt employé : j'ai une écurie que je n'embarraſſerai pas ſitôt par mes équipages.

LETTRE LXV.

10 *Septembre.*

C'Eſt un délice que de ſe lever matin : je regarde par ma fenêtre tout mon empire, & je m'enorgueillis de voir ſous mes loix douze poules, un coq, huit pouſſins, une cave que je traduis en laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin par une tolérance qui ne ſera pas de longue durée : je n'oſe prier Madame de Berry de ſouffrir une vache : hélas! c'eſt bien aſſez qu'elle me ſouffre! je verrai pourtant ce que produira la protection de Madame de Clermont, ſous laquelle je me mettrai. Je prierai, dans les termes que vous me preſcrivez, qu'on m'envoye d'Avon, ou votre favorite, ou ma pauvre petite Moucheux. Mon Brindi, (Mr. le Comte de Caylus) eſt arrivé, plus grand, plus noir, plus rouge, que vous ne ſauriez l'imaginer : je ſuis bien contente des ſentiments qu'il m'a montrés : le pauvre enfant vouloit vous aller voir à St. Cyr : il croit qu'il n'y a qu'à ſe préſenter, & ne ſait pas que chez vous la ſolitude eſt encore plus impéné-

trable que la Cour. La Ducheſſe de Noailles m'a mandé qu'elle me viendroit voir aujourd'hui : c'eſt pour la ſeconde fois : je lui dirai tout ce que vous m'écrivez pour la vraie niece : la fauſſe ne trouve pourtant guere plaiſant de voir ſes projets ſi reculés. La pauvre Barneval eſt ici, & pour huit jours ſeulement, chez Me. de Brancas : paſſé ce temps, elle ne ſait où donner de la tête : je voudrois bien la pouvoir prendre chez moi. Me. d'Elbœuf, Me. de Mailly, Me. de Pompadour, Meſd. de Remiremont & d'Eſpinoy, Mr. le Maréchal d'Harcourt me demandent de vos nouvelles, avec le même empreſſement que ſi vous étiez encore Reine de l'Univers. Me. de Dangeau devoit vous écrire hier : nous nous rencontrâmes à la Meſſe aux Carmes, où je vais par le jardin en chaiſe : ce qui ne durera, non plus que la liberté de ma vache, que juſqu'à l'arrivée de cette Ducheſſe. Bon jour, ma chere tante, louez un peu ma ſoumiſſion de ne pas envoyer tous les jours à St. Cyr.

RÉPONSE.

En quelque humeur qu'on ſoit, ma chere niece, on ſe déshabitue mal aiſément de ce qui plaît. Il me ſembloit que

depuis long-temps je n'avois reçu de vos lettres. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre Hermitage au milieu de Paris vous donne autant de plaiſir que vous me le dites ; mais je vous ſoupçonne quelquefois du deſſein de me diſſiper, quoique vous ſoyez bien rentrée dans vous-même & bien triſte. Je vous recommande Mlles. de Conflans : n'ont-elles que leur logement ? Voyent-elles Mr. le Curé de St. Sulpice ? La Ducheſſe du Lude leur donne 50 écus tous les ans : n'en pourroit-on tirer davantage ? Remerciez bien, je vous conjure, toutes les Dames que vous me nommez : je ſuis très-ſenſible à leurs bontés. J'ai reçu la lettre de Me. de Dangeau, plus agréable, plus aimable que vous ne le pouvez croire : je ſuis indigne d'y répondre. Si votre converſation eſt du ſtyle de vos lettres, elle ne me feroit pas tant de mal que celle de mon pauvre Duc du Maine, dont j'ai été deux jours malade : du reſte, je me porte bien, je ſuis tranquille, & je vais dans les claſſes voir des enfants, que Me. de Dangeau admireroit bien. Je ne ſaurois croire que Me. la Ducheſſe de Berry vous refuſe de paſſer dans le jardin en chaiſe : mais au pis aller, vous n'aurez pas plus de chemin à faire par la rue.

Outre le peu de vivacité que j'ai pour répondre à la jolie lettre de Me. de Dangeau, je ſuis bien-aiſe de pouvoir dire encore quelque temps que je n'écris qu'à vous : & vous voyez même que ce n'eſt pas de ma main. Je prends part à la joie de notre amie de voir Mr. de Dangeau augmenter dans la piété : c'eſt une bien grande conſolation pour elle, qui apparemment le verra mourir ſaintement : ſon cœur eſt trop bon pour ne pas eſpérer : elle eſt admirable de me dire qu'elle ſe ſouvient de mes diſcours : ſes actions, depuis qu'elle eſt au monde, ſont bien au-deſſus de tout ce que je puis dire, & vous ſavez à quel point je l'eſtime ; mais je crains toujours qu'elle ne vous échappe, ſi elle perd Mr. ſon mari, & qu'elle ne ſe mette dans un Couvent, où elle ſe ſouviendra de moi par les mécomptes qu'elle y trouvera. Il faut bien vous dire, avec cette charmante écriture, que je vous aime toutes deux bien tendrement.

LETTRE LXVI.

De Mad. de Maintenon.

11 *Septembre* 1715.

JE vous conjure de ne point envoyer d'exprès ici sur les petites fievres que vous me connoissez depuis si long-temps, & qui n'ont point de suite : vous saurez souvent de mes nouvelles par nous-mêmes, & vous en aurez toujours par Mr. Mauduit, homme d'affaires des Dames de St. Louis, qui n'est pas loin de chez vous. Je ne puis donc entrer jamais pour rien dans les ménagements de votre santé ! Je vous fais bien mauvais gré de ce que vous sortez toujours trop-tôt : vous êtes trop bien instruite, pour douter que vos prieres dans votre lit ne soient aussi agréables à Dieu qu'à l'Eglise, quand il vous met hors d'état d'y aller.

Je vis hier Mr. le Curé de St. Sulpice, qui est bien content de vous : je l'assurai de la sincérité de votre conversion, (1)

(1) Me. de Caylus, née Calviniste, avoit été Quiétiste, puis Janséniste, & enfin Catholique.

& je n'y eus pas grande peine : il eſt perſuadé de votre droiture. J'approuve fort votre projet pour le ménage, & j'admire votre jardin. Mille amitiés à Me. de Dangeau : je comprends l'état de ſon mari : un attachement & une habitude de cinquante-cinq ans laiſſe un grand vuide dans la vie. Je viens à votre ſeconde lettre : vous avez raiſon de regarder mon cœur dans les préſents que je vous fais. J'ai bien cru que vous ſeriez bien-aiſe de voir de mon écriture : je n'ai encore écrit à perſonne, & ce que je vous écrivis me mit en ſueur à être néceſſitée de changer de tout. Ne vous vantez pas de mes petits préſents, pour épargner votre couſine (1) : elle vint hier ici, & Mlle. d'Aumale la refuſa ; (*elle avoit reçu ordre de tout refuſer dans ces premiers temps*) elle tourna fort court, & je la crus en colere ; mais j'en reçus le ſoir une lettre toute pleine de raiſon & d'amitié : dites-lui bien qu'après un tel exemple, perſonne ne peut plus ſe préſenter pour me voir : il faut que je me repoſe.

Je reprends ma lettre pour vous dire que je vous envoye deux petits coffres

(1) Me. la Maréchale de Noailles.

aſſez commodes ſur une toilette : ils vous ſeront précieux par le chiffre qui eſt deſſus. Je voudrois bien que la piété eût plus de part aux réſolutions du Comte de Caylus : les autres projets ſont ſujets au changement. Je ne puis plus tenir ma plume : je n'ai de mal que cette foibleſſe, mais c'en eſt un qui me réduit à ne rien faire : ce qui eſt un martyre pour moi. Vos lettres me font plaiſir. Madame d'O a envoyé ſavoir de mes nouvelles : faites-lui mes remerciments : il n'y a qu'à envoyer chez vous, dites-le bien à nos cheres Dames.

LETTRE LXVII.

De Mad. de Caylus.

13 *Septembre* 1715.

VOus voyez avec quelle ſoumiſſion je vous obéis, malgré l'impatience que j'avois de vous remercier, ma chere tante, de votre derniere & grande lettre : je ne me ſers que de la voie du pauvre Léger. Ce qu'il vous en coûte pour écrire, trouble bien le plaiſir que j'ai de voir de votre écriture : au nom de Dieu, ma chere

tante, ne me donnez cette consolation que quand ce vous sera à vous-même un amusement. Je ne suis pas sortie de mon lit depuis Dimanche, je m'en trouve bien : tout est passé, ne soyez donc plus piquée contre moi : je serai très-raisonnable à l'avenir. Vous pouvez, ma chere tante, être assurée que Mr. le Curé de St. Sulpice sera de plus en plus persuadé de ma sincérité : & s'il étoit permis d'avoir en cela des vues humaines, je m'abandonnerois au plaisir de montrer que ce n'étoit pas pour vous faire ma cour, quoiqu'à vous dire la vérité, j'étois ravie que mes sentiments se trouvassent conformes aux vôtres. Il y a deux jours que je n'ai vu Me. de Dangeau ; j'espere que le troisieme ne se passera pas, sans que nous parlions bien de vous. Je n'ai point encore entendu parler de ma cousine. Je me garderai bien de me vanter des présents que vous avez la bonté de me faire : ces deux petits coffres me seront aussi précieux que vous l'avez jugé : trop de raisons les rendent tels.

La grosse d'O étouffe chez elle : elle envoya ici en arrivant, & me manda qu'elle viendroit me voir le lendemain : cependant elle n'est pas venue. A coup sûr, quelque misere l'en empêche, ou de

sa santé, ou de manque de carrosse : je lui dirai que vous vous souvenez d'elle, & je lui ferai plaisir. Me. d'Espinoy & Me. de Remiremont ne se démentent point sur les témoignages de leur amitié : je trouve en tout la vérité de vos conseils, & combien vos jugements ont de solidité.

Mon fils le Chevalier a pris la poste pour revenir ; mais il s'est arrêté à Auxerre pour y attendre mes ordres : je lui ai mandé d'achever sa course jusqu'ici : la vie que je mene l'ennuyera bientôt : dîner & souper tête-à-tête avec une mere malade & triste, qui se retire de bonne heure, n'est guere soutenable à son âge ; mais je ferai de mon mieux : je n'ignore pas que c'est mon premier devoir : son frere viendra à mon secours.

M. & Me. d'Aubigné ont de grands soins de moi : ce ne peut être que pour vous plaire.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à cette longue lettre, que mon logement est si écarté, que Me. de Berry vint, il y a deux jours, voir le Luxembourg, & je ne m'en apperçus pas : je ne le sus que quand elle fut partie : il y a un détour pour arriver chez moi, qui me charme : on croit entrer dans un village.

LETTRE LXVIII.

MOn retour s'eſt auſſi bien paſſé qu'il ſe puiſſe, après vous avoir quittée : je trouvois ſeulement qu'on me ramenoit beaucoup plus vite qu'on ne m'avoit amenée : tout ſentiment à part, je m'en porte à merveille, & je ſuis beaucoup plus vigoureuſe que vous ne croyez.

Je n'ai point trouvé de nouvelles en arrivant, & s'il y en a, M. le Maréchal de Villeroi vous les dira. On dit que M. de Louvigny eſt mieux. La journée ne ſe paſſera pas ſans que je voye Me. de Dangeau. J'ai oublié ce que vous m'avez dit pour M. de la Vrilliere, & le nom du valet de chambre de M. le Cardinal : j'ai recherché ces deux choſes dans ma tête toute la nuit, ſans les pouvoir retrouver.

J'ai reçu des nouvelles d'Eſpagne, par leſquelles on me mande que le Roi ſe porte bien. Il n'eſt plus queſtion du Chapeau d'Alberoni : le Cardinal del Giudice n'a pas ſi tort à Rome qu'on l'avoit cru.

Je viens d'avoir un meſſage de Me. de Dangeau, plus pour vous que pour moi.

Bon jour, ma chere tante, je ne perdrai assurément pas une seule occasion de vous écrire, & même sans occasion.

Voila mon livre : on réimprime Télémaque, corrigé par M. de Cambray luimême : dès que je l'aurai, je vous l'enverrai : on s'en promet l'âge d'or.

LETTRE LXIX.

De Mad. de Maintenon.

12 *Septembre* 1715.

VOtre état me prive d'une grande consolation : plus je me dégoûte de tout ce que je vois, & plus je sens que je m'accommoderai de vous. Madame la Princesse fut une heure avec moi, & m'amena Mlle. de Clermont plus belle que jamais : elle l'envoya à la promenade avec Madame la Duchesse, & me l'annonça avec un sourire qui fut reçu assez froidement (1). Je suis bien-aise de

(1) Me. de M. croyoit qu'elle entroit dans ce qui se tramoit contre M. le Duc du Maine & contre ses enfants.

l'élévation de M. le Cardinal de Biſſy; mais c'eſt une joie modérée. Je voudrois bien que le Cardinal de Polignac fût tiré de l'indigence où il eſt : on m'écrit de Varſovie pour que je l'oblige à payer ſes dettes.

Les enfants gagnent toujours quelque choſe au déménagement : j'ai plus trouvé de richeſſes que je ne croyois en avoir : je crois que ce que contient le vieux ſac noir vous fera plaiſir : je mêle toujours quelque avarice à mes libéralités ; je vous prie donc de me faire préſent d'une ſonnette d'argent. Adieu, ma chere niece ; je ne puis écrire : je ſue continuellement, & je ne dors point.

RÉPONSE.

Me. de Caylus ſe tient fort honorée des préſents que vous faites à Mlle. de Murçai : vous l'avez toujours traitée en mere : ce qui n'a pas moins fait ſa gloire que ſon bonheur : en un mot, ma chere tante, je ſuis touchée au dernier point de ces marques de votre bonté ; mais je ne ſaurois vous dire l'effet qu'a produit en moi la vue de cet aimable caractere, & combien je ſuis pénétrée de ce que vous m'avez donné cette conſolation. Je

porte vîte mes regards sur une petite cassette qui m'arrive, & que je reconnois : elle est seule digne de renfermer toutes vos lettres & ces charmants billets, ma consolation & mon plaisir. Que de choses me sont arrivées de votre part aujourd'hui! mais j'abrege les remerciments que vous n'aimez point, & je fais taire ma reconnoissance.

Votre solitude va devenir telle que vous la desirez : quand elle sera bien établie, vous craindrez moins les conséquences d'une permission que celles d'un refus ; vous verrez qu'il est impossible que je vive sans vous voir. Mon fils m'écrit de Gênes, en homme qui veut faire ses conditions : il ne se trouve pas assez rassuré par mes lettres : je suis persuadée qu'il ne résistera pas à la derniere, & que je l'aurai bientôt ici : vous savez si je le veux contraindre : il y a pourtant des mesures à prendre pour assurer son Régiment à son frere. Une des grandes marques d'amitié que vous puissiez me donner, c'est, ce me semble, cette reconnoissance que vous voulez conserver pour Madame de Bérry. Pour moi, ma chere tante, j'en ai pour vous, & là se bornent tous mes sentiments. Mon fils me mande qu'il quitteroit sa patrie, qu'il porteroit sa tête

ſur un échafaud, plutôt que de continuer à ſervir : j'ai toutes ſes lettres qui annoncent une réſolution bien priſe.

LETTRE LXX.

De Mad. de Maintenon.

16 Septembre 1715.

JE m'étois bien doutée que ce qui ſortiroit du petit ſac noir vous feroit plaiſir, & je comprends auſſi l'inquiétude où tant de richeſſes vous mettent. Quelque accoutumée que je ſois à être bien ſervie, je ne l'ai jamais été ſi promptement que je le ſuis ſur la ſonnette : le ſon en eſt un peu Laſſay, je ne l'en aime pas moins.

Je ſuis trés-édifiée du dîné que vous avez donné à Me. de Dangeau : nous ſerions tous aſſez riches, ſi nous ne voulions que le néceſſaire : elle s'eſt bien preſſée de me renvoyer l'argent du jeu : je ferai tenir ſon aumône à Avon. Faites-lui, je vous conjure, bien des amitiés pour moi : elle fait une grande partie du ſeul regret que je puiſſe avoir au monde : car d'ailleurs ma retraite eſt délicieuſe : elle le comprendra bien.

L'état de Me. d'O me touche ſenſiblement. Je ſerai toujours bien-aiſe de ſavoir des nouvelles de la *cabale*. Vos lettres ſont charmantes : elles ne ſentent point les Dames de Cour. Si on les trouvoit, on nous croiroit des Dames d'Avon : encore eſt-ce trop près d'une maiſon Royale. Dites bien à la Ducheſſe de Noailles qu'elle m'a rendu un grand ſervice en ne me voyant pas : ſa mere me preſſoit fort : depuis qu'on ſait que ma vraie niece ne m'a pas vue, perſonne n'oſe plus le propoſer.

LETTRE LXXI.

29 *Septembre* 1715.

IL me paroît que Me. de Dangeau & vous, vous vous trouvez ſouvent à l'Egliſe, je crains que vous n'y alliez trop ; car vous êtes une vieille catarreuſe, ou catarreuſe qui devez éviter le froid : du reſte, c'eſt le plus aimable rendez-vous que vous puiſſiez prendre, & même le ſeul bon : heureuſe celle qui eſt dans un oratoire bien fermé ! J'ai trois cents trente pas à faire de ma chambre à la grille, & je m'en apperçois dans mes jours de foibleſ-

ſe, qui ſont fréquents. Dites-moi à-peu-près comment vos journées ſe paſſent : & ne vous abandonnez pas trop à la ſolitude : vous êtes encore trop jeune : vous avez des enfants, peu de bien, & vous devez conſerver des amis pour la ſociété & pour les ſervices. Votre ami, M. de Valincour, a cherché dans ce temps-ci à m'être obligé, & m'en a écrit avec une grande honnêteté. M. Beſſe qui ſeul m'inſtruit des nouvelles, me dit hier qu'il avoit cru toucher de l'argent de ſes penſions, mais qu'il étoit venu un ordre de ne plus payer : je ſongeai d'abord à vous : il me paroît que vous avez pluſieurs amis dans le Conſeil des Finances. Il faut que je faſſe une pauſe : je reprendrai tantôt ma lettre, qui ſera longue.

Si votre fils aîné perſiſte dans ſon deſſein, il ne lui faudra pas grand bien : je crois qu'il partagera volontiers avec vous celui qu'il a ; mais je crois auſſi qu'il en faudra beaucoup au Chevalier. Si je me laiſſois aller à mon inclination, je vous prierois de venir demain, quoiqu'il nous doive coûter d'une telle entrevue : mais quand je penſe que du moment qu'on ſaura que je vous aurai revue, j'aurai une douzaine de Dames qui me demanderont la même faveur, je ne puis m'y réſou-

dre : & ce ne feroit pas une retraite, si je les voyois toutes feulement une fois l'an : confidérez ce que je vous dis-là, ma chere niece : vous êtes trop raifonnable pour ne pas voir ce qui me convient.

J'ai une occupation affez trifte, c'eft d'écrire aux pauvres miférables que j'affiftois, qu'ils ne doivent plus compter fur moi pour rien de réglé : & une bonne partie de mes aumônes étoit fixe, & je les payois toujours par avance : ce n'eft pas que je n'aye autant d'argent que j'en avois, si l'on me tient ce qu'on m'a promis ; mais je connois trop l'état des Finances pour ne pas craindre. Entre toutes ces charités, une des plus confidérables étoit les Bénédictines de Moret, qui feront obligées de fe féparer, fi la Providence ne leur fournit quelque fecours : M. de Caumartin eft leur Seigneur : il me femble que vous le connoiffez fort : ne pourriez-vous point l'engager à foutenir un Couvent dans fa terre ? Elles n'ont rien touché depuis trois ou quatre ans.

M. le Cardinal de Rohan me donnoit avec une grande exactitude 500 liv. ou environ, à toutes les Communions du Roi : il l'a fait jufqu'à la derniere ; je doute qu'il reçoive les mêmes aumônes à dif-

tribuer : je ne lui demanderai plus rien, s'il continue l'aumône qu'il faisoit par mes mains à la Reine d'Angleterre : je le prie de la lui envoyer directement. Adieu, ma chere fille, je ne puis comprendre qu'il n'y ait pas encore un mois que nous nous sommes séparées : il me semble qu'il y a dix ans que je n'ai vu ce Roi, qui n'en a que cinq. Je suis bien-aise de vous savoir en quelque commerce avec M. le Maréchal de Villeroi, M. d'Harcourt, & le Duc de Noailles : ces trois hommes-là ne sont pas ce qu'il y a de plus mauvais à la Cour. Vous pouvez compter que je m'y connois bien ; & que si je ne m'y connoissois pas, j'apprendrois aujourd'hui à m'y connoître.

LETTRE LXXII.

De Mad. de Caylus.

MOn parti est pris sur le Régiment de mon fils : toute sa famille approuve que je le vende : j'aurai 40000 francs de dettes de moins, & 20000 écus de plus, dont je pourrai dans la suite acheter un autre Régiment à mon fils, si la guerre

revient, si son dégoût se dissipe, ou si le temps le mûrit : en attendant, son ancienneté de Colonel court toujours : voilà les raisons qui m'ont déterminée, & qui m'ont fait écrire au Duc de Noailles, que je m'abandonnois entiérement à lui pour la vente de ce Régiment : je n'en ai point eu de réponse : je n'en suis pas étonnée : il en attend apparemment de ceux qu'il avoit en vue : il a d'ailleurs bien d'autres affaires : il a bien voulu aussi se charger du mémoire de ma pension : les ordonnances & les payements de toutes ont été suspendus ; & il n'est rien arrivé à M. Besse de particulier : on ne sait encore ce qui en sera décidé : cette décision m'est de quelque importance : mais ce que je compte, ma chere tante, pour infiniment davantage, c'est l'inquiétude que vous en voulez bien prendre.

Mon fils est arrivé, tel qu'il nous a paru dans ses lettres, ferme dans sa résolution, que tous les événements d'ici confirment de plus en plus. Il m'a dit qu'il auroit un grand desir d'avoir l'honneur de vous voir : je lui en ai su bon gré : je lui laisse la liberté d'être seul, tant qu'il veut : je suis bien-aise les soirs quand la compagnie est sortie, de le retrouver : il n'est point triste, & a vu

beaucoup

beaucoup de choſes, entre autres Me. des Urſins, avec laquelle il a eu une converſation de trois heures. Je ne crois pas qu'il y ait de contraſte plus parfait que celui de ces deux caracteres : ce qui me fait eſpérer que comme l'âge & les aventures fâcheuſes ne corrigent point l'ambition, que l'ambition pourra bien ne pas venir à un homme qui n'en a pas à l'âge où il lui ſiéroit bien d'en avoir. Comptez que cette femme n'eſt point déſabuſée de faire encore quelque perſonnage, je ne ſais pas bien où, ni comment, mais le ſentiment en eſt dans le cœur. Toutes les vertus morales ſont dans ce petit garçon, à la réſerve de la piété, qu'il faut eſpérer toujours : en attendant, c'eſt une compagnie fort aimable que j'ai avec moi. Le Chevalier n'a point encore fait de ſottiſe qui ſoit venue à ma connoiſſance ; je vis ſur cela comme il faudroit faire ſur-tout, au jour le jour.

Il eſt vrai que je ne vois point le C. de Rohan par toutes les raiſons qui vous ont été mandées, & parce qu'auſſi il n'eſt pas en trop bonne ſanté. J'ai remis toutes nos affaires entre les mains de Me. d'Eſpinoy & de Me. ſa ſœur. Me. de Villette a été bien mal, mais elle eſt hors d'affaire. Me. de Dangeau vint avant-hier ici,

où elle ne trouva que ses deux sœurs que je vous cite souvent : nous fûmes toutes bien-aises de nous voir rassemblées. Je ne vois point Me. d'O par l'éloignement de quartier & la difficulté des voitures : mais j'ai su qu'elle s'étoit rendue malade réellement par ses médecines de précaution.

Ma paresse, ou mes infirmités, car il y entre de tout, me sauveront peut-être de la petite-vérole, dont on dit qu'il y a une grandissime quantité. Me. de Chauvelin en est morte, après avoir vu mourir son mari, ensuite son fils. Il faut que je me garde avec vous, ma chere tante, de la démangeaison de trop écrire, & que je me souvienne des exemples, & des leçons que j'ai reçues de vous, de songer plus aux autres qu'au plaisir présent que l'on goûte.

RÉPONSE.

JE suis bien-aise que vous suiviez le conseil du Duc de Noailles pour le Régiment. C'est grand dommage que Mr. le C. de Caylus n'ait pas de piété : un très-honnête homme ne me paroît pas loin de Dieu : il n'auroit qu'à le prendre pour l'objet & la fin de tout ce qu'il fait : car il

n'eſt pas néceſſaire d'être toujours à l'Egliſe : je n'ai point vu de projet ſubſiſter ſans ce fondement : du reſte, je vous trouve très-heureuſe d'avoir une ſi bonne compagnie dans la perſonne d'un fils que vous aimez ſi tendrement.

Je ne ſuis point ſurpriſe de ce que vous dites de Me. la Princeſſe des Urſins : j'ai cru le voir dans ſes diſcours.

J'ai appris de bien des côtés l'état de Me. de Villette : ſi elle mouroit, vous ſeriez chargée de ſes enfants : car je ne lui vois aucun parent bon à montrer de ſon côté.

Je ſuis vraiment en peine de Me. d'O : M. d'O voit quelquefois Mlle. d'Aumale : il me paroît que leurs viſites ſe paſſent à pleurer.

Benoît ayant ouï dire que je prends du quinquina, m'apporta hier douze bouteilles de ce bon vin ; je fus ſi touchée de cette honnêteté, que j'allai le voir un moment au parloir : ce ne fut pas ſans larmes de part & d'autre. Un frere de Me. de Glapion m'écrit qu'il a ouï dire que j'ai renvoyé tous mes gens : que toute la Nobleſſe du Royaume devroit venir pour me ſervir, & qu'il s'offre à commencer. Ne reconnoiſſez-vous pas-là les ſentiments de ſa ſœur ?

Mr. de St. Sulpice ne m'écrit point, ſans me dire que votre ſanté ſe rétablit. Je lui manderai de vous croire ſur votre parole : j'ai mes raiſons pour ne vouloir pas qu'il compte ſur d'autres. Ne vous contraignez pas pour m'écrire, ni pour ne me pas écrire : mais comptez que vos lettres ſont mon ſeul plaiſir, & le ſeul que je deſire. Léger m'a dit que vous êtes fort triſte : ſurmontez-vous là-deſſus, ma chere niece ; la triſteſſe n'eſt bonne, ni pour ce monde, ni pour l'autre. Croyez-en une perſonne aſſez gaie de ſon naturel, aſſez triſte par état, & fort inſtruite des maux inſéparables des ſoucis.

LETTRE LXXIII.

De Mad. de Caylus.

MR. de St. Sulpice n'a pas de tort de vous parler de ma bonne ſanté, j'en ſuis ſurpriſe moi-même. Je me trouve à peu près ſur un certain article, comme il y a dix ans : en vérité, on ne ſait ce qui fait du bien ou du mal. Non, ma chere tante, ſoyez aſſurée que je ne me contraindrai jamais pour vous écrire.

Je fais de mon mieux sur la tristesse : je sais trop combien vous avez raison : elle n'est bonne à rien : mais, ma chere tante, je suis prise par trop d'endroits, & tous si sensibles ! Mon fils m'est en effet une compagnie fort agréable : j'espère que la piété lui viendra : ses mœurs sont si bonnes & ses intentions si droites ! tant de vérité & d'éloignement du mal me persuadent que Dieu le touchera : il a toujours dans la tête de vous aller voir : il ne m'est point encore revenu que son frere ait fait de sottise. La petite Brindinete seroit-elle Molitar ? J'en ai grand'peur.

Nous avons joué une partie de l'après-dîné avec Mlle. de Courcillon : son petit nez paroît devoir être un jour celui de la grand'mere. Nous ne voyons point du tout Me. d'O : j'ai été chez Me. de Levis, qui ne me paroît entendre raillerie, non plus que moi, sur ce que vous ne voulez pas nous voir. Je dis de vos nouvelles à beaucoup de gens qui s'en informent, & qui desirent que je vous les nomme : la liste ne laisseroit pas d'en être encore assez longue : mais cette lettre l'est trop.

LETTRE LXXIV.

NOus ſavons briller à peu de fraix, quand nous avons l'habileté de nous faire croire ſi ſouvent à l'Egliſe : ma dévotion dépend de ma ſanté : je n'y vais qu'une fois par jour : encore y en a-t-il où je n'y vais point. Nous ſommes aſſez commodément à St. Sulpice dans une Chapelle, où il n'entre que des perſonnes de mérite : il n'y eut jamais un lieu plus commode, il n'y eut jamais un temps plus propre pour ſe détacher du monde, & pour ſe donner à Dieu : il faudroit être bien incorrigible & bien malheureuſe, pour ne le pas mettre à profit. Je ſouffre beaucoup du trajet que vous avez à faire pour communier : pourquoi ne pas prendre le logement d'en-haut, où vous avez un Oratoire, auquel tient une petite Chapelle où vous communieriez avec une grande facilité ? Il eſt vrai que vous ne feriez plus de plain pied à la Communauté & au jardin : mais ne pourroit-on point vous deſcendre en chaiſe, quand vous feriez foible ? Ne pourroit-on pas même, quand vous le feriez au point de ne pouvoir ſortir, faire monter la Com-

munauté dans votre chambre, aux heures où vous aimez à vous y trouver? Vous seriez plus à portée des classes. Quant au dérangement, (qui est ce qui vous arrêtera le plus) ce qui est en-haut aujourd'hui ne sera-t-il pas aussi-bien dans votre appartement bas? Vous vous moquez de moi, direz-vous, de me donner des conseils pour l'arrangement : j'avoue que je ne m'y entends pas aussi-bien que vous : mais personne aussi ne s'entend comme vous à prendre toutes les incommodités sur elle : savez-vous, ma chere tante, que c'est prendre sur-tout ce que vous aimez, sur cette sainte maison qui fait toute votre consolation, sur chacune de ses filles, qui donneroient toute leur vie, leur sang pour vous conserver? Je ne m'abandonne point à la solitude : je ne la crains, ni ne la cherche. Si mes amis m'abandonnent, je ne courrai pas après : jusqu'à présent, je ne vois que trop de monde. Je me leve, c'est-à-dire, je m'éveille à huit heures, je prie Dieu dans mon lit, j'y fais ma lecture Chrétienne, & ensuite mon petit déjeûné : quand je me sens vigoureuse, je vais à la Messe; & quand j'en suis revenue, j'écris, si j'ai à écrire : je donne vogue à mes affaires; je donne audience à un

Mr. Thibault, à un créancier, à d'autres gens d'affaires, dont les uns me découvrent que ce Mr. Thilbault est un frippon, qu'il faut pourtant ménager jusqu'à ce que les grandes affaires de l'Etat puissent permettre à Mr. Fagon de prendre quelque connoissance des miennes, & que je voye avec lui le remede qu'il faut appliquer à ce désordre. Je dîne, je soupe seule, ou avec mon fils. Pour l'ordinaire, après mon dîné, mon fils & moi, nous jouons ensemble au trictrac: je cause avec lui, je travaille, il me fait la lecture: sur les quatre ou cinq heures, il me vient du monde, quelquefois trop: à huit heures, tout part: je demeure dans ma solitude. J'ai retenu une fois Me. de Barneval & Mr. d'Auxerre, plus pour mon fils que pour moi: il est si assidu à me tenir compagnie, je crois qu'il lui est si bon qu'il s'en fasse une habitude, que j'ai grand soin qu'il ne s'ennuye pas trop.... Voilà, ma chere tante, quelle a été ma vie jusqu'à ce jour. A l'égard des amis qui me sont demeurés, ils ne sont pas fort en état de me rendre service, à la réserve de Mr. Fagon, sur lequel je compte beaucoup: si celui-là me manque, il ne faut plus se fier à personne. Je vous mandai, il y a deux jours, que Mr. le Duc

de Noailles m'étoit venu voir, qu'il étoit entré avec bonté dans l'affaire de mon fils : il veut bien auſſi parler de ma penſion ; mais il ne me raſſura guere ſur le bruit qui court, qu'elles ſeront retranchées du tiers. Mr. de Valincourt ſoutient, par les viſites qu'il me rend, le perſonnage qu'il vous a montré dans ce qu'il a eu l'honneur de vous écrire : je l'ai toujours reconnu pour un fort honnête homme. Mon fils & moi vivrons avec Brindi comme avec notre enfant : c'eſt ainſi que je fais mon projet.

Mr. le Maréchal d'Harcourt me fit aller d'autorité, il y a quelques jours, chez Madame de Berry : je m'adreſſai à la pauvre d'Avaiſe : je demandai un moment où toute la France n'y ſeroit pas : je l'obtins : j'y fus une minute : on me traita honnêtement : je ſortis de-là, hors de moi, trempée de ſueur & dans une agitation qu'il vous eſt plus aiſé de comprendre, qu'à moi de l'exprimer. Je conçois vos raiſons, ma chere tante, pour que je n'aille point encore à St. Cyr : je les avois devinées : mais la Ducheſſe de Noailles ne ſera pas en état d'y aller, quand même vous le lui permettriez, qu'elle ne ſoit accouchée, à moins que la jalouſie ne lui fît trouver des forces. Il

me passe une chose par la tête, qu'il faut que je vous dise, malgré la longueur de cette lettre : ne seroit-il point possible, que je trouvasse aux environs de St. Cyr une chambre ? quand ce seroit dans une maison de paysan, je ne m'en soucierois pas, pourvu qu'elle pût passer dans le monde pour une maison de campagne, où j'irois prendre l'air : il ne seroit pas naturel que vous me refusassiez, dans le voisinage, l'entrée de St. Cyr : j'y serois plus ou moins, selon qu'il vous conviendroit : & personne alors ne seroit en droit de se plaindre. Quand on a vécu avec les gens, on les devine sans qu'ils parlent : il y a trois jours que je disois à Me. de Dangeau tout ce que vous m'écrivez sur les pensions que vous faites. Je ne serois pas à portée de parler à Mr. de Caumartin, quand il seroit en état, lui, de m'entendre : mais il n'y est pas : il est du nombre de ceux qui ont été remerciés : il est, à ce que j'ai ouï dire, fort mal dans ses affaires. Me. de Dangeau se seroit volontiers chargée de le toucher. Je vous rendrai compte du Cardinal de Rohan, dès que je l'aurai vu : je vous assure d'avance, qu'il fera ce que vous desirez, s'il lui est possible. Me. de Barneval est fort incertaine sur sa pension : c'est l'état où nous som-

mes tous : mais elle eſt fort reconnoiſſante de la charité que vous avez pour elle. Ce qui nous rend ſans reſſources, c'eſt que nous ſommes un nombre de gens, honnêtes gens à la vérité, pleins de probité, d'honneur, mais de la vieille Cour, mais bons à rien. Je ne réponds point, ma chere tante, à la fin de votre lettre : celle-ci n'eſt que trop longue : & je vous conſeille d'en reprendre la lecture, autant de fois que vous avez été à m'écrire la vôtre. Bien des gens s'adreſſent à moi pour ſavoir de vos nouvelles : de ce nombre ſont quelques-uns de mes Maréchaux, entre autres le Maréchal de Tallard.

RÉPONSE.

J'Ai à répondre à deux de vos lettres, ma chere niece, l'une du 1r. de ce mois, & l'autre du 6. Il y a deux projets dans la premiere, aſſez extravagants : l'un regarde mon logement ici, & l'autre, la maiſon de plaiſance que vous voulez prendre dans le village de St. Cyr. Le premier auroit de plus grandes incommodités que celui où je ſuis : ce n'eſt pas la peine de vous l'expliquer. Quant au ſecond, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'avoir une chambre à Trianon, ou

à la Ménagerie : mais comment nous joindrions-nous ? Il faudra y penser au printemps. Je suis très-contente de la description, elle est mêlée de solitude & de compagnie : cet endroit-là me paroît à souhait. On dit que Mr. Fagon est très-occupé : je crains qu'il ne puisse vous donner le secours dont vous avez besoin. Mr. le Maréchal d'Harcourt a bien fait de vous faire aller chez Mad. de Berry : car après tout, vous lui devez être obligée de votre logement : il ne faut pas mettre sa grandeur d'ame à être ingrate. Je voudrois que vous pussiez obtenir qu'on vous changeât de voisins : il est triste d'être entre des espiegles & de beaux esprits.

LETTRE LXXV.

De Mad. de Caylus.

CE n'étoit pas sans quelque soupçon du jugement que vous avez porté de mes deux projets, que je vous les avois confiés : non que je ne les crusse moi-même très-raisonnables, mais par la connoissance que j'ai de cet oubli de vous-même, d'un côté, & de cet esprit de Néron, de l'autre. Cependant, ma chere

tante, vous convenez que je pourrai aller à la Ménagerie ou à Trianon. Pourquoi me remettre au Printemps? Hé! l'hyver me tuera, avant que je puisse profiter de la belle saison. Il est vrai que M. Fagon est fort occupé, & que mes affaires en souffrent : mais c'est pourtant mon bel endroit. Me. de Dangeau n'est point malade : j'ai passé le jour chez elle. Le Maréchal de Villeroi m'avoit envoyé demander hier au soir, si je voulois lui donner à dîner, ou me trouver chez Me. de Dangeau. Ha! bon Dieu! m'écriai-je, lui donner à dîner! je ne suis pas si sotte : il n'y a point de comparaison entre en recevoir ou en donner : j'irois à quatre pattes pour éviter ce dernier inconvénient, dussé-je y faire la plus méchante chere du monde. J'ai donc été au rendez-vous. On ne veut point à Charenton de la fille de Me. de Barneval. Me. de Villette est hors d'affaire : j'en suis ravie, & pour elle, & pour sa famille elle a quelques vues pour notre Régiment. Je n'aurois jamais cru avoir un souvenir tendre pour Benoît, vous me l'avez inspiré. Pour le frere de Me. de Glapion, il ne m'étonne pas, il a raison. Qu'il feroit aimable de vivre avec de telles gens! que ceux qu'on trouve ici sont différents.

LETTRE LXXVI.

De Madame de Caylus à Madame de Glapion.

IL eſt vrai, Madame, que la durée de la derniere fievre m'avoit extrêmement inquiétée, & que je croyois la viſite de M. le Maréchal de Villeroi peu propre à rétablir une ſanté languiſſante : je l'avois pourtant bien prié de nous ménager : c'eſt quelque choſe que nous en ayons été quittes pour un mal de tête. Je me ſerois ſervie des avis que vous me donnez, Madame, ſi je n'avois été dans la néceſſité, de répondre préciſément à ce qu'on m'a écrit, & j'ai cru qu'il falloit remettre cette penſée à une autre fois. Cependant, Madame, j'en ſuis bien touchée, & avec autant de raiſon, pour le moins, que vous en avez eu de l'être, d'une lettre où je faiſois bien naturellement les honneurs de votre maiſon, comptant que vous n'avez toutes de plus grand intérêt que la conſervation de ma tante & ſa commodité : il ſemble qu'elle en a de tout oppoſés. Non, Madame, M. d'Auxerre ne vous croit point de ces pauvres Re-

ligieuſes qui s'ennuyent : ayez meilleure opinion de ſon diſcernement, & croyez que quelqu'un qui m'appartient d'auſſi près, quand il ne vous auroit jamais vue, ne pourroit ignorer au moins une partie de ce que vous êtes. Je crains bien de n'avoir pas reçu M. votre parent, comme je le devois : je ne lus la fin de votre lettre, qu'après qu'il fut parti ; mais j'aurois dû le connoître à ſa politeſſe. On m'a flattée de l'eſpérance de voir un jour Mlle. d'Aumale à Paris : que je ſerois aiſe de la tenir un peu chez moi, & de bien cauſer avec elle ! Adieu, Madame.

LETTRE LXXVII.

De Mad. de Maintenon.

11 *Octobre* 1715.

ENfin, je ſuis parvenue à ſavoir l'état de votre ſanté, quoique M. d'Auxerre ne me voulût parler que de votre beauté. Vous êtes ſouvent couchée, & vous n'allez point en carroſſe ; mais comment accommodez-vous cette ſageſſe avec l'impatience que vous marquez de faire huit lieues pour me venir voir ?

Je ne crois pas devoir y consentir : considérez, d'un autre côté, que dès le moment que je vous aurai revue, il faudra disputer quelques semaines contre les autres, les voir à la fin une à une, & ensuite toutes à la fois : votre cousine relevera pendant ce temps-là, & je serai toujours troublée d'un projet de dîné, de visites & de dispute : vous êtes si sensée, que je ne saurois croire que vous pensiez autrement que moi. Vous me direz : cela est vrai, mais je meurs d'envie de vous voir : je vous répondrai que si j'en pouvois demeurer à vous, je vous prierois de venir demain. Je vis hier M. le Maréchal de Villeroi, plus pathétique que je ne l'avois vu : il pleura beaucoup, & je pleurai si bien, que je ne suis pas encore bien remise de la nuit qu'il m'a fait passer : il ne me parla point de votre soupé : il n'y eut pas le moindre badinage entre nous : il fut quatre heures avec moi : il est persuadé qu'on retranchera les pensions, & croit que tout ce qui vous regarde doit passer par le Duc de Noailles (1).

Me. de St. Pars trouve que M. d'Auxerre

(1) Alors Président des Finances.

vous ressemble comme deux gouttes d'eau: la ressemblance avec un beau-frere n'est pas fort honnête ; mais elle est si sensible, qu'elle ne peut s'en taire. Vous voyez par ce trait qu'au moins Me. de St. Pars ne ressemble pas à Me. de Glapion.

LETTRE LXXVIII.

De Mad. de Caylus.

C'Est précisément parce que je veux aller à St. Cyr, que j'ai tant de soin de ma santé ; d'ailleurs, je ne suis pas fâchée qu'on ne me croye point en état de faire des visites : mais je consens, ma chere tante, quoiqu'avec peine, de laisser couler encore un peu de temps : je veux ce que vous voulez, quoiqu'il m'en coûte : il n'y a que la Duchesse de Noailles qui m'embarrasse ; car pour toutes les autres, j'en triompherois aisément : pourroient-elles trouver injuste que j'aye des préférences ? aux amies la parenté doit être une raison : aux parentes, l'amitié & l'attachement particulier, s'il y a encore quelque justice dans le monde. Ce n'étoit donc pas sans raison que je crai-

gnois tant la viſite du Maréchal de Villeroi ! voilà celle que, malgré tout ſon mérite, vous deviez vous retrancher : elles ne ſont plus bonnes qu'à vous tuer. Je ne veux point croire encore que les penſions ſoient retranchées : cette penſée me meneroit à des projets un peu trop violents : à chaque jour ſuffit ſon mal, j'en ai eu juſqu'à préſent plus que je n'en pouvois porter. Il faut me conſoler par la reſſemblance flatteuſe que j'ai avec M. d'Auxerre : je ne crois pourtant pas que Me. de Glapion eût conſenti volontiers que vous me l'euſſiez écrit ; mais je vous en remercie, car elle m'a fort divertie. Le Cardinal de Rohan vous verra bientôt : il compte qu'il y aura quelque choſe pour Moret : mes Princeſſes Lorraines feront de leur mieux auprès de Me. la Princeſſe de Conti ; mais elles me dirent qu'elles l'avoient trouvé par avance découragée ſur cette bonne œuvre, parce qu'il lui étoit revenu que vous n'y vouliez plus rien donner. Me. de Dangeau vint dîner avec moi, il y a deux jours : elle étoit toute abattue, & pas encore remiſe d'une viſite qu'elle avoit rendue à Madame aux Carmélites, où ſon cœur avoit ſouffert. Me. de Levis eſt à Provins. Mon Philoſophe & mon Brindi ſont tous

deux aſſez raiſonnables, chacun en leur eſpece ; voilà, ma chere tante, tout ce que je ſais, ou tout ce que je puis avoir l'honneur de vous écrire. On dit que les poſtes ſont ſûres, mais la défiance l'eſt davantage.

LETTRE LXXIX.

De Mad. de Caylus.

CE n'eſt, ma chere tante, que pour le plaiſir de vous écrire, que je vous écris : ainſi ma lettre ſera fort courte ; je ne ſais pourtant ſi je n'ai point oublié de vous dire que j'ai vu le C. de Rohan ; qu'il s'adreſſera directement à la Reine d'Angleterre pour ce qui la regarde ; & qu'à l'égard de Moret, il fera tout ce qui dépendra de lui ; mais qu'il ne ſait encore de quoi il ſera le maître. Je continue à me bien porter. Je n'ai point vu Me. de Dangeau ; je ſais ſeulement qu'elle eſt en bonne ſanté : celle de Me. de Villette a de la peine à revenir, je pourrai lui vendre mon Régiment, ſi elle, de ſon côté, peut vendre ſa Charge. J'écrirai directement à M. le Duc d'Orléans

pour ma penſion : je ferai rendre ma lettre par le Maréchal de Villeroi. Voilà où j'en ſuis, avec beaucoup d'autres choſes peu agréables ; mais je ſuis contente de mes enfants, & fort tranquille chez moi. Je ſuis infiniment occupée de ce qui ſe paſſe à St. Cyr : je vous ſuis dans toutes vos heures : je m'y tranſporte en eſprit : on ne s'apperçoit ici en façon du monde d'être dans la dépendance d'un palais : les ouvriers ſont & ſeront encore long-temps chez moi : je ſuis toujours dans ma petite chambre haute, accablée par la quantité de meubles. Je viens de recevoir une viſite du petit Léger : il eſt fait à peindre : il m'aſſure qu'il eſt fort ſage : il a tout l'air de dire vrai. Après la promeſſe que je vous ai faite, je n'oſe entamer une autre page.

RÉPONSE.

J'Ai perdu votre lettre : Mlle. d'Aumale m'aſſure qu'elle me va dire tout ce qui y étoit.

Je ſerois bien fâchée que le Duc de Noailles vous abandonnât ; il m'a toujours paru vous aimer : il me revient de tous côtés qu'il eſt accablé de travail. Vous m'aſſurez toujours que vous vous

portez bien : mais je voudrois ſavoir le détail de cette bonne ſanté ; eſt-ce que vous n'avez plus rien, ou l'avez-vous ſans accident ? N'êtes-vous plus foible ? dormez-vous ? j'attends réponſe ſur tous ces articles-là.

Brindelette dit qu'elle ne ſe ſouvient plus de rien : ſon mérite paſſe celui de Molitard ; l'une prend les manieres & les impreſſions de St. Cyr, l'autre les quitte. J'ai reçu ce matin une lettre de vous. Pourquoi m'annoncez-vous d'abord qu'elle ſera courte, vous qui ſavez que mon unique plaiſir eſt de les lire ? Si M. le Cardinal de Rohan donne quelque choſe à Moret, il faut que je le ſache. Dites un mot à vos Princeſſes Lorraines, pour voir ſi elles ne pourroient point toucher le cœur de Mad. la Princeſſe de Conti, pour ces pauvres filles-là : ce ſont des Saintes qui meurent de faim : elle leur donnoit autrefois, & avoit même la bonté d'y aller : elle pourroit leur attirer quelques aumônes & quelques quêtes, ſi l'on en fait encore à la Cour : ſi elles paſſoient par Me. la Ducheſſe de Ventadour, nous y aurions quelque crédit : il faudra que ce Couvent-là ſe ſépare, ſi la charité n'en prend ſoin.

Faites-moi ſavoir, je vous prie, où

l'on en eſt pour les penſions, & ce que vous aviez du Roi. M. le Maréchal de Villeroi eſt un bon ami : il faut, ma chere niece, s'accommoder au temps ; il y a plus de ſageſſe à cette conduite, que de lâcheté. C'eſt beaucoup que vous ſoyez contente de Mrs. vos enfants : car c'eſt-là le ſenſible.

Vous me répondez bien froidement ſur Me. d'O : y auroit il quelque choſe qui vous auroit ſéparées? Je ne vois plus en elle que ſa douceur, ſa bonté, & l'attachement pour tout ce que nous avons le plus aimé.

LETTRE LXXX.

De Mad. de Caylus.

IL y a quelque choſe de bien terrible dans l'air, il en faut convenir : combien d'obſtacles pour tout ce qui peut faire plaiſir aux gens raiſonnables? Le Roi d'Angleterre cauſe ici de grandes inquiétudes à ceux qui ſont véritablement dans ſes intérêts, quoique l'Ecoſſe ſoit comme en ſûreté pour lui, & que par la diſpoſition du camp du Duc d'Argile, il ne puiſ-

ſe, à ce qu'on dit, ſortir d'où il eſt, qu'il ne ſe trouve entre deux feux, tant le Comte de Marr le tient ſerré. Mais les Provinces d'Angleterre, qu'on diſoit être ſoulevées, ou prêtes à ſe ſoulever, ne le ſont point : & vous ſavez mieux que moi, puiſque vous avez vu la Reine, la belle action qu'à faite le Duc d'Ormond, de ne vouloir être ſuivi de perſonne, & de s'expoſer ſeul à deſcendre dans un pays ennemi. Ce qu'il eſt devenu, auſſi-bien que le Roi d'Angleterre, depuis qu'ils ſe ſont embarqués, voilà notre ſujet de crainte. Les Anglois qui ſont à Paris dans les intérêts du Roi Jacques, ſe plaignent du peu de ſecret de St. Germain, & les ſoupçons contre Midleton ſont tels qu'ils ont toujours été, quoiqu'un de ſes enfants ait été arrêté par l'ordre de Mr. le Duc d'Orléans, comme il alloit paſſer en Angleterre pour ſuivre le Roi ſon Maître. Voilà, ma chere tante, tout ce que je ſais, & que je tiens de Me. de Villette, qui, malgré ſon état, eſt très-bien informée : elle avoit vu le matin Bolingbrocke, qui paroît faire ſes adieux dans Paris, pour en ſortir.

On dit que Mr. Deſmarets eſt attaqué pour 1600000 livres, qui ont été employées ſans les formalités requiſes. L'ar-

gent se resserre plus que jamais : l'affaire est si sérieuse, qu'il n'y a si grand & si petit, si éclairé & si imbécille, qui ne soit dans la consternation.

La pauvre la Jonchamp me serre le cœur : le procédé noble de son mari mériteroit une autre récompense.

LETTRE LXXXI.

De Mad. de Maintenon.

25 *Octobre* 1715.

Je ne saurois croire que le Duc de Noailles vous abandonne, à moins que je n'en voye une plus grande certitude : il me paroît vous aimer, il est honnête homme ; il faudra voir l'effet de la Régence. Mr. le Maréchal de Villeroi insista bien sur ce qu'il faut que ce soit lui qui entre dans toutes vos affaires, & qu'il seroit fâché avec raison, si d'autres s'en mêloient.

Mr. d'Auxerre m'avoit dit que vous n'aviez que dix mille francs de vos pensions, & le compte que vous m'en envoyez, me dit seize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Me. de Dangeau,

&

& une peinture bien naturelle de ſon état : je crains toujours qu'elle ne perde bientôt ſon mari, & que vous ne la perdiez enſuite. Elle m'écrit qu'elle va aux Carmélites, & qu'elle y attaque le Janſéniſme : mandez-moi ſi elle ne me trompe point : elle ſe fait un grand plaiſir de la ſolitude qu'elle projette avec vous : elle a grande raiſon; elle envie le bonheur des Evêques qui me voyent, & je ne ſais pourquoi je me ſuis embarquée à cette diſtinction ; mais j'eſpere qu'il y en aura peu qui en abuſeront. Elle finit ſa lettre par des aſſurances d'amitié, toutes pleines d'eſprit & de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur romaneſque, mais je ſais bien l'aimer tendrement. J'ai reçu auſſi une lettre de Me. de Levis, qui me paroît ne point entendre raiſon ſur ce que je ne la veux point voir : remerciez-la bien, je vous en conjure, de tout ce qu'elle me dit d'obligeant, & que je crois ſincere. Toutes ces viſites troublent fort ma paix : je n'ai pu m'empêcher, dans les commencements, de faire quelques exceptions ; ceux-là y veulent revenir : les autres me preſſent : il y en a parmi que je ſerois fort aiſe de voir ; mais de la maniere dont tout cela tourne, je ne goûterai pas aſſez le repos de la ſolitude.

LETTRE LXXXII.

Ce 27 Octobre 1715.

JE me hâte de répondre à votre lettre d'hier, ma chere niece, à cause des intérêts des pauvres filles de Moret. Il n'est point vrai que je ne veuille plus leur rien donner. Si la grande Princesse & M. le Cardinal de Rohan pouvoient leur assembler 2000 liv., j'en donnerois volontiers 3000. Il faudroit, en ce cas-là, que les aumônes passassent par la Princesse, qui a quelques domestiques qui connoissent cette maison-là : elle s'accoutumeroit à en entendre parler ; & à ma mort, il est vraisemblable qu'elle ne les abandonneroit pas. Conduisez bien cette affaire ; vous avez de bons négociateurs.

Je vous prie de me mander, s'il est vrai que M. le Duc d'Orléans ait retenu 10000 liv. de pension sur la Charge de premier Médecin, pour les donner à M. Fagon avec son habitation au Jardin des Simples. Si le feu Roi sait cela, il l'aura fort approuvé.

LETTRE LXXXIII.

1715.

IL ne faut pas se rendre sur la Princesse de Conti : il faut tâcher de savoir au vrai ce que nous donnera le Cardinal de Rohan ; je pense qu'il compte bien, qu'en lui demandant cette nouvelle grace, je lui remets toutes celles qu'il me faisoit aux Communions du Roi. Vous mettez-vous encore en peine d'entendre dire que j'ai la fievre ? n'y êtes-vous point accoutumée depuis plus de dix ans ? Ma santé est toujours la même, excepté que je suis plus foible qu'à l'ordinaire, & souvent dans mon lit. J'ai vu le Duc de Noailles : je lui ai fait vos remerciments : je l'ai prié de revenir le plus tard qu'il pourroit & cela bien sincérement ; car je vous avoue que toutes les tristesses me font grand mal, en me remettant devant les yeux ce que je voudrois oublier. J'ai une curiosité que je vous prie de satisfaire en confiance : est-il vrai qu'il n'y ait plus personne au logis du Maréchal d'Harcourt ? si cela est, on n'a que faire d'avoir une bonne tête.

Pourquoi laiſſez-vous venir votre neveu ici ? Tâchez de me faire oublier ; & ſi vous vous le mettez bien dans la tête, vous y parviendrez.

LETTRE LXXXIV.

Ce 7 Novembre 1715.

VEnez, puiſque vous le voulez abſolument : mais après vous, je vois venir Me. de Mailly, Me. de Villette, & Me. d'Aubigné. Je vis hier M. le Duc du Maine : vous m'annoncez M. le Cardinal de Rohan. La Reine d'Angleterre m'a écrit qu'elle viendroit au premier jour ; le Maréchal de Villeroi me preſſe tout de nouveau : en vérité, ma chere niece, ce n'eſt pas une retraite, ni une vie tranquille ; chaque viſite me rend toute l'amertume de la Cour paſſée, & de la Cour préſente. Je ſuis bien affligée de voir tant d'ennemis au Duc de Noailles. Je ſuis charmée que M. de Bonrepos ſoit du Conſeil : je le ſerois davantage, s'il pouvoit y faire du bien. Aſſurez M. Fagon de mon eſtime, de mon amitié, de ma reconnoiſſance éternelle.

LETTRE LXXXV.

Ce 11 Novembre 1715.

J'Ai vu M. le Cardinal de Rohan, qui ne m'a point fait de mal : il n'inſpire & ne reſpire que la douceur, la paix, & preſque la joie : je ſentois ſa vertu, ſon courage, ſon humeur, & il me ſembloit entretenir toutes les perſonnes qui lui appartenoient. J'appris hier au ſoir, en parlant de lui, que notre Supérieure, Me. de Vertrieux, lui demande quelquefois des graces, & qu'il les accorde avec trop de bonté; je crains qu'elle n'en abuſe : rien de plus indiſcret que les plus diſcretes Religieuſes.

Remerciez M. d'Auxerre de ce qu'il a fait pour Me. D...n. J'ai écrit à Me. de Dangeau, qui m'a paru le deſirer. Ne me laiſſez rien ignorer, je vous prie, de tout ce qui regarde le Chevalier de St. George, & tout ce qu'il a fait; je ſens bien la maniere dont il en uſoit pour moi en toute occaſion. J'attends de vos nouvelles ſur le voyage auquel j'ai conſenti, & qui me fait trembler pour votre ſanté. Adieu, ma chere niece.

LETTRE LXXXVI.

De Mad. de Caylus.

LEs forces de Me. de Dangeau reviennent lentement : mais je me flatte encore que nous ferons notre voyage ; & pourvu que nous soyons toutes deux en état de marcher, nous laisserons ce qui ne nous pourra suivre, puisqu'après leur en avoir fait la proposition, elles ne seront en aucun droit de se plaindre.

Me. de Villette est bien mal : elle se confessa hier : elle est tant soit peu mieux ce matin. Personne n'entre dans sa chambre que ses gens pour la servir, des Médecins, & Monsieur de St. Sulpice, ou son Confesseur ; car ce ne fut pas lui qui la confessa hier, mais un autre Prêtre de la Paroisse. On la saigna du pied après sa confession, ce qui parut la soulager : elle fut jusqu'à minuit assez bien ; le reste de la nuit n'a pas été de même, mais depuis le matin elle est mieux.

C'est aujourd'hui le neuf de la petite-vérole du Marquis de Villeroi, & il est bien : sa tante la Religieuse l'a aussi : ce qui afflige fort ce pauvre Maréchal, qui

croit, après ce qu'il vient de perdre, que tout lui va manquer. Me. de Pracontal étoit hier tout-à-fait hors d'affaire.

Je vous envoye, ma chere tante, les bonnes nouvelles d'Angleterre bien détaillées par M. de Dangeau. Il est si rare de trouver de quoi se réjouir, qu'il n'en faut pas perdre l'occasion.

Quoique Léger vous ait pu dire de la pâleur de mon visage, je me porte pourtant assez bien. Je sortis hier pour Me. de Villette, & de-là chez Me. de Dangeau, où je ne vis que gens que j'étois bien-aise de voir, Me. de Levis, Mmes. d'Espinoy & de Remiremont, qui, ne m'ayant point trouvée chez moi, me vinrent chercher là, Me. d'Elbœuf, Me. de Pompadour. Notre joie de nous retrouver ne fut pas sans regrets, ni sans parler de vous, ma chere tante : Me. de Dangeau s'amuse beaucoup avec sa petite fille : si elle osoit, elle ne sortiroit point de dessus ses genoux. Adieu, ma chere tante.

LETTRE LXXXVII.

De Mad. de Maintenon.

1715.

LA visite de Bolingbroke me paroît moins convenable à l'état de Me. de Villette, que celle de M. de Gergi.

Voilà M. Desmarets dans un étrange état ! il me fait grand pitié, & ne m'en feroit guere, s'il étoit à Maillebois en repos, comme il y a déja été. Je suis en peine du Marquis de Villeroi : il me semble que nos afflictions nous rendent plus sensibles à celles de nos amis.

LETTRE LXXXVIII.

De Mad. de Caylus.

ENfin, ma chere tante, nous avons résolu, Me. de Dangeau, Me. de Levis & moi, de partir Jeudi matin pour avoir l'honneur de vous voir : je ne fais point mention de Me. d'O par-

ce que je ſuis preſque perſuadée qu'elle aura, ou ſes grandes vapeurs, ou quelques médecines qui l'en empêcheront : je le lui propoſerai pourtant. Quant à moi, je ſors des obſtacles que je pouvois craindre : malgré de ſi heureuſes apparences, je ne laiſſerai pas d'envoyer encore Mercredi un exprès vous porter la confirmation de notre voyage. Le pauvre M. de Villeroi va verſer, dans votre ſein, ſon renouvellement de douleur ; & voilà ce que votre deſtinée & votre bonté vous font avoir de bons amis ! pour moi, ma chere tante, je vous déclare que ce ſera contre ma volonté & mes réſolutions, ſi je fais autre choſe que de me réjouir de votre vue. Si je pouvois, en me moquant des bons cœurs, endurcir le mien !

M. de Bonrepaux fera ſon devoir pour M. de Goulher : j'attends ſes ordres pour faire agir Valincourt auprès de M. le Comte de Toulouſe. On m'interrompt, ma chere tante.

LETTRE LXXXIX.

Ce 12 *Novembre* 1715.

NE vous appercevez-vous point, ma chere tante, qu'il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles? Tout m'abandonne : Me. de Glapion même & Mlle. d'Aumale ne m'écrivent plus. Je ſais que vous eûtes hier la viſite de M. le Cardinal de Rohan, & j'ai une grande impatience de le voir depuis : j'eſpere qu'il ne vous aura pas tant fait de mal que d'autres que vous avez reçus : il vous aura dit ce qu'il veut faire pour Moret : Me. la Princeſſe de Conti donnera cinq cents francs, parlera à M. le Duc d'Orléans pour tirer quelque choſe de lui ; ce qui me fait eſpérer que nous parviendrons à faire la ſomme que vous croyez qui ſuffit, pour que ces pauvres filles ne ſe ſéparent pas.

Le marché de mon Régiment eſt concu, mais de parole ſeulement ; le jeune homme qui l'achete a beſoin d'une procuration qu'il faut aller chercher en Bretagne.

LETTRE XC.

Ce 16 Novembre 1715.

ENfin, notre voyage eſt arrêté pour la ſemaine prochaine, parce que ſuivant votre conſeil & la bonté que vous avez de vouloir bien avoir égard aux empreſſements de nos cheres Dames, nous ferons notre premiere viſite en corps : la Ducheſſe de Noailles même en ſera, malgré ſon énorme groſſeur; mais nous coucherons aux environs de St. Cyr en faveur de la femme groſſe & de l'hémorroïſſe; c'eſt ce qui fait que je ne puis encore vous mander préciſement le jour. La petite de Courcillon eſt ſans fievre : ce qui me fait un grand ſoulagement : je craignois beaucoup que cette conſolation ne fût enlevée à notre amie. Il n'y a point de nouvelles du Roi d'Angleterre : tant mieux, puiſque c'eſt une marque que ſon trajet ſe fait. Je vous ferois mal le détail de tout ce qui ſe dit, & je ſais qu'il vous ſuffit de ſavoir en gros que ſes affaires vont bien. J'ai été bien ſoulagée, ma chere tante, de recevoir deux de vos lettres tout à la fois : je ſuis bien-aiſe que

vous ſoyez contente de notre Cardinal : eſt-il poſſible que celui-là ſoit nôtre, & que l'autre..... Il faut ſe taire ; mais en effet, le Cardinal de Rohan mérite d'être vôtre. Je vous envoye une lettre de M. de Fréjus : il me vient voir de temps en temps ; il me ſemble auſſi qu'il eſt à nous. Pour le pauvre M. de Villeroi, dès qu'il a un jour, il le donne, ou à Me. de Dangeau, ou à moi : il eſt comme une ame en peine. Je garde votre compliment à M. Fagon pour la premiere viſite qu'il voudra bien que je lui rende : ſon fils m'a dit qu'il falloit encore le laiſſer quelque temps. Je ne crois pas que Me. de Villette ſoit ſitôt en état de vous importuner ; & quoiqu'elle ne ſoit plus dans un danger preſſant, c'eſt une femme bien malade. Le Maréchal d'Harcourt donne ſa charge de Capitaine des Gardes à ſon fils : c'eſt une grande grace qu'on lui fait, mais je le trouve encore plus heureux que ſon fils. Je ne manquerai pas de faire à M. d'Auxerre, de votre part, les remerciments que je lui avois déja faits d'avance. Il eſt à la campagne avec mes enfants. Permettez-moi, ma chere tante, de vous repréſenter que de voir la Reine d'Angleterre, c'eſt voir une fille de Ste. Marie, & que vous en ſerez repoſée quand

nous aurons l'honneur de vous voir. A l'égard du Maréchal de Villeroi, que j'honore pourtant beaucoup, ce n'eſt pas trop mal fait de le refuſer : je ne lui ſaurois pardonner ſa derniere viſite, qu'il m'avoit promis de ne pas rendre ſi tragique. Mr. du Maine, vous l'aimez : il a beſoin de conſolation & d'être fortifié ; c'en eſt fait, il n'y retournera de long-temps. Vous trouverez ſans doute, & vous aurez raiſon, que depuis que je ſens que j'ai la permiſſion de vous voir, je ſuis fort indulgente pour les autres : il eſt vrai, ma chere tante, que cette eſpérance met dans mon ſang un baume que je ne connoiſſois plus.

RÉPONSE.

Ce 17 *Novembre* 1715.

JE reçois dans ce moment deux lettres de vous, ma chere niece, l'une du 12, l'autre du 16 ; toutes deux dans le même paquet ; j'y vais répondre par ordre. Je ne parlai point de Moret à Mr. le Cardinal de Rohan ; vous ſavez que je ſuis timide à demander. Vous ferez une grande charité, ſi vous tirez quelque choſe pour ces pauvres filles : l'avenir m'inquiete plus

pour elles que le préſent; je compte qu'elles ſauront l'aumône qu'on leur fera, qu'elles en feront leur remerciment directement, & qu'à ma mort les Princeſſes ne les abandonneront pas, étant accoutumées à les ſoutenir.

J'ai toujours eu dans l'eſprit ces jours-ci Mlle. de Courcillon : je crains que cette conſolation ne manque à cette pauvre femme, & que Dieu, qui eſt jaloux, ne veuille ſon cœur tout entier. Mr. d'Antin eſt bien honnête, il m'a fait raccommoder un tableau ; & quand je l'en fis remercier, il fondit en larmes : larmes de courtiſan. Vous voyez, ma chere niece, que je ne vous avois pas oubliée, & que c'étoit à moi à être étonnée de n'avoir point de vos nouvelles. Eſt-ce que vous ne couchez plus à l'Hôtel de Conti, que vous me parlez des environs de St. Cyr ? Il ne vous faut pas une médiocre maiſon.

Le Cardinal, qui n'eſt plus le nôtre (1), eſt plus à plaindre que nous. Je ne crois pas que vous faſſiez plaiſir à Mr. Fagon de vouloir le voir : Mr. Boudin vous le dira encore mieux que moi ; mais il me ſemble qu'il ne veut voir perſonne. Mr. le

---

(1) Le Cardinal de Noailles.

Maréchal d'Harcourt eſt bien traité; & je trouve qu'il ſera mieux chez lui qu'à la ſuite du jeune Roi. Mr. du Maine eſt bien à plaindre! Il étoit favori de ſon Roi & de ſon pere, & tout lui manque préſentement : j'eſpere que ſa Religion le ſoutiendra. Je ne puis penſer à votre viſite, ſans fondre en larmes : que ſera-ce en vous voyant?

LETTRE XCI.

De Mad. de Caylus.

Ce 21 Novembre 1715.

NOus coucherons toutes à la Ménagerie, où Mr. Blouin a bien voulu nous faire mettre quatre lits : vous me direz peut-être, pourquoi pas cinq? C'eſt que j'ai ſuppoſé qu'il étoit impoſſible qu'il n'y en eût pas une des cinq qui manquât; & pour la queſtion que vous me faites à l'égard de la maiſon de Mad. la Princeſſe de Conti, elle eſt démeublée, ſans quoi nous y aurions été toutes à merveille.

Me. de Villette eſt conſidérablement mieux : Mr. le Curé de St. Sulpice la voit

de temps en temps, & je n'ai rien à faire là.

Je ne ſais aucune nouvelle d'Angleterre : je ſuis inquiete de ce pauvre Roi. La Reine ne veut-elle donc point expédier ſa viſite ? Faut-il que nous trouvions encore des Princes? Ce n'eſt pas que je ne ſente que je lui ſacrifierois tout, à l'exception de ma viſite de St. Cyr. Nous pleurerons, mais il y a de la douceur même dans ces larmes: de plus, comme il faut commencer par-là, le plutôt que nous aurons pleuré ſera le mieux. Ma ſanté eſt ſi bonne préſentement, & je ſuis ſi peu ſûre de ſa durée, que j'ai grand regret au temps que je perds.

Je n'importunerai point M. Fagon, & je n'irai le voir que quand ſon fils & M. Boudin me diront que je le puis ſans l'incommoder. Adieu, ma chere tante, vous ſavez combien je vous ſuis tendrement attachée.

RÉPONSE.

SI vous ne venez point Lundi, n'y penſez plus : le beau temps rendra tout plus facile, & éloignera davantage notre douleur ; la mienne eſt beaucoup plus ſupportable quand j'ignore tout ce qui

ſe paſſe, & je vous plains infiniment d'avoir un cœur ſi ſenſible.

J'ai vu Mr. le Maréchal de Villeroi plus tragique que jamais : il n'a rien qui le conſole : Dieu le touchera peut-être à force de malheurs. Mr. le Curé de St. Sulpice eſt venu ici. L'état de Me. de Villette me fait pitié ; il croit que vous la voyez ; j'en doute. On nous fait eſpérer ici que l'argent paroîtra au mois de Janvier par ce qu'on va faire ſur les billets : je le ſouhaite bien ardemment.

Que vous êtes heureuſe d'être Chrétienne & raiſonnable ! Je vous vois ſervant Dieu, & travaillant dans votre lit, ou dans votre chaiſe, environnée de vos enfants, & les portant à la vertu : dans cette idée, je vous embraſſe de bon cœur.

LETTRE XCII.

De Mad. de Caylus.

ME. de Villette, que nous croyions hier beaucoup mieux, a reçu tous ſes Sacrements ce matin : je n'en ai été avertie qu'après : j'y ai couru, mais je ne ſuis point entrée dans ſa chambre, &

il eſt vrai que je ne l'ai pas vue depuis qu'elle eſt ſi mal. Je ſais qu'elle a reçu les Sacrements avec beaucoup de Religion, & qu'elle a mis ordre à tout avec un grand courage : elle eſt dans une tranquillité & une ſoumiſſion à la volonté de Dieu bienheureuſe. Ses femmes & ſes Médecins, & tous les gens qui l'approchent pour la ſervir, en ſont fort édifiés: elle n'étoit plus aſſez accoutumée à moi, & nous étions trop bien enſemble, pour que j'aye cru néceſſaire de la faire tourmenter pour la voir : il me ſuffit qu'elle ait fait tout ce qu'elle devoit, & de témoigner à ſon fils qu'il trouvera en moi une ſœur tendre & une amie fidelle : il viendra chez moi d'abord pour y paſſer les premiers jours.

J'ai eu bien du déplaiſir & de l'inquiétude, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir : mon fils le Brindi s'étoit fait une méchante affaire; Mr. le Maréchal de Villeroi l'a accommodée : il eſt vrai que ſon tort eſt ancien, & qu'en dernier lieu il n'avoit pu faire autrement que de ſoutenir ce qu'il avoit une fois avancé : il aſſure fort qu'il eſt incapable de faire à préſent les mêmes ſottiſes que l'année paſſée. Je vis hier la Ducheſſe de Noailles en très - bonne ſanté. On dit que le

Duc de Noailles est transporté de joie : je ne le vis pas : il n'étoit ni chez lui, ni chez Me. sa femme. Je me trouvai hier en carrosse dans les rues de Paris & dans le même quartier : j'allai chez Mr. Desmarets, que je trouvai au bout du plus bel appartement du monde, très-mal éclairé, seul, assis, par habitude, je crois, à son bureau : Me. sa femme étoit en-haut avec deux Généraux, dont le Maréchal de Tallard étoit un : voilà le monde. J'ai besoin, pour terminer l'affaire de Mr. de Goulhere, de savoir quel est son emploi & dans quel lieu il est ; il me faudroit aussi un placet ou mémoire que je ferai donner à Mr. le Comte de Toulouse par M. de Valincourt, qui a eu l'honnêteté de songer à un autre emploi, au cas que celui-là ne fût pas conservé ; & cela, avant que je lui en aye parlé. J'espere donc d'une façon ou d'une autre, que votre ami Mr. de Goulhere ne demeurera pas sur le pavé. Vous n'avez point mal jugé, ma chere tante, de la tranquillité de ma retraite ; à la privation près d'avoir l'honneur de vous voir, je serois aussi contente qu'on le peut être dans cette misérable vie ; mais je ne puis, je vous l'avoue, m'accoutumer à cette privation. Il y a aussi le point des em-

barras d'affaires que la dureté du temps augmente beaucoup. Il est survenu un accident fâcheux à la vente de notre Régiment :

Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous mette en repos.

Il m'a donné un esprit assez tranquille, & un cœur un peu trop tendre pour les gens que j'aime. Je suis contente de mon fils aîné : c'est un honnête homme & un aimable ami. Je vois souvent Me. de Dangeau, & ce m'est toujours un nouveau plaisir.

LETTRE XCIII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 15 *Décembre* 1715.

JE reçois en ce moment votre lettre d'hier & la nouvelle déclaration : on en jugera par le succès. Je vous écrivis dès hier, & ma lettre ira à vous par Mr. de Guignonville, & pour cause. Brindi deviendroit-il Fermier général ? Rien ne doit plus surprendre.

Quand vous vous trouverez dans cette compagnie, dont vous m'avez parlé, dites-lui que j'y voudrois être. Je suis fâchée de ce que notre Cardinal souffre.

Ce 17 *Décembre.* Pourquoi vois-je une lettre de Me. de Dangeau, & rien de vous? J'ai vu ce matin Mr. Blouin, qui m'a apporté de la part du jeune Roi, son portrait qu'il a barbouillé lui-même : le présent & la visite m'ont fait plaisir, mais ne m'ont pas donné de joie.

J'ai reçu une lettre de Me. d'Aubigné, ma belle-sœur, tout-à-fait raisonnable : elle est très-discrete & ne demande jamais rien; elle me parle pour la premiere fois de ses affaires, & me mande qu'elle a une grande confiance dans les bontés de Mr. le Duc de Noailles : rien n'est plus à sa place que d'être protégée par un gendre. Je n'ai pas peur de loin. Adieu, ma chere niece : je vais reprendre mon carreau pour faire des lacets pour la cabale. Je crains bien que la mode n'en passe, car ils sont très-jolis.

Ce 18 *Décembre.* On nous assure ici que la petite-vérole a renouvellé à Paris avec beaucoup de pourpre : Dieu veuille conserver le jeune Roi! Nous avons perdu cette nuit une Professe de vingt-deux ans, Me. de Nobleval, qui promettoit beau-

coup : j'aurois donné une demi-douzaine de nos Demoiſelles pour elle ; mais c'eſt bien nous que Dieu conſulte ! Cette mort augmente les frayeurs de Mlle. d'Aumale. Les louanges de Mr. le Maréchal d'Harcourt pour Me. d'Auſſi ne me ſont pas indifférentes : j'ai bien des raiſons de l'aimer ; mais il y en a une (1) que je ne puis jamais oublier. Prenez garde qu'elle n'abandonne pas Me. de Ventadour, à qui elle a tant d'obligations. Qu'eſt-ce que la fille de Mr. d'Harcourt ?

J'ai eu le courage de revoir les reliques que le Roi portoit ſur lui. Votre ſincere attachement pour ſa perſonne & votre piété vous rendent digne d'en avoir quelque choſe : c'eſt, dit-on, de la vraie Croix, & apparemment des mieux avérée : j'ai diſtribué le reſte ici.

---

(1) Les bontés dont le Roi l'avoit honoré dès le berceau.

LETTRE XCIV.

Ce 1 Janvier 1716.

BOn jour, bon an, ma chere niece. Je vous ſouhaite de tout mon cœur une augmentation de piété, de raiſon, & de ſanté : eſt-il de plus grands biens? Les trois mots que vous m'écrivîtes la ſemaine paſſée, n'ont point été perdus. Il eſt vrai que je ne puis être indifférente ſur l'état des affaires générales : j'étois accoutumée à en être occupée, même malgré moi. J'avois toujours ouï dire qu'on éloigneroit M. Deſmarets pour la raiſon que vous dites : d'autres croyent que c'eſt un prétexte accrédité par ſes ennemis. Me. de Mailly (1) me fait grand pitié. En quel état eſt Me. de Liſtenoy (2) pour ſa conduite & pour ſes affaires? Votre ambition pour dix mille francs, mis en rente, eſt aſſez modérée. J'ai tout le temps & toute l'amitié qu'il faut pour penſer ſou-

(1) Auſſi ſa niece, à la mode de Bretagne, comme Me. de Caylus.

(2) Me. de Liſtenoy étoit ſa fille.

vent à vous; & je vous vois dans un Couvent, tranquille & fort aimée. Je suis en peine des pleurs de Madame d'Orléans: vous lui avez rendu de si bons offices auprès de moi, que je suis toute attendrie pour elle: qu'est-ce que c'est? Je crains toujours pour M. du Maine; il n'y a qu'elle, vous & moi qui l'aimions: & son plus grand démérite est d'avoir été trop chéri du Roi. Je supporterois bien plus aisément l'ingratitude des uns & l'oubli de tous, que l'amitié qu'on me témoigne; & ce Prince redouble la sienne pour moi; de sorte que je me retrouve dans le monde par l'intérêt que je prends à un certain nombre de gens, toujours prête à pleurer leurs peines, sans partager leurs plaisirs.

J'ai écrit à Me. d'Aussi pour la soutenir dans le bien. Le bois est-il cher à Paris? Je m'intéresse encore au bien du peuple. J'embrasse bien tendrement Me. de Dangeau: je n'ai pas d'autres étrennes à lui donner, que la continuation d'une estime, d'une amitié & d'une inclination dont je ne pourrois me défaire, quand je le voudrois. La pente que j'ai à l'avarice, est bien augmentée depuis que j'entends crier misere de tous côtés, & qu'on ne voit plus d'argent. Je serois trop

à

à mon aiſe, ſi j'étois moins ſenſible. Que voulez-vous me dire ſur l'Angleterre? Vous me faites tous entendre que tout eſt perdu. J'envoyai avant-hier à St. Germain témoigner mes inquiétudes à la Reine: elle me manda que tout ce qu'on diſoit de bon & de mauvais étoit également incertain, qu'il n'y avoit que Dieu qui ſût où eſt ſon fils; qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit débarqué, il lui écriroit.

On vient de m'apprendre que les nouvelles d'Angleterre ſont bonnes, & qu'une Province, récemment révoltée, facilitera la jonction des Ecoſſois avec les Anglois du même parti.

LETTRE XCV.

Ce 9 Janvier 1716.

VOs lettres ſont tout le délaſſement de ma triſte vie; je les attends avec impatience, & je les reçois toujours avec joie. Je veux que nos lettres ſoient de dates différentes; elles ſeront plus longues & nous donneront moins de peine. L'état de M. Deſmarets me paroît fort bizarre. Les vingt mille écus ſur les Etats de Languedoc ſont un grand plaiſir à ceux qui

vous voyent avec cinq mille liv. de rente. Votre piété & votre raiſon ſont de grands tréſors.

M. le Chancelier (1) vous manqueroit-il pour le conſeil, aujourd'hui qu'il a moins d'affaires que M. Fagon ? Voilà donc Me. la Ducheſſe d'Orléans plus malheureuſe que jamais ; tant les chagrins ſont à proportion des grandeurs! Les projets des bals nous ſont venus par les gens d'affaires. Je voudrois bien qu'il me fût permis de haïr M. le Duc (2) de tout mon cœur! La confiance que j'ai en votre amitié, ne m'empêche pas de me conduire avec quelque diſcrétion.

Il eſt vrai que tous les d'Aubignés ſont des gens de la vieille roche ; mais ils ne ſont pas d'auſſi bonne compagnie que vous. On doit à M. de Canillac l'ordre & la juſtice dans les affaires : ſon attachement pour le Duc du Maine me le faiſoit déja aimer. Je hais bien cette goutte de M. le Cardinal de Rohan ; mais quand il en ſera guéri, il partira ; & que devien-

(1) M. Le Chancelier Voiſin, peu conſulté par le Régent.

(2) Il étoit l'ennemi de M. le Duc du Maine.

dra l'accommodement? Eſt-il vrai que le Pape eſt malade?

Ce 10 *Janvier.* Ce matin il m'eſt venu trois penſées ſur mon carroſſe : la premiere, de le donner à Me. de Dangeau; la ſeconde, de vous le prêter; la troiſieme, de le vendre au profit de mes pauvres. Décidez, Madame.

Ce 11 *Janvier.* M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit ce matin la bonne nouvelle de l'arrivée du Roi d'Angleterre en Ecoſſe, & la Reine me l'a confirmée un moment après : elle a donc enfin un inſtant de joie.

Je ne comprends pas où j'ai eu l'eſprit quand j'ai eu tant de curioſité de ſavoir d'où viennent les larmes de Madame d'Orléans : c'eſt honorer la mémoire de ſon pere, que de déplorer les égarements de ſon mari.

Vous ſouffrirez quelque choſe en demandant l'aumône à M. le Régent : j'en attends le ſuccès.

J'ai grand'peur de ces bals, quoiqu'on nous diſe qu'on y obſerve beaucoup d'ordre; ce n'eſt pas à ceux-là que le Régent & les Préſidents danſent. J'ai ici M. l'Archevêque de Rouen, pénétré de la lettre qu'on fait écrire aux Evêques : il m'a apporté tous ſes déplaiſirs; on l'inſulte tous

les jours, en lui disant qu'il ne faut plus compter sur ce que le Roi a fait : son cœur souffre par toutes sortes d'endroits ; il part demain. Taisez-vous là-dessus, c'est à nous à souffrir. Je ne vous dis rien de la beauté de vos lettres : je vous paroîtrois flatteuse, & à mon âge il ne faut pas changer de caractere.

Ce 12 Janvier. J'arrive de la Messe, & j'apprends que deux petits de Glapion, qui sont au Séminaire, sont très-mal de la petite-vérole ; qu'une Dame de St. Louis, des meilleures de la maison & propre à la Supériorité, quoiqu'elle n'ait, je crois, que trente ans, a reçu cette nuit tous ses Sacrements ; qu'une excellente Sœur Converse va les recevoir, & que nous avons la petite-vérole : je ne vois ici que des visages affligés ou effrayés. M. le Curé de St. Sulpice me paroît honnête homme : je ne parle plus, qu'en doutant, des gens que j'estime le plus. Le discours de M. l'Evêque de Troyes est infâme (1). Son

---

(1) M. l'ancien Evêque de Troyes ayant dit que M. le Régent devoit abandonner tous les Evêques acceptants : *Non, Monsieur,* lui dit le Maréchal d'Uxelles, *M. le Duc d'Orléans ne peut ni ne doit les abandonner : & quand ils feroient encore plus mal, il ne les abandonnera pas.*

neveu en reçoit la récompenſe. Mes fievres, tenant de leur premiere cauſe, me donnent toujours un ſerrement de cœur, qui me fait croire que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde. Je ne vous voudrois pas ces jours-là ; car je ne fais que pleurer : venez les jours où je ſuis plus raiſonnable. Je ne ſerois pas trop fâchée que M. le Duc d'Orléans eût un attachement nouveau : je verrai, ſi vous en devinez la raiſon. Il eſt vrai que notre Cardinal n'eſt pas de l'Egliſe de France : mais ſa préſence, ſes conſeils, ſa fermeté ne ſont pas indifférents ; je ne crois pas qu'il conſeillât aux Evêques de ſigner cette lettre qui fait tant de bruit. Je vous remercie du diſcours que vous m'envoyez, quoique je n'en liſe aucun ſur cette matiere : mais je ſuis bien-aiſe qu'ils ſoient tous dans cette maiſon, qui certainement n'eſt pas ingrate.

M. le Maréchal d'Harcourt me fait trop d'honneur de penſer encore à moi. Je n'ai plus le courage de cauſer : il fait un mariage bien aſſorti.

LETTRE XCVI.

Ce 31 Janvier 1716.

IL y avoit treize jours que je n'avois reçu de nouvelles. Je penſois que nous en viendrions à ignorer qui la France a pour Roi. Mon premier ſoin n'a pas été de répondre à votre lettre : c'eſt le plaiſir de toute la ſemaine. Je ſuis bien fâchée que l'hiſtoire du bal ſe trouve véritable. Vos deux Maréchaux de France ont-ils dit à M. le Duc du Maine qu'il ne devroit point aller à ce Conſeil de Guerre ? M. de Courcillon doit être cru ſur ce qui eſt de bienſéance. Ce n'eſt pas aſſez d'être proclamé en Ecoſſe, il faut du bruit en Angleterre. Je vous répondrai à loiſir ſur Me. de Mailly.

J'ai penſé d'abord, comme vous, ſur ce qui regarde la Ducheſſe de Noailles : elle a raiſon de trouver ſa fille trop jeune ; mais le mariage qu'on propoſe eſt ſi eſſentiel au repos des Noailles, qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver : elle a encore raiſon de ne pas vouloir ſe ruiner pour ſes enfants. Je lui conſeillerois de ſacrifier quelque choſe pour plaire à

ſon mari, comme d'aller juſqu'à 50000 écus : mais il n'eſt pas juſte qu'elle ſe fìt pauvre, notre Roi l'ayant fait ſi riche. Il eſt fâcheux pour vous, & il le feroit pour moi, d'entrer dans une affaire où il eſt ſûr qu'on déplaira : rien n'eſt plus ſage que le diſcours que vous lui tîntes.

J'ignorois l'Ambaſſade de M. le Duc de la Feuillade : je ne ſais que ce que vous me mandez. De quel côté eſt-ce que les gens de guerre tournent? Je ſuis bien en peine de M. du Maine. Notre petite-vérole continue, & pas une ne meurt, mais toutes vont à l'extrêmité.

Je crois *la groſſe* très-aſſidue auprès de Me. la Ducheſſe d'Orléans. Le Maréchal de Villars feroit bien ſage de faire un voyage, le premier de Février. Je ſuis inquiete ſur M. du Maine, depuis que vous m'avez mandé qu'il va à ces Conſeils. Un mot de vous me raſſure, au moins pour le paſſé.

LETTRE XCVII.

Ce 4 Février 1716.

VOus paſſez trop légérement ſur votre ſollicitation à Mr. le Duc d'Orléans : je reconnois bien Mr. le Maréchal de Villeroi à celle qu'il lui a faite, ſans vous en rien dire : il en uſa de même pour moi à la mort de la Reine-mere : il demanda au Roi une penſion pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Je ſuis bien-aiſe que la Ducheſſe de Noailles ait fait ce que ſon mari deſiroit : il ne doit pas à l'avenir lui faire des propoſitions qui la ruinent. L'état de Mr. le Duc du Maine m'afflige, & le Régent pourra ſe repentir de la figure qu'il fait faire à Mr. le Duc : il n'y a qu'à ſe taire ſur Me. la Ducheſſe. Le perſonnage de Mr. d'Antin eſt terrible. La ligue dont vous me parlez, fait trembler (1) : & je vois bien que je ne trouverai pas le repos dans ma retraite.

Je ne ſaurois me flatter ſur le Préten-

(1) Apparemment celle des Bretons.

dant, tant qu'il n'y aura pas de bruit à Londres. Il eſt vrai que voilà un beau ſoleil : mais ce n'eſt pas lui qui fait les beaux jours.

Je crois Me. de Ventadour une très-bonne femme : elle a le cœur très-noble : elle m'a demandé à me voir cet été : je ne la refuſerai pas, mais il n'en faut rien dire.

Ce 5 Fév. Je croirois les affaires du Roi d'Angleterre en aſſez bon état, s'il y avoit moins de tranquillité à Londres. Il me ſemble qu'on attend pour l'argent ce qui ſe paſſera à la Monnoie. Mr. le Duc du Maine ne me paroît pas ſi inquiet que nous ; il ſe flatte peut-être : ce qui eſt encore meilleur que de voir toujours ce qu'il y a de pis. Rien n'eſt plus galant que le diſcours du Régent ; mais je crains que ſans refuſer, il ne faſſe rien ſur les penſions. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mr. le Maréchal de Villeroi d'un ſtyle plus tragique que celui de Racine, & paſſant même Longe-Pierre. Un joli chapelet ſiéra bien à Mlle. de Courcillon : car je ne la crois pas encore Janſéniſte.

Je n'envoye rien à Me. de Barneval, parce que je n'ai point d'argent : juſqu'ici on m'a payée exactement ; mais les aumônes que je fais étant preſque toutes des

pensions, je me défais fort vîte de ce que je reçois : je demeurai le mois passé assez long-temps avec six louis & demi pour tout trésor. J'avois fait autrefois le petit fonds que vous me conseillez, dont je disposois même après ma mort : mais à la diminution de l'argent, on me conseilla de le mettre avec celui de St. Cyr. Nous le donnâmes, & nous ne pûmes le retirer. Je suis assurée que Mr. le Duc de Noailles se met en pieces pour nous servir, & c'est ce qui me prouve l'extrêmité où l'on est : ne soyez pourtant pas en peine de moi; Maintenon me suffit pour ne pas mourir de faim.

Le Conseil réservé, s'il se fait, détruira bien vîte les autres Conseils. Je crois la Maréchale de Noailles bien étonnée de n'avoir rien de.... on dit qu'elle est bien riche. Voilà trois pieces de vaisselle pour les pauvres : voilà le chapelet pour la petite belle : voilà huit cents francs pour Me. de Mailly, & voilà M. Mauduit porteur de tout cela.

LETTRE XCVIII.

Ce 16 Février 1716.

QUel paquet reçus-je hier au soir, ma chere niece ? & quel malheur d'être sensible au bien public & particulier ! mais change-t-on dès qu'on est en retraite ?

Voilà donc Me. de Mailly à l'aumône ! j'en bénis Dieu de bon cœur comme les dévots, mais non avec la même indifférence. Si je paroissois, on espéreroit de plus grands secours : & il me passeroit souvent dans l'esprit, que j'ôterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à Me. de Mailly. Vous ne me dites rien de ses enfants : sont-ils à sa charge ? Mr. & Me. de la Vrilliere savent-ils cette extrêmité ? elle devroit renvoyer ses domestiques. Quand je vins ici, je n'avois pas de quoi donner le deuil aux miens : je les congédiai, & je leur ai envoyé de l'argent à mesure qu'il m'en est venu : ils m'auroient trop coûté à nourrir. Continuez à l'assister, ma chere niece, avec le plus de vraisemblance qu'il se pourra.

Vous m'avez fait un grand plaisir, en

m'épargnant la peine de donner un dégoût au Maréchal de Villars, que je n'aurois pas vu : je ne veux pas augmenter le nombre des distingués : il fait bien sagement de s'éloigner. Je trouve Me. de Rutland assez heureuse d'aller en Amérique : & si Me. de Dangeau, & vous, preniez ce parti-là, je vous réponds d'une troisieme. J'étois très-fâchée de savoir le mariage de nos amis rompu : car il me paroissoit bien convenable ; mais la maniere est encore plus affligeante que le fait. Est-il possible qu'il n'y ait nulle espérance de raccommodement ? Tous les gens de bien y ont intérêt : le Roi se trouvoit par-là entouré de ce qu'il y a de meilleur à la Cour, & les voilà retranchés les uns contre les autres. Me. de Ventadour en mourra. Je ne puis vous dire à quel point cette affaire me touche, & en vérité, elle me touche trop. Voilà Me. de Parabere dans une entiere liberté. Me. de Ventadour m'écrit d'une maniere fort touchante, mais très-succinte : je ne reviens point de voir que c'est le Maréchal qui rompt ce mariage. Je le lui ai vu desirer ardemment : & il craignoit qu'il ne se rompît par le défaut du tabouret. La lettre de Mr. le Duc du Maine ne m'apprend rien de bon ni de mauvais.

Votre amitié fait honneur à Me. de Noailles, toute riche, toute grande Dame qu'elle eſt.

LETTRE XCIX.

Ce 17 Février 1716.

EST-il vrai qu'un Eſpagnol, qui avoit épouſé une fille de Mylord .... donne de l'argent à tous ceux qui veulent paſſer en Ecoſſe? Je n'exclus point Me. de Dangeau, je l'aime trop : mais je vois de grandes difficultés à nous joindre.

Je ne plains point Me. de Mailly de faire mauvaiſe chere : punition de l'avoir fait trop bonne : elle a de la piété.

Notre Supérieure a un neveu qui vient d'entrer Exempt dans les Gardes du Corps, par un procédé de Mr. de Charoſt bien obligeant pour moi. Ce neveu a une Compagnie à vendre dans le Régiment de Mr. le Prince d'Eſpinoy, qui veut un homme de condition, & ceux-là n'ont point d'argent. Ce neveu préſente le fils d'un Préſident de Rouen, qui juſqu'ici n'a pu être agréé. Je ne puis refuſer une recommandation auprès de Me. la Prin-

cesse d'Espinoy : car vous savez que souvent on aime mieux celle à qui on recommande, que celle pour qui on parle : & certainement j'aime mieux Me. d'Espinoy que Me. de Vertrieux : le neveu est homme de qualité, très-pauvre, & qui n'a de ressource que cette Compagnie. M. le Comte d'Aubigné m'a bien dit des choses : on est fâché de les savoir, & encore plus inquiet, si l'on ignore tout. Vos lettres, ce me semble, sont le milieu entre ces deux extrémités. Qu'est devenu le Maréchal de Berwick ? paroît-il à la Cour ? comment est-il avec la Reine d'Angleterre.

On m'a dit que les Jansénistes font ce qu'ils peuvent pour gagner M. l'Evêque de Lisieux : Me. de Dangeau ne le retiendra-t-elle pas ? Je crains pour les Brancas M. de Berwick : car il est fort du parti. J'ai toujours cru que Me. la Princesse de Conti voudroit remplacer Me. de Longueville : je desire de tout mon cœur de m'être trompée.

M. Vaudemont est-il à Paris, & en quel état ? J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Maréchal de Villars, qui me dit que vous l'avez empêché de venir. Je lui ai répondu que je vous en étois fort obligée : & du reste, je lui fais beaucoup

d'honnêtetés : je le trouve heureux de s'éloigner de ce Conſeil.

Je viens de recevoir un Courier de M. le Maréchal de Villeroi, avec toutes ſes juſtifications, qui me font voir qu'il n'y a point de raccommodement à eſpérer : il prend M. du Maine, Me. de Dangeau & vous à témoin ; je voudrois bien que cette affaire-là ne diminuât rien de l'amitié de Meſſieurs de Rohan, des Princeſſes Lorraines, & de Me. de Ventadour pour vous : car j'y compte fort, & que vous les trouverez les mêmes dans tous les temps. Mais que deviennent mes pauvres ? Mes amis m'intéreſſent, mais mes pauvres me touchent.

LETTRE C.

Ce 19 Février.

AUtre lettre de Mr. le Maréchal de Villeroi, qui, malgré ſes peines, a la bonté de me mander que le petit Roi s'eſt trouvé mal : cette nouvelle nous ſeroit venue par Verſailles, & m'auroit plus inquiétée : ma tendreſſe pour cet enfant me dit bien toute celle que j'avois

pour celui qui nous manque. J'apprends aussi que les affaires du Roi d'Angleterre ſont en mauvais état : les penſées de Dieu ſont différentes des nôtres.

Je commence à répondre à votre lettre. Je ne me ſouviens point du tout de mon favori M. le Duc de Fronſac : il eſt.... mais je tremble pour Mr. votre fils, & je voudrois que ces malheureux jours fuſſent finis. Je n'entends pas parler de M. le Chancelier : il eſt ſage, & ne veut pas ſe commettre; Il ſait bien qu'il eſt des exceptés, & Pere temporel de St. Cyr : ainſi la porte ne lui en ſera pas fermée. Il a une conduite qui ne lui donne point d'excluſion, & peut-être reviendra-t on à ſa bonne tête, quand on aura eſſayé de tous ces cerveaux brûlés. J'aime mieux M. le Prince Charles que Me. d'Elbœuf; ainſi je trouve fort bon qu'il ſoit Gouverneur de Picardie. Il y a longtemps qu'on m'a dit que M. le Prince d'Eſpinoy épouſoit Mlle. d'Albret : que la belle-fille ſoit digne de la belle-mere! je plains Mlles. de Barneval, ſi elles perdent leur mere : je ne puis plaindre ceux qui meurent.

Le Maréchal de Villars ne mérite-t-il point la lettre que je lui ai écrite ? Je ne l'ai pas ſoupçonné d'être du nombre

des Courtiſans qui ſe ſont déshonorés il y a ſix mois (1). Me ſuis-je trompée? Je n'ai pas oui parler du mariage du Prince de Dombes, j'ai peine à le croire. Vous ſavez l'eſtime que j'ai toujours eue pour Me. de Caſtries : dites-lui là-deſſus ce que vous jugerez à propos, il n'eſt plus queſtion de moi. Il eſt vrai que vous ne m'écrivez pas des choſes fort agréables, ma chere niece; mais ce ſeroit encore pis, ſi vous ne m'écriviez pas du tout; car ce qui me reviendroit me mettroit dans de grandes inquiétudes, & je ſais par vous la vérité : j'avoue qu'elle ne nous eſt pas favorable. Il me reſte encore aſſez de ſenſibilité pour me réveiller ſouvent : & la ſeule envie de ſavoir comment les jours gras ſe ſont paſſés par rapport à vous, me feroit envoyer mon Courier. La pauvre Me. de Barneval n'eſt donc pas aſſez heureuſe pour mourir! Vous en avez uſé ſelon cette prudence que j'admire en vous, dans l'affaire de Mrs. de Rohan & de Villeroi. Ce dernier me paroît content de vous : je crains plus les Courtiſans que les Auteurs. Je vois bien qu'il ne faut pas eſpérer un raccommo-

(1) En caſſant le Teſtament du Roi.

dement. M. le Maréchal d'Harcourt a raiſon de ſe tenir dans ſa famille : la campagne vaut mieux que Paris. On me mande pourtant que les Provinces ſont dans une grande miſere. J'apprends de mauvaiſes nouvelles du Roi d'Angleterre.

LETTRE CI.

De Mad. de Caylus.

Ce 27 *Février* 1716.

C'Eſt aujourd'hui la conférence : elle doit être déciſive : le Chancelier dit qu'il faut finir l'affaire, le Régent, qu'elle l'eſt, & tout le reſte, qu'elle ne le peut être. Bien des gens ſenſés ne croyent point que celle des Princes puiſſe être jugée : la requête que les Ducs viennent de préſenter, y jette un nouvel embarras, & fournit, ce me ſemble, un nouveau prétexte à M. le Régent : par-là, les Ducs ſe ſont ôté le pouvoir de juger ainſi, en tout, je trouve que cette requête eſt plutôt un bien qu'un mal. M. d'Argenſon eſt mieux : mais il a pourtant encore une petite fievre qui le mine.

Me. la Ducheſſe de Noailles a un rhumatiſme qui la fait beaucoup ſouffrir.

Le Cardinal de Polignac a reçu une lettre du Cardinal del Giudicé, qui lui mande pour nouvelle que Me. des Urſins vient en France, apparemment pour quelque choſe de bien important, puiſqu'on envoye un ſi grand perſonnage. Que dites-vous de l'effronterie de cet Italien?

Je ſuis un peu laſſe : il n'y paroîtra pas demain ; mais je vous ai laiſſée bien abattue, ce me ſemble : ce qui m'inquiete bien davantage.

LETTRE CII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 27 Février 1716.

JE n'écrirai point aujourd'hui à M. le Duc du Maine par diſcrétion : il ne faut pas abuſer de la bonté qu'il a de m'inſtruire de tout ce qu'il m'eſt néceſſaire de ſavoir pour me réjouir ou pour m'affliger. Il y a tant de meſures à garder, que l'on ne ſait que dire. Le petit mot de M. de Dangeau

m'a fait plaiſir : je n'en ai point de plus grand que d'être en commerce avec ceux qui ont aimé le Roi : il en coûte quelques larmes, mais elles ſont plus douces que celles qu'on verſe ſur l'ingratitude des Courtiſans.

St. Cyr ne me fournit rien pour remplir mes lettres : nous n'y entendons parler que de maladies. Je voudrois ſoulager mes pauvres; mais je n'ai point d'argent. Je ſuis toujours dans l'incertitude, quoique j'aye fort à me louer du traitement qu'on me fait : je ne laiſſe pas d'être inquiete pour St. Cyr : les peines ſuivent par-tout. Il eſt triſte de dépendre des gens qu'on n'aime point. Le ſort du Duc du Maine me prouve que j'ai bien fait de ne m'être pas élevée.

LETTRE CIII.

Ce 8 Mars 1716.

JE commence dès aujourd'hui à vous répondre, ma chere niece, & par un article que je pourrois oublier : c'eſt la lettre que j'ai reçue ce matin de M. de Murçai, qui veut que j'écrive à M. le Régent ou du moins au Duc de Noailles,

pour le payement de la penſion de ſes enfants. Je vous prie de lui dire que je ne puis faire ni l'un ni l'autre, & qu'il ne me faut plus compter. Puiſque vous êtes en commerce avec M. de Fréjus, remerciez-le de ce qu'il m'a envoyé : dites-lui que je me tiens trop honorée de ſon commerce, pour le céder à Mlle. d'Aumale, & que je ſuis fâchée de ne le pas voir ; mais je crains fort que l'année ne ſe paſſe avec la petite-vérole. Vivez de bonne heure en vieille, comme j'ai fait, & vous vivrez auſſi long-temps que moi. Je ſuis bien-aiſe de la maniere dont M. votre fils en uſe avec vous : il ne fait que ſon devoir : mais qui eſt-ce qui le fait ? que tant de vertus ne ſoient pas inutiles ! Les enfants des hommes auroient grand tort de faire du mal à celui que vous nommez Abel : car il n'en voudroit faire à perſonne. Où ira-t-il ſi la Lorraine n'oſe le garder ? L'Archevêque de Rouen eſt comme Job, affligé dans ſon corps, réduit dans ſon lit, affligé dans ſon cœur par l'état de la Religion, & de la perte que nous avons faite, inſulté par tous ceux du parti, vilipendé en pleine audience, pour un procès qu'il ne peut perdre, mais qu'on veut plaider pour le traiter de calomniateur. L'affaire du pre-

mier Président sera un surcroît de douleur. Il me paroît que les Prélats, qui soutiendront le bon parti, voudroient que M. le Cardinal de Rohan ne s'éloignât point : il ne peut pas faire ce qu'il feroit s'il étoit de l'Eglise de France : mais il parlera au Régent avec plus de poids, d'autorité & de facilité. Il soutiendra M. le Cardinal de Bissy & tous les autres : son nom & son mérite sont d'un grand poids. Si j'osois le prêcher, je lui dirois qu'il faut joindre à ses talents la piété qui les fait valoir.

Ce 9 Mars. Je voudrois savoir les démêlés de votre frere, & de votre neveu : je serois bien fâchée qu'ils dégénérassent du courage de leurs peres.

Soyez ferme dans le dessein de ne point augmenter votre dépense, & d'arranger l'avenir : ce n'est que la vanité qui nous porte à vouloir tant de choses : le nécessaire, même abondant, ne va pas loin. Tout ce que votre Philosophe voit & entend, doit le confirmer dans sa résolution : la durée en fera le mérite devant les hommes. Dieu veuille la rendre utile au salut ! Je suis bien-aise que l'état de M. Desmarets ne soit pas si mauvais qu'on l'avoit dit : celui de M. le Duc du Maine trouble fort mon repos. S'il est vrai

que Me. la Duchesse & M. d'Antin gouvernent M. le Duc, notre Prince sera à plaindre. Sans être habile en politique, j'ai bien compris que la tranquillité des Anglois seroit mauvaise à tout le monde; mais la nature de leur Gouvernement me fait espérer que ce repos sera bientôt troublé.

Ce 10 *Mars*. J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Maréchal de Villeroi, qui me paroît aussi affligé que les premiers jours. St. Cyr pourra bien devenir un lieu de tourment pour moi : on ne paye d'aucun côté, & la dépense journaliere est forte : on ne subsiste que par le crédit, acquis en payant comptant. Il m'est revenu que dans le Conseil des Finances, où l'on demanda les vingt mille écus que le feu Roi a donnés aux Demoiselles qui sortent, Fagon s'étoit recrié, en disant qu'un Régiment en subsisteroit. Oui, s'il étoit question d'établir St. Cyr : mais bâti à la satisfaction de toute la Noblesse de France, il doit être sans doute soutenu. Vous voyez, ma chere niece, que je ne manque pas de peines : je serois bien fâchée que ce propos revînt au pere de Fagon.

Je suis en peine de M. de Guignonville : vous connoissez mon imbécillité sur les

affaires : & vous ſavez auſſi que je ne vivois pas pour moi ; de ſorte que je ne ſais déja plus où j'en ſuis. Ce détachement de tout m'attire aujourd'hui bien des peines ; cependant je ne m'en repens pas.

LETTRE CIV.

Ce 15 *Avril.* 1716.

TOut ce qui me plaît à vos ſoupés chez vous, eſt l'intérêt de la Ducheſſe de Noailles, que vous accoutumez à la bonne compagnie ; du reſte, je ne crois pas que vous y ſoyez à votre aiſe, & la dépenſe & le déſordre me font de la peine. Que deviennent à tout cela vos deux enfants ? Le Maréchal paroît bon & fidele ami, mais je le crois tyrannique.

Je conſens au voyage du Cardinal de Rohan, par la raiſon du retour en cas de beſoin : je crains bien même qu'on ne le faſſe pas revenir. Il me ſemble que ce temps eſt toujours rempli de parties de plaiſirs : la belle ſaiſon, la ſortie du Carême inſpirent quelque joie. Me. la Ferté eſt bien propre à inſpirer le ſilence aux gens ſenſés. La promenade au bois de Vincennes

Vincennes eſt encore des maiſons dont vous me faites ſouvenir. Je tâcherai de profiter pour M. du Maine des choſes que vous & d'autres m'apprenez. Le paquet de M. de la Haye eſt mauvais : je ne le crois pas capable de l'avoir imaginé pour plaire à Madame de Berry, mais bien d'être entré dans quelque politique de Madame d'Orléans, qui, dans de certains temps ménage ſa fille.

Il faut donc aimer les Quiétiſtes : je le veux bien. M. le Chancelier ne trouve pas l'Etat mal gouverné : il eſpere de la Chambre de Juſtice : il n'eſt pas engoué de ſa faveur : il me parut aſſez tranquille, & toujours ſage. J'approuve fort un remerciment à M. d'Antin : il eſt, comme tous les autres, compoſé de bon & de mauvais.

M. le Chancelier ne me dit rien de la Nobleſſe.

M. le Curé de *St.* Sulpice feroit une grande perte. Madame de Ventadour m'écrit une grande lettre ſur la merveilleuſe repréſentation du jeune Roi, & trouve qu'il reſſemble à celui que nous pleurons. Je ne puis croire que ſa ſanté ne ſoit pas intéreſſée à de ſi longues contraintes.

Ce 16 *Avril.* La Reine d'Angleterre

ſort d'ici : vous vous doutez bien que cette viſite m'a fait plus d'honneur que de plaiſir ; elle étoit précédée de celle de Madame d'Havrincourt, qui m'a bien fait pleurer nos pertes ; elle y eſt ſi ſenſible, que mon amitié pour elle en eſt augmentée.

Vous ſavez qui j'ai vu. Il y eut des temps où je me trouvai fort bien avec M. de Fréjus : il y en eut d'autres, terribles par rapport à la Religion ; mais je n'aurois pas été malade, ſi j'en étois demeurée à lui. Les larmes que je verſai avec Me. d'Auſſy, me donnerent une douleur de tête dont je ne ſuis pas encore remiſe. J'attends demain M. le Duc du Maine, & ſa converſation me fait peur. Adieu, ma chere niece, juſqu'à Lundi, ſi quelque contradiction nouvelle ne s'y oppoſe pas.

LETTRE CV.

De Mad. de Caylus.

Ce 3 *Mai* 1716.

VOus ne voulez point à ce que m'a dit M. le Maréchal de Villeroi, que j'envoye à St. Cyr : mais vous voulez bien, ma chere tante, que je profite des occasions qui se présentent : celle de M. de Fréjus me fait plus de plaisir qu'une autre, parce qu'il vous dira des choses agréables du jeune Roi ; mais l'Eglise vous serrera le cœur.

Il y a bien du bruit dans la Maison de Conti : la mere a dit à son fils des choses qui la font blâmer de tout le monde : on est bien à plaindre d'avoir tort avec de telles gens. Les portes du Luxembourg fermées révoltent tout le quartier, & raniment les faiseurs de chansons. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que la Chambre de Justice ne produit encore rien, & qu'on ne sait ce que devient l'argent qui a été porté à la Monnoie ; tout le monde, au moins ceux que je vois, est dans un état si souffrant, que la vie en

devient trifte de plus en plus. C'eft demain la noce de nos Rohans, que je ne prends point du tout à cœur. J'apprends que M. le Maréchal de Villeroi vient de partir tout-à-l'heure pour aller à St. Cyr; que de chofes il vous dira! il fe foulagera, & vous accablera : pourvu encore, qu'il ne vous aille pas donner un accès de fievre! Paffons vîte au Curé d'Avon, que je vis l'autre jour avec grand plaifir; ne le verrez-vous point auffi? ou ne l'avez-vous pas déja vu? Il ne dit rien de trifte; il me paroît même que nos amis font riches; ils le font en effet, puifqu'ils ne defirent rien. Nous avons eu un accident, qui a été réparé par le Sacrement, & qui n'eft pas même arrivé à un de nos néophytes.

Le vieillard de la Ducheffe de Noailles eft mort le même jour que fon argent eft fini. Me. Fagon eft morte fubitement. M. fon mari l'a appris d'une façon qui devoit le tuer. On lui tait ce coup de foudre : on le laiffe aller jufqu'à la porte de la chambre : là on l'affomme de ces mots : *Madame eft morte.* Il fut faifi : il fe porte mieux. Adieu, ma chere tante; je vais me coucher à votre intention.

LETTRE CVI.

De Mad. de Maintenon.

Ce 4 *Juin* 1716.

JE ſuis bien fâchée de la Maréchale d'Harcourt pour les familles qu'elle afflige.

Il faut eſpérer que de l'extrémité où eſt l'affaire de l'Egliſe, naîtra quelque changement : ou bien il faut ſe préparer à un ſchiſme ; la propoſition d'aller à Maintenon eſt impraticable. Paparelle eſt très-criminel, & les exemples ſont néceſſaires : cette affaire-là ne m'agite point. J'ai bien cru que l'état de la Maréchale d'Harcourt vous affligeroit & vous occuperoit : je crains fort qu'elle ne ſoit morte. Je partirois pour Conſtantinople, comme votre fils, ſi j'avois quelques années de moins.

Ce 5 *Juin.* Je ne manquerai aucune occaſion de concilier les perſonnes dont nous deſirons l'accommodement ; mais il me ſemble que Me. de Ventadour a raiſon de ne pas vouloir ſe ſéparer de Mrs. de Rohan. Vous prenez un bon parti ſur les

penſions : votre ſageſſe eſt un grand tréſor : c'eſt la maudite opinion, qu'il faut faire comme les autres, qui a tout perdu. On nous mande que les portes du Luxembourg n'ont été fermées que parce que vous vous y promeniez trop tard : n'eſtimez-vous pas, après cela, nos Nouvelliſtes ? Je ne vous reconnois pas à cet exercice outré. Me. la Princeſſe de Conti a toujours été du parti : elle ſe contraignoit pour le Roi, & le trompoit : je ne lui ai jamais donné le plaiſir de croire qu'elle me trompât auſſi, quelque parole qu'elle eût donnée en ma préſence. Je lis avec plaiſir le Journal de M. de Dangeau : j'y apprends bien des choſes dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. Perſonne ne contribue plus que vous à mon amuſement, ma chere niece ; vous me mandez de vos nouvelles & de celles de nos amis : vous faites mes commiſſions ſans en paroître fatiguée : que me faut-il de plus ? J'apprends que la Maréchale d'Harcourt eſt morte : j'en ſuis bien fâchée pour deux familles, qui méritoient d'être heureuſes.

Ce 6 Juin. Je vis hier M. le Duc du Maine moins abattu de corps & d'eſprit, mais avec tout l'ennui de la plus triſte vie. Je n'ai point trouvé la Reine aigrie

contre Bollingbrock : elle ne le ſoupçonne pas de trahiſon. J'eſpere que j'embraſſerai bientôt ma fauſſe niece, (Madame de Caylus) ce qui ne me ſera pas indifférent. Entre vous & moi, M. & Me. Deſmarets veulent me voir, & je ne le veux pas ; ſoutenez-moi bien ſur la retraite : un autre parti feroit ridicule. Il ne me convient de m'expoſer, ni aux faux empreſſements des heureux, ni aux ennuis des diſgraciés, ni aux murmures des mécontents, ni à la curioſité des indiſcrets.

Ce 8 Juin. Il eſt vrai, Madame, qu'il n'y a pas grand'choſe à répondre ſur votre lettre ; mais on doit être content, le jour qu'on n'apprend rien de fâcheux : il eſt encore vrai qu'on craint tout pour le lendemain : car il me ſemble que tout eſt diſpoſé pour quelque événement terrible ſur les affaires de l'Egliſe. Je vous plains le jour que vous irez faire votre cour à Madame de Berry. On dit que tout augmente de prix, depuis ce qui s'eſt fait ſur la monnoie; ainſi l'un revient à-peu-près à l'autre. Beaucoup de gens diſent que la ſuppreſſion des billets ſera toujours un bien : mais eſt-on aſſuré qu'on n'en remettra pas, ſi l'on en eſpere la moindre utilité ? Je vous prie, ma chere niece, de demander de ma part, à notre Maréchal, d'ob-

tenir de Me. la Ducheſſe de Ventadour les entrées libres chez elle pour Madame d'Hauſſy : rien ne peut lui faire plus d'honneur dans le monde : mais rien auſſi ne peut lui nuire davantage que de ne les pas avoir. Si Me. de Villefort n'a pas ſu ſe les conſerver, c'eſt ſon affaire : mais cette pauvre petite femme ne doit pas en pâtir. Je répondrois que Me. de la Lande n'en ſera pas fâchée : Me. d'Arcy ne ſera peut-être pas de même : démêlés d'enfants, qu'il faut compter pour rien : je ſuis perſuadée que ma priere ne ſera pas déſagréable à Me. de V. La miſere de Me. d'Hauſſy m'attendrit tous les jours pour elle : nous n'aimons point à voir les ouvrages de notre Roi renverſés, & renverſés ſi promptement.

LETTRE CVII.

Ce 19 Juin 1716.

N'Eſt-il pas vrai, ma chere niece, que nous fûmes plus affligées de nous quitter, que nous n'avions eu de joie de nous voir, quoique j'euſſe paſſé une journée entiere dans la même place, ſans en ſentir la moindre laſſitude, ſi ce n'eſt d'a-

voir un peu trop parlé, dont je suis désaccoutumée?

Je vis hier Me. la Duchesse de Chevreuse, qui me donna un grand mal de tête; je la trouvai toujours la même : elle me dit mille choses obligeantes de la part de Madame de Levis, qui me toucherent; mais je n'y répondis point, voulant oublier tout & être oubliée : elle me dit ce que M. le Duc veut faire demain contre M. le Duc du Maine; ce qui n'a pas peu augmenté le mal de tête de cette nuit. Je voudrois bien ne me plus souvenir de ce que j'ai laissé à la Cour : c'est trop d'en avoir les agitations avec l'ennui de la solitude. Les *Mémoires* de M. de Dangeau m'amusent très-agréablement : c'est dommage qu'il n'écrive pas aussi lisiblement que nous! Je ne crois pas qu'il y ait de mal à me les faire lire par Mlle. d'Aumale : elle voudroit en extraire ce qui me regarde, & quelques autres articles. Je m'adresse à vous pour en demander la permission, afin qu'il la refuse plus librement, s'il le juge à propos.

Ce 20 Juin. Vous savez que notre chere Dauphine disoit que Me. d'Harcourt ressembloit à la vertu : vous voyez qu'elle soutient en tout ce personnage: M. d'Harcourt est trop heureux, si Dieu

lui fait miséricorde : que faisoit-il sur la terre ? Remerciez bien M. de Dangeau de la permission qu'il me donnera sur ses *Mémoires* : ils sont si agréables, que j'ai tout lu : vous entendez ce que cela veut dire. Ne s'est-il point trompé, quand il dit que feu M. le Duc tenoit une boutique ? Je ne me souviens point de lui dans nos plaisirs : mais comme il a écrit tous les jours, il est plus aisé que je me trompe que lui : il m'écrit quatre mots fort galants : il y a long-temps que je n'avois oui parler de la beauté de mes yeux : je les ai encore assez bons pour vous écrire souvent.

Ce 9 Juillet. Madame la Princesse aura de la peine à faire huit lieues pour me voir : ne sait-elle pas qu'il ne peut y avoir aucune utilité à ce qu'elle me dira ? J'ai vu M. le Duc du Maine qui me paroît toujours moins effrayé que moi sur ce qui le regarde : je ne l'ai pas trouvé fort vif sur l'affaire de M. de Berwick. Me. de Dangeau m'a envoyé ce matin des vers de Geneve à la Sorbonne : ils sont très-mal copiés, & il y manque même un vers entier ; du reste, ils sont assez jolis. Les *Mémoires* m'amusent toujours. Voilà donc la guerre de l'Empereur avec le Turc déclarée ! je voudrois que M. votre fils y

fût avec quelque inſpecteur ; ce qui eſt difficile. Vous ne manquerez pas d'expédients pour tromper Me. de Mailly : il vaut mieux s'en ſervir que la laiſſer dans le beſoin. Vous êtes trop aimable pour ne pas voir qu'il ne convient pas à une perſonne retirée, & retirée pour de ſi bonnes raiſons, de paſſer ſa vie à concerter des rendez-vous : quand le jeune Roi aura des hommes, on ſera moins empreſſé à me voir.

RÉPONSE.

JE vis hier une lettre de M. de Châlons votre ami, qu'il écrit à un des ſiens du Parlement de Dijon, qui me paroît ſi bien, que je ne doute pas qu'elle n'ait votre approbation. Je vous l'enverrois ſi je pouvois imaginer qu'il ne vous l'eût pas envoyée lui-même. Les zélés du parti ſont bien animés contre l'Auteur des vers que vous avez lus, & prétendent que c'eſt un homme à pendre. Pour ceux de leur libelle, ce ſont des Saints qu'il faut canoniſer : ainſi de tout. Vous donc, ma chere tante, qui ne vous reſſentez en rien de la corruption du ſiecle, ne condamnez pas à la peine d'un exil inſupportable, une petite niece qui ne l'a

pas mérité. Vous aurez aujourd'hui le Maréchal de Villeroi, qui ne vous laiſſera rien ignorer. Je n'ai donc, ma chere tante, qu'à vous donner le bon jour, & dire que j'envie tout ce qui vous voit.

LETTRE CVIII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 11 *Juillet* 1716.

VOus êtes trop prudente pour écrire en Eſpagne, ni pour en rien recevoir que vous ne puiſſiez afficher : il me ſemble que c'eſt l'endroit délicat, & on ne ceſſe de dire que toutes les lettres ſont ouvertes. Non, vous n'avez point l'air d'une plaideuſe, mais vous ne pouvez trop penſer à vous procurer du repos pour l'avenir ; car il vient un temps où tout nous manque. On nous aſſure que la chambre de Juſtice finira bientôt par des taxes ſur tous les Financiers, & qu'il n'y a que ce moyen pour avoir de l'argent, & pour établir le commerce. Les eſpérances ſur les affaires de la Religion ne ſont pas bonnes : Dieu nous abandonneroit-il ?

Je n'ai rien à dire ſur Me. de Maiſons : ce qui s'eſt paſſé ſur ſon mari n'eſt pas glorieux à ſa mémoire : je ne ſais s'il eſt public : notre Chancelier y fait un beau perſonnage. Il faut ſuſpendre ſon jugement ſur la Chambre de Juſtice, & en juger ſur l'événement. Vous êtes exceſſive dans vos préſents : ma favorite en eſt charmée. On attend avec impatience la vraie niece : on croit que c'eſt une nation qui donne toujours : on en ſentira la différence, & moi auſſi.

Me. de Dangeau m'a envoyé ce matin un Mémoire de M. du Maine, très-bien fait, ce me ſemble ; mais que ſervent les raiſons contre un homme (M. le Duc) qui dit qu'il a une averſion pour ce pauvre Prince, comme on a pour certaines bêtes ?

Ce 13 *Juillet.* En vérité, ma chere niece, je ne ſaurois croire que vous ne renonçaſſiez de bon cœur au plaiſir de me voir, ſi vous pouviez comprendre ce que je ſouffre des viſites que je reçois. Elles ſont mauvaiſes à mon ſalut, à ma ſanté, à mon repos, à ma conduite : les converſations ne ſont pas agréables, & l'on entend toujours recommencer ce qu'on voudroit ignorer : & les nuits ſont cruelles.

M. le Maréchal de Villeroi a bonne opinion de la Chambre de Juſtice ; mais il ne croit pas qu'elle finiſſe ſitôt.

LETTRE CIX.

Ce 12 *Juillet.*

MR. Couturier paſſe, ce me ſemble, pour fort honnête homme ; mais je crains qu'il n'ait pas de fonds. Il me paroît qu'on eſt plus déchaîné que jamais contre la Chambre de Juſtice ; on criera toujours tant qu'on ne verra point d'argent.

J'attends avec impatience le troiſieme livre des *Mémoires* qui m'amuſent ſi fort, mais que je lis trop vîte. Je voudrois fort que Madame d'Orléans fût bien : & tout cela, par rapport à M. du Maine, dont l'état me déchire le cœur. M. de St. Sulpice ne profitera pas beaucoup, à ce que je crois, de ſon zele pour la ſainteté de M. le Duc, qui ne me paroît pas fort touché des bonnes œuvres. Je plains fort M. Chamillard ; & je lui ai écrit, quoique je ne me croye pas trop bien avec lui.

M. le Maréchal de Teſſé m'écrit une

lettre de trois pages, pleine d'esprit, de sentiments, de délicatesse; & tout cela, pour nous demander de ne point envoyer de Demoiselle de St. Cyr à une place de Régale dans une Abbaye, qu'il vient d'obtenir pour une de ses parentes : j'aimerois mieux y payer sa pension, que d'écrire de si belles choses.

Ce 22 Juillet. Je n'imagine point de fin dans les affaires de l'Eglise que par la rétractation ou la condamnation de M. le Cardinal de Noailles : la premiere lui seroit honorable aujourd'hui : il a reçu assez d'encens : tout autre accommodement ne sera point, ce me semble, avantageux à la Religion, & n'empêchera pas les progrès du Jansénisme.

LETTRE CX.

JE commence à répondre à la derniere Gazette : la longueur me met dans la confusion ; mais c'est le plus agréable supplément à l'absence. Plus j'ai pensé à Mlle. de Courcillon, plus j'ai trouvé que je ne devois pas m'en charger, quand j'aurois une chambre à lui donner. M. le Maréchal de Villeroi est bien malheureux

de ne pouvoir aimer qu'un objet inaccessible ! il m'a proposé de parler pour votre pension : je l'ai prié d'attendre, dans la crainte qu'il ne gâte quelque chose, & qu'il n'y ait quelque tracasserie entre le Duc de Noailles & lui par M. le Duc d'Orléans : on voit bien des moyens pour gâter, & nul pour réussir. Je n'espere aucun accommodement aux affaires de l'Eglise. On m'a dit, ce matin, que la Chambre de Justice finira dans deux mois : je ne le crois pas. Il est, ce semble, encore plus difficile de finir les affaires des Princes : on dit que M. le Comte de Toulouse veut bien céder quelque chose pour la paix, parce qu'il est sage, & que M. le Duc du Maine tient ferme à ne rien céder : ce qui en lui s'appellera foiblesse. J'ai vu Blouin, ce matin, qui m'a fait souvenir de l'empressement avec lequel M. du Maine vint au lever du Roi, à la mort de M. le Duc, pour parler en faveur de celui qui le persécute à présent : on ne comprend pas en effet le sujet de sa haine : je la pardonnerois au Prince de Conti, qui a souffert réellement de la prévention du Roi contre les Princes du Sang ; mais M. le Duc a tout ce qu'il a pu desirer, & avant de l'avoir demandé. Le Régent est incompréhensible de ne les pas

remettre à la majorité : il ne décideroit rien. M. du Maine croit qu'il vaut encore mieux être dégradé par la violence, que de l'être de ſon conſentement : je ne crois point qu'en cela vous le trouviez déraiſonnable. Le grand-Prieur a beaucoup d'eſprit : je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il ait bien parlé. C'eſt dommage que la diſgrace d'Alberoni n'ait pas été plus longue ! On m'a expliqué les lettres des Régiments, en faveur de l'ancienne Catholicité ; ils ont raiſon. Il n'eſt pas néceſſaire, ma chere niece, de vous dire qu'il ne faut pas qu'il paroiſſe que je dis un mot ſur les Princes, non que je me cache d'être dans les intérêts des nôtres ; mais on pourroit dire ce qui ne leur conviendroit pas. Me. de Simiane ne vous pardonnera jamais votre changement : Dieu veuille le récompenſer ! vous ſoutenez préſentement la foi que vous avez combattue. Rien n'eſt plus raiſonnable que ce que vous me mandez de Me. de Dangeau à l'égard des Chevaliers de St. Lazare : elle eſt charitable, & les pauvres Goulhers lui ont toujours fait pitié. On ne peut trop eſtimer M. de la Feuillade ſur ſon procédé avec M. de Chamillard, Quand il ſeroit vrai que les préventions de M. le Cardinal de Noailles ſeroient ſin-

ceres, je ne comprends pas comment il ſe pardonne d'anéantir l'Epiſcopat.

Ce 6 Août. Bon jour. On m'aſſure que la paix avec le Turc ſe fera bientôt. A l'égard de votre fils, attendez le temps des réflexions, qui, je crois, viendront tard dans cette tête-là.

Me. de Ventadour, prête à quitter le Roi, me veut parler ſur ſon éducation. On dit, mais c'eſt peut-être dans le parterre, que M. Deſmarets rentre dans les Finances, qu'il ſera Contrôleur-Général, & le Duc de Noailles Sur-Intendant. Tout ce qu'on dit d'Eſpagne eſt affreux : il y a ſans doute de l'exagération.

LETTRE CXI.

Ce 20 Août 1716.

UN meſſager de M. le Duc du Maine interrompit hier au ſoir ma lettre : vous croyez bien, ma chere niece, que la ſienne ne m'inſpira pas de la gaieté : elle ne m'apprit pourtant rien de nouveau. J'ai toujours bien cru que nos Princes ne tiendroient pas contre M. le Duc, ni les édits du feu Roi contre le Parlement, qui ſe fait un honneur & un plai-

ſir d'anéantir ce qu'il avoit enregiſtré : il faut attendre un temps plus favorable. Je voudrois bien ſavoir par où les amis de M. le Duc ſoutiennent ce qu'il fait contre ſes plus proches parents, & contre les intentions de ſon bienfaicteur, ſans qu'il puiſſe lui en revenir ni gloire ni utilité. Votre ami, M. de Valincourt, eſt-il bien à ſon aiſe entre M. le...... ſon intime, & ſon maître (le Comte de Toulouſe,) dont cet intime ſe déclare l'ennemi? Comment peut-on blâmer M. le Comte de Toulouſe d'avoir été au Parlement, n'étant point parent? Le Duc de Noailles a un grand courage : Dieu veuille le bénir! je n'entends point parler de lui. Les Jéſuites ſont accoutumés aux révolutions, & ſe tireront de celle-ci comme des autres. Je croyois que M. le Chancelier avoit empêché l'établiſſement des Anabaptiſtes : & je ſavois la conduite de M. de la Houſſaye : toutes les erreurs ſont indifférentes à ceux qui ne ſont pas bons Catholiques : vous voyez ce que deviennent les objets de votre admiration. Je n'ai pu lire ſans étonnement la docilité de M. le Duc d'Orléans pour le Parlement : il pourra s'en repentir. Je ſuis moins ſurpriſe du retardement de M. le Cardinal de Noailles : il ne s'eſt jamais dé-

menti là-dessus. Je suis bien fâchée de l'état de M. de la Vrilliere, pour lequel on doit craindre jusqu'à la fin : je suis plus indifférente sur celui du Prince de Conti.

Me. de Dangeau a une humeur merveilleuse, & il falloit d'aussi grands malheurs que les nôtres, pour lui ôter la joie : elle la retrouve à sa campagne, parce qu'elle n'y voit personne. Je plains plus Me. de Pompadour que Me. d'Elbœuf. La présence de M. le Cardinal de Rohan ne peut être que bonne : il fortifiera & consolera le bon parti ; mais il n'y aura pas d'accommodement, & je ne sais si l'on doit en desirer un mauvais. Redonnons à notre commerce son ancienne liberté : le Régent a bien autre chose à faire qu'à lire nos lettres !

Le 30 au soir. Rien n'est plus ennuyeux que ces visites qui filent : on s'ennuye moins quand on n'attend personne. Il y a bien des heures dans le jour, où Me. la Princesse d'Espinoy voudroit être avec vous.

Me. la Duchesse de Sforce n'est point propre à égayer un repas : son fort est le raisonnement. Le Prince de Conti ne mourra point : on dit à Paris qu'il a forcé Madame sa femme de s'enfermer avec

lui. Pouvois-je prendre un autre parti que celui que j'ai pris, ma chere niece? J'admire les louanges qu'on me veut donner là-dessus : me voudriez-vous à Paris, recevant des visites? je jouerois là un beau rôle.

Ce 31 Août. J'attends demain M. l'Archevêque de Rouen, qui me confiera ses peines sur l'état de l'Eglise : tout ce que je vois me parle de ses malheurs.

M. le Duc du Maine sort de ma chambre, sensible comme il l'est en tout, mais rien moins que foible ; jamais conversation ne fut plus triste & plus courageuse. Adieu : je suis poursuivie en quelque lieu que j'aille : je suis née pour mourir des maux d'autrui. Je finis hier ma journée par les matines pour le service du Roi : jugez de l'état où je suis.

LETTRE CXII.

Ce 2 Septembre 1716.

C'Est quelque chose que M. le Duc n'obtienne pas de précipiter son affaire : il peut arriver bien des choses avant la St. Martin : j'ai de la peine à comprendre un accommodement. Je n'ai point

douté que M. le Prince de Conti ne se tirât de la petite-vérole : la mort n'en vouloit qu'à ceux qui nous étoient chers. Me. de la Vrilliere sauve-t-elle sa beauté avec sa vie ? Il me semble qu'elle n'en abuse point. Ne soyez point en peine de moi : qu'ai-je de mieux à faire que de languir ?

Vous passez trop légérement sur le Duc de Noailles, quand vous dites qu'il a besoin de courage & d'expédients : son état est-il empiré ? La disposition de Mr. d'Elbœuf en faveur de Mlle. de Noailles est admirable, & mérite tout ce qu'on en dira. Si elle vit encore, & qu'elle soit assez malheureuse pour se soucier de mes compliments, dites-lui que je n'écris point sans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agonisants qui auront cette foiblesse; mais s'il en échappe quelqu'un, au nom de Dieu, qu'il ne vienne pas m'en remercier. L'état de Me. d'Elbœuf est assez touchant pour exciter l'éloquence que Me. de Pompadour a héritée de M. son pere.

Ce 3 Septembre. J'appris à Me. de Dangeau le personnage de M. de...... dans la proposition des Anabaptistes : elle a peine à croire qu'il ait tort.

La journée d'hier ne se passa pas si

agréablement entre Me. de Dangeau & moi, que la ſoirée du Jeudi : elle me fit le matin un long éclairciſſement ſur le Janſéniſme, dans lequel elle me montra tout ce que j'avois cru voir en elle : il n'y a point de Janſéniſtes : c'eſt un prétexte pour perſécuter les plus honnêtes gens : leurs mœurs ſont reſpectables : le contraſte de M. le Cardinal de Noailles & de M. le Cardinal de Rohan n'y fut pas oublié : tout ce que nous appellons le bon parti vouloit plaire au Roi par intérêt, &c. Voilà ce qui fut amplement traité entre nous & fort franchement de part & d'autre : elle dit avec raiſon que les femmes ne devoient point ſe mêler de parler là-deſſus, & qu'elle n'y vouloit point entrer. Nous nous ſéparâmes pour aller à l'Egliſe : nous dînâmes, & nous entrâmes dans une autre converſation ſur l'affaire des Princes : elle a une grande eſtime pour la fermeté de M. le Duc, & croit qu'il ſeroit capable de bien gouverner. Nous finîmes par des propoſitions de venir paſſer quelques jours ici, dont la plus ſenſée fut de vous mettre dans ces beaux greniers qui ne peuvent être remplis, & qui en effet ſont très-vuides. Elle me pouſſa à bout ſur tout cela, & je demeurai ſi épuiſée, que je

n'ai presque pas dormi. Au premier mot que j'en dis à Mlle. d'Aumale, elle me répondit qu'elle s'étoit apperçue, dans ce qu'elle avoit eu à traiter avec Me. de Dangeau, qu'elle ne revient jamais de ses idées. Il ne faut donc plus disputer, ma chere niece, mais vous conformer par amitié à mes raisons ou à mes bizarreries. Je vous prie donc de venir ici le moins que vous pourrez, de m'avertir quand vous y viendrez, & de ne plus dire un mot pour obtenir la permission d'y coucher.

Je suis bien fâchée de voir la conduite que la Duchesse de ** tient avec son mari, qui la rendra très-malheureuse à l'avenir: je fais tout ce que vous avez fait pour la rendre raisonnable. Vous m'avez si bien mise dans les intérêts de M. de Levis, que je suis fâchée du dégout qu'on lui donne, en mettant le Comte d'Evreux au Conseil de guerre.

LETTRE

LETTRE CXIII.

Ce 6 Septembre 1716.

N'Allez pas croire que les disputes dont je vous ai rendu compte, ayent mis la moindre froideur entre Me. de Dangeau & moi. Je lui répondis, ce me semble, avec beaucoup de douceur sur le Jansénisme : & les instances qu'elle me fit pour demeurer ici quelquefois, étoient accompagnées de tant de tendresse, qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touchée. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir tant de goût & d'amitié pour une personne qui ne peut plus être un objet de pitié, de dégoût & de tristesse. Dites-lui, je vous prie, que je viens de recevoir une lettre d'elle, datée du 25 d'Août, fort longue, ce qui ne lui arrive pas souvent, & toute remplie d'agréments, ce qui lui arrive toujours. Elle me propose, pour mon amusement, de lire quelques Histoires divertissantes, & m'assure que tout me seroit permis en l'état où je suis : je le voudrois bien, & n'en ferois point scrupule : voyez ce que vous pourriez me prêter ou acheter :

consultez vos lecteurs ; car il me semble que vous avez des amis de toute espece.

8 *Septembre.* Vous êtes plus vive que moi sur le Jansénisme : je vous le pardonne : il faut bien souffrir que chacun pense à sa mode. Il est vrai que la conformité des sentiments augmente bien l'amitié : je l'ai éprouvé en vous ; & la maniere dont vous êtes, me doit consoler sur Me. de Dangeau. On m'a dit que M. le Duc de Noailles & Me. la Maréchale d'Estrées ont donné des soupers au Régent, dont la Duchesse de Noailles n'a pas été : je m'en suis réjouie : c'est le meilleur personnage qu'elle puisse faire ; & si c'est le Duc qui l'exclut, c'est la meilleure preuve qu'il puisse lui donner de son estime : mais pour un homme chargé d'un fardeau si pesant, il donne bien du temps à ses plaisirs. J'ai de l'inquiétude sur lui. Il me semble que les choses ne se raccommodent pas, & je trouve qu'on l'espere moins qu'on ne faisoit il y a trois mois. Je crois, comme M. le Cardinal de Rohan, que son voyage sera inutile.

M. le Maréchal de Villeroi me parla de lui de la maniere la plus obligeante : je vous le dis sans dessein : car il ne me paroît pas que cette affaire se puisse re-

nouer, non plus que les autres : il n'a pas manqué de me dire, que si M. le Cardinal de Noailles ne finit, il sera ôté du Conseil de conscience.

Je ne suis jamais pressée du retour du messager : les nouvelles qu'on reçoit de Paris, ne réjouissent point les solitaires. J'attends M. le Duc du Maine : ce sera sa quatrieme visite dans cette semaine : je ne puis me croire retirée. Je reconnois bien le P. de la Tour (1) à ce que vous m'en mandez : il a toujours donné des conseils très-sages, mais peu suivis.

LETTRE CXIV.

Ce 11 Septembre 1716.

MOnsieur le Duc du Maine sort de ma chambre : je l'ai trouvé le même, persuadé qu'il ne faut pas se dégrader de son consentement, mais souffrir ce que la loi du plus fort voudra faire, & y revenir en temps & lieu. Je n'entends pas l'endroit de votre lettre, où vous dites qu'ils ne pourront revenir, s'ils ne se

(1) Général de l'Oratoire.

laiſſent condamner : c'eſt un raiſonnement tout contraire : la défenſe n'empêche pas l'oppreſſion. Le Prince de Rohan a répondu en honnête homme : on eſt étonné d'en trouver encore. Jamais le Régent n'a eu une volonté ſi ferme que nos Meſſieurs d'Antin & de Torcy. On dit que M. le Duc d'Orléans répond que les affaires de l'Egliſe ſeront finies dans ce mois-ci, & qu'il n'y a rien à craindre du côté de Rome.

Ce 12 Septembre. J'ai paſſé une mauvaiſe nuit; & pour me repoſer, je dis que je ſuis en retraite, afin de n'être pas interrompue : mais les méditations ſur toutes les choſes dont on me parle, ſont bien terribles. Que vous avez raiſon, ma chere niece, de vous récrier ſouvent ſur les défauts des hommes! Conſervez bien M. de Fréjus, s'il eſt tel que vous le croyez; car ſous ce regne, on aura beſoin d'un homme de ce mérite & de ce caractere. M. le Duc du Maine me parut bien content de M. ſon frere & de Me. la Ducheſſe d'Orléans : mais que peuvent-ils, que s'affliger enſemble? De la maniere dont on m'a parlé ces jours-ci, M. le Duc de.... eſt dans les plaiſirs de ſon Maître, & s'y conforme en tout. Si le Roi d'Eſpagne maigrit & part de cette manie-

re-là, il ſera difficile de ne pas ſoupçonner Alberoni.

Liſez, je vous prie, la lettre de la Dlle. de St. Cyr : je n'ai pu refuſer ce mouvement de vanité pour l'éducation d'ici ; mais à ce qu'elles vont trouver dans le monde, que leur ſervira-t-elle ?

LETTRE CXV.

Ce 14 *Septembre* 1716.

JE vous envoye la petite mignature que vous deſirez : comme elle eſt de mon invention, je la trouve fort dévote: il faut s'approcher bien près de la Croix pour recevoir cette goutte de ſang. Dieu ne vous en laiſſera pas manquer.

Je ſuis bien fâché du nouveau dégoût que Madame la Ducheſſe d'Orléans vient d'avoir.

Je n'ai point lu les Arrêts : le préambule ne me plairoit pas, & je n'entends rien au reſte : mandez-moi l'effet qu'ils produiſent.

La propoſition de M. le Duc d'Orléans au Premier Préſident eſt, ce me ſemble, une déclaration bien nette qu'il prend le parti du Janſéniſme ; il eſt bien à craindre

qu'on ne se sépare de Rome. Je crois que la désunion du Chancelier & du Duc de Noailles seroit à desirer.

LETTRE CXVI.

Ce 6 Octobre 1716.

JE respire, en me disant qu'il peut arriver bien des choses avant le 15 de Novembre, que j'appréhende certainement plus que la mort. Votre peur vous dispose plus à la petite-vérole que la présence de la petite-vérole même. Mlle. d'Aumale prétend que je dois prier tous mes amis de ne point venir ici, de crainte que vous ne nous apportiez le mauvais air.

Je plaindrois bien ceux qui s'amuseroient à lire nos lettres. Il ne faut pas hésiter à voir le Prince le plutôt que vous pourrez ; vous êtes encore trop jeune pour renoncer à tout, & vous en avez besoin ; mais quand cela ne seroit pas, il est toujours plus sage de ne se point singulariser. Je voudrois de tout mon cœur que l'union de M. de.... & de Me. d'Orléans augmentât tous les jours, tant pour elle que pour nos Princes, qui les touchent de trop près pour être dégradés. Je n'ai

point vu la Déclaration contre les gens d'affaires. M. le Duc de Noailles me l'avoit promife, en m'affurant que j'en ferois fort contente : voilà comme les jugements font différents. Je favois l'affaire de M. d'Argenfon, mais non que M. le Duc de Noailles fût plus brouillé avec lui, que tous ceux dont la Chambre de Juftice eft compofée. Je crois vous avoir déja dit que tout le monde loue M. le Cardinal de Rohan : on lui donne un raifonnement qui paroît bien précis : on prétend qu'il a dit que les Prélats de l'Affemblée ont fait tout ce qu'ils ont cru devoir faire en confcience, & que tout eft fini de leur part; que fi les autres Evêques trouvent que l'Affemblée en a trop fait, qu'ils en faffent moins dans leurs Mandements; que fi l'Affemblée n'en a pas affez fait, qu'ils en faffent davantage; que fi le Pape en eft content, à la bonne heure. Il me femble qu'on ne peut répondre là-deffus, fi ce n'eft qu'on voudroit que tous les Evêques fe brouillaffent avec Rome. Le procédé de M. le Cardinal de Rohan fur le Secretaire eft fort de mon goût : je ferois bien fâchée qu'il fe fût trop avancé.

LETTRE CXVII.

De Mad. de Caylus.

Ce 12 Octobre 1716.

IL n'y a rien de plus avancé ſur les taxes. Le Traité avec la Hollande & l'Angleterre n'eſt pas encore public : tout eſt dans le même état. Me. d'Olonne eſt morte de la petite-vérole, ayant fait ſon teſtament avant d'entrer dans la chambre de M. ſon mari, comptant ſur une mort certaine. Cette maladie ne diminue pas, comme vous voyez, mais elle eſt plus parmi les gens de condition que dans le peuple. Me. d'Armenonville paye le tribut de ſa grande élévation : on eſpere pourtant qu'elle n'en mourra pas. M. le Cardinal de Rohan a trouvé les chemins bien Janſéniſtes, ce ſera bien pis au retour. J'ai impatience d'apprendre ſi M. le Duc du Maine vous a autant affligée que vous vous y attendiez : je ſuis en peine auſſi de ſavoir des nouvelles de Mlle. de Glapion. Bon jour, ma chere tante, mon cœur ſuit & envie tous ceux qui vont à St. Cyr.

RÉPONSE.

Ce 22 Octobre. Vous ne sauriez douter, ma chere niece, que je ne fusse très-aise de vous voir, & je regrette souvent d'être éloignée de vous.

Il est heureux que nos Evêques ne se partagent pas : je suis en peine sur M. de Rouen : je sais qu'on le demandera, & encore plus certainement, qu'il ne relâchera rien : il voudroit ne point aller à l'Assemblée du 20 Novembre, & je crains qu'il ne déplaise. J'espére aussi que M. le Cardinal de Rohan ne se commettra pas : je ne puis vous dire à quel point retentissent ses louanges dans toutes sortes d'états : il ne doit pas être fâché contre ceux qui l'ont fait entrer dans cette affaire. Ce seroit un grand bonheur que le Régent connût la cabale des Jansénistes : & notre Cardinal ne doit rien oublier pour conserver ce qu'il a acquis d'estime auprès de lui, pourvu qu'il conserve la vérité toute entiere. Les réponses modestes du Cardinal de Noailles sont de ma connoissance. Il est fâcheux que vous ne puissiez aller au Palais-Royal : mais si on ne travaille pas aux pensions, vous êtes moins pressée de marcher. Je souffre des

ſouffrances de Me. de Levis. Il eſt ſurprenant que Me. le Ducheſſe puiſſe ſurprendre : mais ſon zele pour M. de Laſſay au ſon du tambour n'a pas laiſſé de m'étonner.

Les Héros ne ſont pas toujours propres à élever des enfants. Les Janſéniſtes ont grand ſoin de répandre que le Pape ſe relâche. L'action de Me. d'Olonne eſt belle. C'eſt dommage qu'une telle femme meure ! Le Traité qui déplaît, étoit abſolument néceſſaire, à ce que diſent les politiques. Je vous remercie de m'avoir ſauvé la viſite de M. de Polignac.

Ce 23 Octobre. Les Caylus, dites-vous, ne ſont pas bons à grand'choſe, ſans en excepter les vôtres. Le Philoſophe a-t-il fait quelque nouvelle ſottiſe ? J'envie bien l'état de cet homme, qui paſſe ſa vie en bonnes œuvres.

Si votre état continue à ne pouvoir aller au Palais-Royal, il faudra bien que vous en écriviez au Régent, & en même-temps au Miniſtre des Finances ; car il eſt fort répandu qu'on va régler les penſions.

Il eſt inutile de vous recommander Me. de Mailly : je la crois aſſez raiſonnable pour demander vos conſeils, & vous aſſez bonne pour les lui donner.

Ce 24 *Octobre.* M. de Fréjus eſt venu ce matin : les matieres qu'on traite aujourd'hui ſont ſi différentes de celles du temps paſſé, que je ne puis dire que notre converſation ait été réjouiſſante : mais, en vérité, il y a plaiſir à l'entendre & à lui répondre. Il ne m'a rien dit de nouveau. Ne vous laſſez point de m'écrire, ou du moins de m'aimer.

LETTRE CXVIII.

Ce 18 *Novembre* 1716.

UNe dévote de la Providence vint ici, il y a quelques jours, avec une Dame qui venoit querir ſa fille : elle raconta à nos Dames qu'elle alloit à Toulouſe pour établir une Communauté ; qu'elle avoit des lettres de M. le Duc du Maine, adreſſées au Parlement, & que M. l'Archevêque de Toulouſe y donnoit ſon conſentement. Enſuite elle diſpenſa de grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à St. Cyr, & demanda avec inſtance qu'on lui en confiât les Réglements. Nos filles ſont fort ſimples : (1) elles cru-

(1) Cela a bien changé depuis : & quelque inſ-

rent, sans hésiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de leur donner nos regles; mais comme je ne suis pas si simple qu'elles, j'ai craint d'abord que ce ne fût un établissement du parti, qui remplaçât celui de Mondonville, dont apparemment vous avez ouï parler. Confiez ce que je vous dis à M. de Fréjus, qui pourra peut-être avertir M. l'Archevêque de Toulouse d'être sur ses gardes: il ne convient pas que je sois nommée, à moins qu'il n'y eût de l'utilité pour la Religion. Pressentez M. le Cardinal de Rohan, je vous prie, pour savoir pourquoi il veut l'Archevêque de Rouen à cette Assemblée; car il sait qu'il est d'un caractere à ne pas consentir au moindre relâchement: ainsi il ne peut que se brouiller à la Cour, dont il auroit besoin à chaque moment, pour soutenir la persécution que le parti lui fait: je crois que le mieux que nous pourrions faire, seroit de consulter notre Cardinal, & nous en tenir à son avis. J'ai vu aujourd'hui M. Chamillard comme malheureux: il me paroît qu'il reçoit en Chrétien tout ce qui lui est arrivé.

---

tance que j'aie faite, je n'ai pu obtenir ces Réglements.

Ce 19 *Novembre.* Savez-vous que les filles de Port-Royal ſont en liberté ? Vous pourriez bien voir le Port-Royal rétabli. J'embraſſe Me. de Dangeau.

LETTRE CXIX.

Ce 24 *Novembre* 1716.

SI dans les fêtes qu'on donne, on ne s'attendoit pas à tant de plaiſir, on en auroit davantage : c'eſt l'imagination qui gâte tout, à force de tout embellir. J'ai été ſurpriſe de l'accouchement de Me. de Levis : je ne puis m'en réjouir, quand je penſe qu'elle...

Mes Prêtres me racontent aujourd'hui ce que vous m'avez écrit il y a quinze jours : je les écoute ſans peine, & j'entends avec plaiſir les louanges qu'on donne à M. le Cardinal de Rohan. A propos de lui, M. le Maréchal de Villeroi eſt dans un grand étonnement de ce qu'il ne m'eſt pas venu voir. Il me dit là-deſſus ce qu'on pourroit dire ſur mes anciens amis : il n'eſt pas aiſé de lui faire entendre raiſon ; mais pour vous, qui l'entendez fort bien, empêchez bien notre Cardinal de ſe faire une contrainte pour

me voir ; & confiez-lui, de façon à le persuader, que c'est sincérement que je ne veux voir personne : ce seroit une grande fausseté d'affirmer l'opposé de ce que je pense, & de vouloir jouir du mérite de la retraite avec celui de l'empressement des Courtisans.

Ce 25 Novembre. On est charmé surtout de ce qu'il laisse les intérêts du Grand-Aumônier, pour ne parler que de ceux de l'Eglise. Peut-être dans la suite on sera moins favorable à l'Episcopat, que le feu Roi ne l'étoit : car tout le crédit des Jésuites a toujours échoué à cet endroit-là. Il est donc essentiel de profiter des moments où ce corps n'est point avili. J'ai bien entendu accuser de Jansénisme M. l'Abbé Fleury ; mais je n'ai pas cru que M. de Beauvilliers & M. de Cambray l'eussent ignoré. Le Pere de la Ferté est mal payé de son désistement. Le changement du Maréchal d'Huxelles seroit un grand coup dans l'affaire présente. Un rhume, qu'on arrête la nuit à force de pavots, me tourmente beaucoup le jour, & me force à vous quitter jusqu'à demain.

Ce 26 Novembre. Le Cardinal de Noailles fait bien tout ce qu'il faut pour dégouter le Régent ; mais le Duc de Noailles & le Procureur-Général raccom-

modent tout. Ce que vous me mandez ſur les penſions ſeroit aſſez raiſonnable : mais qui entend raiſon comme vous ? & qui ſe ſacrifie à l'Etat ? Le zele pour le bien de l'Egliſe eſt encore moins rare, que le zele pour le bien de la Patrie.

J'ai jetté les yeux ſur les curioſités de Paris, mais pas aſſez pour voir ſi je m'en amuſerai. M. de Tigny eſt venu me dire la perplexité où eſt M. l'Archevêque de Rouen : il eſt perſuadé qu'on ne peut, en aucun cas, toucher à ce que l'Aſſemblée a fait : il ne peut changer d'avis : il voit qu'on ne le veut que pour le nombre : il ne préſume pas aſſez de lui-même, pour croire qu'il entraînera les autres : on le dira pourtant, s'ils demeurent tous fermes. Il eſt véritablement très-incommodé, & ſi vous l'aviez vu, au dernier voyage qu'il a fait, entrer dans ma chambre à la renverſe, appuyé, ou plutôt tombé ſur deux écuyers, avec le viſage large, qui eſt augmenté d'un tiers depuis un an, vous ne lui conſeilleriez pas de venir : il comprend qu'il déplaira ; mais il craint bien plus de déplaire à Dieu, & de trahir l'Egliſe, par cette eſpece de déſertion d'une Aſſemblée où il feroit du bien. Voilà de ces états attriſtants.

Je suis ravie de ce que vous avez Me. de Remiremont; & ce bon nez dont vous parlez, a vu depuis fort long-temps, qu'elle étoit faite pour vous plaire : je ne la crois pas si bonne que l'autre; mais en pareille matiere, ce n'est pas toujours la raison que l'on consulte. J'aime fort le nom des Paraberistes : j'ai conseillé à Mlle. d'Aumale de s'en parer : elle l'a fait avec succès. Le Traité avec la Hollande seroit, ce me semble, une bonne nouvelle.

Ce misérable M. d'Auxerre n'a pas même un bon carrosse? voilà de quoi le raccommoder avec moi. La fievre s'est lassée de ma personne : mais le rhume tient bon.

LETTRE CXX.

Ce 28 Novembre 1716.

VOus aurez peine à croire ce que je souffre de la Chambre de Justice : cependant je m'en trouve accablée par toute les recommandations qu'on me demande auprès de M. le Duc de Noailles, trop juste pour y être accessible : je suis si persuadée de leur inutilité, que je les refuse toutes : & s'il faisoit des exceptions, que

de querelles j'aurois ! Je compte toujours ſur des parties de ce que vous aurez avancé à M. de Solanet, à Me. Chanteloup, & à Charlot. Mes lettres ne peuvent être longues, que lorſque j'ai ſous les yeux votre aimable gazette, & que je réponds aux articles qui m'intéreſſent : quand ce ſecours me manque, je n'ai pas le mot à dire : & les incidents de St. Cyr ſont funeſtes. La bonne Dame de la Providence ſait de quels moyens il faut ſe ſervir pour réuſſir : elle ſe récria ſur l'éducation de St. Cyr, & marqua une envie extrême d'en avoir les réglements. Me. de... *ouvrit le bec, laiſſa tomber ſon fromage*, & ſans me dire un mot, donna le livre de la maiſon : elle vint triompher de ſon aventure à la récréation, & fut bien ſurpriſe de ce que je lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une ſottiſe. Je voudrois ſavoir la ſuite de cette aventure : il n'importe par où : M. l'Archevêque de Toulouſe vous parlera, je crois, bien franchement : quant à M. du Maine, il eſt très-propre à être dupe. Vous ne pouvez croire combien je ſuis touchée de ne pouvoir ſervir Me. de Choiſy, & Me. de Groiſy, & pluſieurs autres ; mais je ne doute point que le Duc de Noailles ne ferme la porte aux recommandations : entre vous & moi, je ne puis être

fort fâchée de voir ces Dames moins riches : elles le feront encore plus que vous, & je ne suis point affligée de votre pauvreté : la Noblesse me touche davantage.

Ce 29 Nov. Notre Supérieure se meurt, & Me. de Glapion tremble de lui succéder. Je fais ce que je puis pour me flatter sur les intérêts de nos Princes, & je crains d'un autre côté d'en être plus affligée, si je ne mets tout au pis. Leurs mémoires me paroissent bons ; mais ils ont de puissants ennemis : qu'est-ce que du papier contre le crédit de M. le Duc ? Il me paroît qu'on se récrie moins sur la sainteté de M. le C. de Noailles. Vous savez que j'ai bonne opinion du cœur & de l'esprit du Maréchal de Villars. Je sors d'une quinte si violente, que Mlle. d'Aumale & Mlle. de la Tour étoient en pleurs. Je ne saurois dire quatre paroles de suite. Adieu, mes amis : me voir, c'est me tuer.

Ce 30 Nov. La Supérieure se meurt sur ma tête : on lui donne présentement l'Extrême-Onction : son Confesseur, (1) qui est le mien, est venu reconnoître son poste dans ma chambre, pendant qu'elle se

(1) C'étoit M. Briderey, qu'elle ne goûtoit plus depuis qu'elle le soupçonnoit de Jansénisme, à cause de ses liaisons avec M. le C. de Noailles.

préparoit : & malgré que j'en aye eu, il m'a fait assez parler pour hâter ma fin. Vous ne trouverez point ce discours plaisant ; mais avec vous, tout est bon. Mlle. d'Aumale meurt d'ennui de tout ce qu'elle voit ici : toute la maison est en larmes. Me. de Glapion, qui nous étoit une ressource, nous va manquer, si elle est élue : & son élévation ne la consolera pas : on n'entend donc que gémissements : je me suis enfermée avec vous, & je n'ai pas la force de vous écrire.

LETTRE CXXI.

De Mad. de Caylus.

Ce 3 Décembre 1716.

LA mort & l'affliction me poursuivent par-tout : M. le Maréchal d'Harcourt est tombé en apoplexie : vous êtes, ma chere tante, ma seule consolation. Si la pauvreté étoit honteuse, les plus riches ne seroient guere présentement en droit d'insulter aux plus misérables. Vous n'avez jamais vu, ma chere tante, & vous ne sauriez vous imaginer, l'extrêmité où l'on est : on ne peut tirer un sol de per-

ſonne. J'ai reçu l'argent que vous m'avez envoyé, comme ſi c'étoient les galions. Je ne ſais aucune nouvelle du Roi d'Angleterre : Mr. le Maréchal de Villeroi vous en dira : il vous apprendra la mort de Me. de Louvois, ſi vous ne la ſavez pas : c'eſt une grande perte pour les pauvres.

Adieu, ma chere tante ; permettez-moi d'eſpérer encore au Lundi ; vous trouverez ſans doute que je ſuis bien incorrigible ſur l'eſpérance. Le Roi ſe porte bien, mais d'une opiniâtreté épouvantable : ce qui ne ſe corrigera point.

Ce 4 Décembre. Il me paroît que ma tante ſe rend bien commune aux Evêques : n'en déplaiſe à leur ſainteté, ils ne ſont point meilleurs à voir que d'autres. M. d'Auxerre veut s'en mêler auſſi, & m'inſulte, parce qu'il a des privileges que je n'ai pas, & que je mérite mieux que lui. Mon hiſtoire eſt vraie, & la meilleure que j'aye entendu raconter depuis que je ſuis ici, où l'on n'eſt occupé que de la diſette d'argent, qui redouble tous les jours. Perſonne ne paye, & dans peu je ſerai réduite à vivre du lait de ma vache & des œufs de mes poules. Le pain eſt pourtant à bon marché, mais rien n'eſt ſi cher que l'argent. Un de mes in-

times amis a fait banqueroute. Ne voilà-t-il pas bien des gentilleſſes que je vous écris? C'eſt ainſi, Madame, qu'on a de l'eſprit à Paris : auſſi me garderai-je bien d'écrire à ma tante. Je vous donne le bon ſoir. Je n'aime point à écrire quand la nuit eſt venue : je baiſſe infiniment avec le Soleil : je me porte à merveille : j'en ſuis toujours honteuſe.

LETTRE CXXII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 4 *Décembre* 1716.

MA tendreſſe augmente tons les jours pour Petin, quand je penſe qu'il ne s'en paſſe guere que je ne vous écrive par lui, ou que par lui je ne reçoive de vos lettres.

Je plains infiniment M. le Cardinal de Rohan d'être chargé en chef d'une ſi triſte & ſi importante affaire : d'un côté, ſon honneur & ſa conſcience, de l'autre, le repos de toute ſa famille & le ſien : cruelles extrémités! j'en ſouffre, vous en ſouffrez : combien n'en doit-il pas ſouffrir? Le Parlement tombera apparemment ſur

la malice horrible d'avoir inventé & imprimé une piece ſous le nom d'un Prélat reſpectable par tant d'endroits.

Ce 5 Décembre. Me. de Berry pourra être une ſainte : elle a beaucoup de chemin à faire : mais elle eſt encore jeune : Dieu veuille changer ſon cœur ! Dieu veuille qu'elle édifie plus qu'elle n'a ſcandaliſé ! Je ne ſais point ce qui s'eſt paſſé entre le Duc de Noailles & le Duc de la Force : je vois très-peu de gens, & ils n'oſent me parler de mon neveu : ils craignent ſans doute mon amitié pour lui : je ſuis véritablement en peine. Je vous envoye ce que je crois vous devoir. Il y a long-temps que M. le Maréchal de Villeroi n'a envoyé ici : je ne ſais ſi ſa délicateſſe voudroit que je m'en plaigniſſe : mais *ma ſolidité* s'accommode fort de ſavoir de ſes nouvelles par vous.

L'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi : on n'eſt ni opiniâtre, ni incorrigible dans cette race-là. Il eſt vrai que c'eſt un grand malheur pour lui d'être Roi ſans avoir été ſujet : mais M. de Fréjus & notre Maréchal y remédieront peut-être.

LETTRE CXXIII.

Ce 14 Décembre 1716.

IL faut au moins que la brutalité que je vous montrai hier, m'attire aujourd'hui votre confiance par les douceurs que je vais vous dire. Je me trouvai fort bien avec vous quand vous proposâtes de vous en aller, & je ne pus vous dire adieu sans larmes, toutes de tendresse pour vous : ceci s'adresse à vous deux : vous n'étiez pas à la Ménagerie, que je songeai à vous écrire. Je vous envoye cinquante pistoles, que je n'osai vous donner hier. Je ne vous parlai point de l'état de mes affaires, qui n'est pas bon, quoiqu'on me traite à merveille : mais le peu d'argent que j'avois étoit demeuré entre les mains de nos Dames de St. Louis, qui l'ont mis avec le leur pour sauver la perte des diminutions : & aujourd'hui elles ne peuvent retirer ni l'un ni l'autre.

Je ne voulus pas hier disputer contre Madame de Dangeau : mais il faut que vous alliez incessamment chez Madame la Duchesse d'Orléans, & que vous lui fassiez bien de très-humbles compliments

pour moi, & des amitiés à Me. la Maréchale de Rochefort. Il faut être ſage, & ne ſe piquer de rien. En ſavez-vous aſſez pour ſuivre l'affaire de M. de Goulher ? J'attends avec impatience les nouvelles de Me. de Villette. Mille amitiés à notre Ducheſſe de Noailles : j'approuve fort le deſſein que vous avez fait de la voir ſouvent. Mais il faut aller au Palais-Royal : la grandeur d'ame ne conſiſte point à fronder ceux qui ont l'autorité en main, quoiqu'il manque à cette autorité quelques formes légitimes ; je vous réponds que les mânes de notre Roi ne vous feront là-deſſus aucun reproche inquiétant.

LETTRE CXXIV.

Ce 19 Décembre 1716.

VOici le premier moment, ma chere niece, où je puis eſpérer de répondre à cette gazette, mon unique amuſement. Je n'eus pas la force Mardi de vous faire des queſtions : je vous aurois demandé ce qui fait votre liaiſon avec le Cardinal de Biſſy : je crains pour vous les N. dans les conjonctures préſentes.

La

La taxe imposée à M. de Guignonville, me fâche tout-à-fait : il y a quarante ans qu'il me sert avec une grande affection : & il me semble qu'on devoit s'en souvenir, puisque je ne le rappellois pas. Les espérances que vous me donnez sur l'affaire des Princes, m'ont fait grand bien : mais je crains de tomber de plus haut, si elles tournent mal. Je vais faire une pause.

M. l'Evêque de Chartres, qui ne fait qu'aller & venir de Paris ici, croit que l'affaire de l'Eglise sera terminée dans quinze jours : il prétend que nos Cardinaux ne se sont point trop avancés, comme on l'avoit dit. Mais les hérésies ne meurent pas si vîte. C'est tout de bon que je n'ai pas la force d'écrire, & encore moins de dicter.

Ce 20 Décembre. Me. de Dangeau toute incapable qu'elle est de se méprendre, a apporté quatre volumes de M. de Dangeau, dont il y en a deux que nous venions de rendre : faites donc qu'elle nous en renvoye deux autres ; elle a aussi oublié le livre de tous les Ordres Religieux, que nous lui renvoyons. L'Histoire d'Angleterre & celle de la Ligue nous ont charmées ; je doute que les *beautés de Paris* ayent le même succès : cherchez

donc, mon enfant, quelque chose qui m'amuse : car, en vérité, j'en ai besoin. Vous voulez m'adoucir le sang sur l'affaire de nos Princes : leur Mémoire me paroît convainquant. Il est certain qu'il n'y a que la douceur à opposer aux fraudes de Brindy : que feriez-vous par les menaces? M. d'Antin ne soutient pas son caractere, qui étoit, de mon temps, de ne se plaindre jamais de personne, de louer tout le monde, & de tout ménager par-là : il a grand tort par rapport à vous : mais ils ont la loi du plus fort. Le Duc de Noailles est tout propre à manquer à un rendez-vous. La Duchesse vient de partir : je l'ai trouvée plus froide, & plus... qu'elle n'étoit.

LETTRE CXXV.

Ce 31 *Décembre* 1716.

MOnsieur l'Evêque de Chartres me mande de Paris que les affaires de l'Eglise s'accommoderont. Je vois, comme un grand malheur, qu'elles demeurent en l'état où elles sont : mais je ne puis comprendre un bon accommodement.

On m'écrit qu'il y a des Commissaires

nommés pour l'affaire des Princes : je ne puis me garantir d'en être allarmée.

N'eſt-ce pas une grande nouvelle, que le Traité d'Angleterre & de la Hollande ſoit ſigné? & n'eſt-ce pas une cruauté d'éloigner la Reine? Elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ce matin M..., que j'ai entretenu : mais il ne ſait rien. Si quelque projet pouvoit promettre de la douceur préſentement, ce ſeroit celui que vous faites pour les montagnes d'Auvergne : cependant il pourroit arriver telle choſe, que vous ſeriez mieux dans une ville. Je crois, comme vous, qu'il faut attendre au mois de Janvier pour voir ſi on fera quelque choſe ſur les penſions. Ce que vous me mandez de l'humanité du Roi, me fait grand plaiſir. Il faut eſpérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raiſons de regretter, nous qui l'avons ſi bien connu. Vous êtes encore aſſez jeune pour voir tout cela : pour moi, je n'ai qu'à prier & à mourir : & je n'en ſuis pas fâchée.

LETTRE CXXVI.

Ce 1 *Janvier* 1717.

MOnſieur le Duc de Noailles prétend que M. de Guignonville eſt très-bien traité, & lui ſe regarde comme perdu : j'en ſuis véritablement affligée. Je ſuis bien fâchée de l'état où eſt Me. de Levis. Vos raiſons pour voir le Cardinal de Biſſy ſont bonnes : il faut bien ſe réſoudre à l'implacable inimitié du parti. Que je ſerois fâchée que notre Cardinal perdît la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans cette malheureuſe affaire ! Nous avons été charmées de l'Hiſtoire d'Angleterre, & lu avec plaiſir celle de la Ligue : nous avons pris en averſion la *Cyropédie* : Louis XIII nous amuſe fort, en paſſant les affaires étrangeres & bien d'autres endroits.

Donnez toujours aux pauvres dont vous avez bien voulu vous charger.

Je n'entends point ce qui regarde le Pere Daniel : mais eſt-il vrai que votre Avocat de Toulouſe eſt un fou qui donne de mauvais conſeils à nos Princes ? Il eſt impoſſible, ma chere niece, que ma bouteille ſoit fermée : on a des amis au

quels on s'intéreſſe : les lettres entrent par-tout, & excitent quelque curioſité ſur des ſujets qui en valent la peine : tout cela trouble & attriſte au point, que je voudrois retourner en Amérique : c'eſt dommage que quatre-vingts ans s'y oppoſent! Votre état me touche : il n'y a nulle reſſource ici pour la diverſion, & la maladie affoiblit l'eſprit comme le corps.

LETTRE CXXVII.

Ce 8 Janvier 1717.

IL eſt temps de commencer à répondre à la Gazette : le premier article eſt les Princes.

Madame de Villette ne me donne pas tant d'eſpérance que vous : & je la crois bien inſtruite là-deſſus : je vous ſoupçonne ſouvent de vouloir m'épargner des peines. J'avois lu la lettre de M. de Rheims, ou plutôt parcouru : car ces matieres-là m'ennuyent fort. Il n'y a plus rien à ménager par rapport au Parlement : tout eſt renverſé : il eſt, ce me ſemble, difficile de comprendre comment les choſes ſe rétabliront. Pourquoi vous êtes-vous ennuyée chez le Maréchal de Villars ? il me

ſemble que vous voyez ce qu'il y a de meilleur à Paris : ne vous laiſſez pas aller à la triſteſſe : à quoi ſert-elle ? Il eſt heureux & édifiant que les Evêques ſoient fermes & unis. J'aurois grand regret à la réputation de notre Cardinal : car je l'ai vu en bon chemin.

Je ne doute point de la bonne foi du Duc de Noailles, & de ſes vœux, & de ſes efforts pour que ſon oncle ſorte d'affaire avec honneur.

On ne peut répondre ſur l'article de Mlle. de Charolo s : l'aventure du Chevalier de Caylus n'a de mauvais que l'imprudence d'être allé où il étoit : mais comment enfermer un homme de ſon âge ?

Ce 10 Janvier. Je voudrois bien que les démêlés des premiers Gentilshommes de la Chambre fuſſent les ſeuls troubles de la Cour : je ſerois en grand repos, hormis ſur M. le Maréchal de Villeroi, qui mérite qu'on s'intéreſſe à lui. Si le Régent eſſayoit de la fermeté qu'il vient d'avoir ſur la lettre de M. de Rheims, il s'en trouveroit mieux. Je ſuis véritablement fâchée de la conduite de Madame la Ducheſſe d'Orléans : & je ne comprends pas Mme. de Sforce : car ſans la regarder comme une héroïne, il me ſemble que ſes intérêts iroient mieux, ſi cette

Princeſſe avoit plus de crédit. Les bals ſolitaires ſont, ce me ſemble, une grande nouveauté. Me. de Courcillon eſt toute faite pour mourir de la poitrine : Dieu veuille qu'elle ne tue pas Me. ſa belle-mere, qui ne s'épargnera pas pour la ſauver de toute façon ! Le Duc de Noailles ſeroit-il aſſez bon pour croire que les repas des Préſidents les réuniſſent ? Le public ne peut compter là-deſſus : plus ils ſe verront, & plus ils ſe déplairont.

Je crois aſſez M. le Maréchal de Tallard : ce n'eſt pas une petite marque d'eſtime que je lui donne : mais il eſt vrai que j'ai cru lui voir un peu d'amitié pour moi, & de reconnoiſſance de toutes les inquiétudes que j'ai eues quand je lui en voyois : s'il eſpere pour nos Princes, je me flatterois : car il a le preſſentiment bon, & connoît bien la Cour. La politeſſe de Me. la Princeſſe d'Eſpinoy eſt extrême de n'avoir pas voulu me dire à moi-même ce qu'elle écrit à Mlle. d'Aumale : vous ſavez parfaitement ce que je penſe des deux ſœurs.

Ce que vous me dites du Comte de Charoſt eſt admirable. Je n'ai compté pour rien la viſite de M. le Duc à M. le Comte de Toulouſe. Le Maréchal de Villars a raiſon de vous deſirer : mais comment

vous accommodez-vous de Me. sa femme ? Ce que je vous écris ne me fatigue point : & je vous ai déja mandé que c'est ma seule récréation.

Ce 11 *Janvier.* Ce seroit un grand bien pour l'Eglise & pour l'Etat que le Régent fût mécontent des Jansénistes. Il ne manque donc à votre projet d'Auvergne qu'un Confesseur ! & vous imaginez de lui donner une bonne pension pour le retenir auprès de vous : il n'y a guere de Province, où il ne se trouve un honnête homme : on ne les a pas commodément ; mais je vous crois aussi raisonnable sur ce sujet-là que sur les autres : votre Evêque n'est pas immortel. Je lis des guerres civiles, qui me font craindre la campagne. Voici un Courier de M. le Maréchal de Villeroi, qui me mande qu'il viendra Jeudi, apparemment pour me dire adieu.

Vous avez raison de compter sur l'inimitié irréconciliable du parti : ils connoissent tout ce qu'ils ont perdu en vous. Mon commerce avec Me. des Ursins est totalement fini : que nous dire ? & est-ce la peine d'écrire, pour moraliser & gémir ?

M. de Guignonville m'attriste, en m'apportant de l'argent : jugez si je suis touchée de son état. Conservez votre santé

jusqu'à ce que vous soyez vieille : quand on n'est plus jeune, la vie n'est bonne à rien.

LETTRE CXXVIII.

Ce 17 *Mars* 1717.

JE brûle les feuilles de votre Gazette, à mesure que j'y réponds.

Cet Archevêque de Rouen, que vous croyez qui prend les choses sérieusement, me vint voir sur le bruit de ma fievre : il me consola, & je craignois d'en être accablée. Il m'échappa de dire, par rapport au Jansénisme, que tout étoit perdu : il se leve là-dessus avec la vivacité d'une aigle, & me dit : „ Tout n'est pas » perdu : il ne faut ni le dire, ni le penser : le Clergé de Paris est en grand » désordre : mais il n'en est pas de même par-tout : j'ai seize ou dix-huit cents » Curés, dont trente-deux ont rejetté la » Constitution ; de ces trente-deux, il y » en a un ou deux qui veulent revenir ; » le Parlement de Rouen me soutient fort » bien : je tombe, en suivant les regles, » sur tous ceux qui font des fautes répréhensibles ; j'ai cinquante ou soixante

» maiſons de filles dont je ſuis content :
» il eſt vrai qu'il faut veiller continuel-
» lement : mais je ſuis Evêque pour cela ".
N'eſt-il pas vrai que ce diſcours eſt conſolant ? Liſez-le, je vous prie, à M. de Dangeau.

Bon ſoir : je n'en puis plus, ma tête eſt auſſi foible que mes jambes. Toute la jeuneſſe va en Hongrie : que devient M. votre fils ?

LETTRE CXXIX.

Ce 5 *Avril* 1717.

MR. le Maréchal d'Huxelles paſſoit mieux ſon temps à Paris qu'il ne fait à la Cour, depuis qu'il joue un grand perſonnage ; je ne ſuis donc pas ſurpriſe qu'il ait quelque tentation de quitter ; mais il demeurera par les mêmes raiſons qui l'ont engagé à ſortir du repos où il étoit. On n'a plus guere de ſanté à l'âge de M. de Dangeau, & l'on traîne un reſte de vie bien triſte ; grande pénitence pour les malades, & pour ceux qui ſont auprès d'eux : je crains que Me. de Dangeau n'y ſuccombe. Je ne manquerai pas de remercier M. le Maréchal de Villeroi de ce qu'il

a dit au Régent, quoique très-assurée qu'il l'auroit fait pour vous seule.

M. le Cardinal de Rohan me fait grand'pitié : il se tue pour un travail très-désagréable, & ne peut guere en recevoir que du déplaisir ; il sert la Religion, c'est ce qui doit le soutenir.

On nous annonce tous les jours quelque nouveau don de M. le Régent (1) sur les taxes : & l'on murmure beaucoup de cet emploi de l'argent des gens d'affaires. L'Abbé Dubois a bien de l'esprit.

Je suis bien-aise que le Prince de Conti n'aille plus en Hongrie, à cause du Prince de Dombes. La visite de M. du Maine me serra bien le cœur : son état l'étouffe : car il est forcé à faire ce qu'il fait : il me répondit bien obligeamment sur vous, quand je lui fis vos remercîments. Les bains à la Samaritaine me paroissent si assortis à tout le reste, que je ne puis les désapprouver,

Ce 10 *Avril.* Vous avez, je crois, raison de regarder la visite du Maréchal d'Huxelles comme un retour vers vous : c'est toujours un bonheur qu'un homme comme lui ait vu de près la mauvaise

(1) A ses Maîtresses.

ſoi de nos adverſaires : je crois que les Jéſuites ont les papiers qui furent pris autrefois au P. Queſnel, & envoyés ici par l'Archevêque de Malines ; c'étoient eux qui les donnoient par cahiers au Roi : & j'ai paſſé dix ans à les lire tous les ſoirs ; on y voit les intrigues & les commencements de tout ce que nous voyons aujourd'hui : toute cette iniquité a été préparée de loin.

M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit une grande lettre pour me faire un portrait achevé du jeune Roi ; il ſait bien à quoi je ſuis encore ſenſible. Comment le Duc de N. prendra-t-il ce que le Maréchal de Villeroi a fait pour vous ?

Notre Supérieure eſt un peu mieux, mais encore aſſez mal pour donner de l'inquiétude. Tout ce qui ſe paſſe dans les affaires de l'Egliſe eſt ſi embrouillé & ſi différent d'un jour à l'autre, que je ne ſais plus de quel parti ſont ceux dont j'entends parler. Je n'ai pas encore lu ce que vous m'avez envoyé.

Ce 11 Avril. Je vis hier Me. la Ducheſſe de N. ; elle arriva à onze heures, nous cauſâmes juſqu'à midi : Mlle d'Aumale venoit de temps en temps ranimer le tête-à-tête ; nous dînâmes toutes enſemble, & je ne la revis plus qu'à ſix heu-

res du soir, un quart-d'heure, que j'employai à tout ce qui pouvoit lui plaire le plus.

Je me suis fait lire la lettre de nos Evêques, dont je suis très-contente : je n'y trouve ni hauteur, ni satyre ; tout m'y paroît plein de modération, de douceur, de sagesse : je croyois reconnoître souvent le caractere de celui qui est à la tête ; j'y sentis la charité, l'humanité de St. Paul avec l'autorité de l'Episcopat : il y a une honnête hardiesse, une sage liberté dans ce qui s'adresse au Régent dans la Déclaration, du respect & de l'attachement pour le Pape dans le témoignage qu'il rend au feu Roi. L'exhortation qu'il fait à M. le Duc d'Orléans sur les engagements de son Baptême, & sur ce qu'il doit à la Religion, m'a paru admirable ; si les Jansénistes avoient fait une telle piece, elle feroit bien du bruit ; peut-être suis-je prévenue, mais c'est à vous que je parle.

Ce 12 Avril. Si vous pouviez venir avant Me. de Dangeau & avec elle, ce seroit assurément un plaisir de plus pour moi : voilà ce que mon cœur vous répond : mais la raison vous dit, que loin de multiplier vos visites, il faudroit les éloigner, pour me faire oublier aux autres,

& pour me faire oublier à moi-même tout ce qui n'est plus pour moi. Je pensai plus d'une fois hier à l'éloignement du Chevalier de Caylus ; pleurez-le, je vous le permets, malgré ses folies ; vous savez que j'ai le malheur de connoître les sentiments des meres.

L'Evêque, fils de M. Fagon, a toujours passé pour peu de chose ; & il me semble qne son pere desiroit qu'il fût éloigné & résident.

LETTRE CXXX.

Ce 19 Avril 1717.

RIen ne me paroît plus attendrissant que ce qui vous est arrivé chez M. le Maréchal d'Harcourt : il est vrai que vous n'avez guere respiré depuis notre séparation. Je crains bien que le reste de votre vie ne soit fort triste ; on rachete bien les plaisirs & l'enivrement de la jeunesse : je trouve, en repassant ma vie, que, depuis l'âge de trente-deux ans, qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas été un moment sans peines, & qu'elles ont toujours augmenté.

Je ne sais rien des affaires de M. le

Duc du Maine : il m'écrit rarement ; je n'entends pas parler du Grand-Prieur. Si Me. la Princeſſe d'Eſpinoy avoit été parfaitement contente de ſa belle-fille, j'en ſerois encore plus fâchée : quand en aura-t-elle une ſelon ſon goût ? J'eſpere peu de la converſion de Me. de C..... Je ne me ſoucie point de lire Télemaque. Dites à Me. de Dangeau, qu'elle a moins de foibleſſe humaine qu'une autre, mais qu'il vient un temps où on la ſent dans toute ſon étendue.

Nous parlerons Mercredi du Czar, qui me paroît un très-grand homme, depuis qu'il a demandé de mes nouvelles.

LETTRE CXXXI.

Ce 28 Mai 1717.

JE ſuis toujours inquiete de l'état où eſt Me. de Dangeau : & je la vois entre ſon mari mourant, ſon fils à demi-mort, ſa belle-fille frappée d'un mal incurable, & un enfant de treize ans pour toute reſſource, pour toute conſolation. Cette image m'en rappelle une plus douloureuſe encore, & l'amitié ſuffiſoit pour m'affliger.

Je sors de la visite des trois Dames qui se sont relayées de conversation générale, & de tête-à-tête qui sont encore pires. Me. d'Aubigné, après m'avoir affadie de mille louanges d'un ton moëlleux & onctueux, me voulant persuader de la voir souvent, & moi l'assurant de l'inutilité de telles visites, elle m'a dit que quand ce ne seroit que pour se recommander à mes saintes prieres, je devrois me rendre.

Vous ne vous êtes point trompée. J'ai promis de payer la Profession de Mlle. de Barneval l'ainée, & deux cents livres de pension à la cadette. J'ai beaucoup d'argent : mais je ne puis me résoudre à laisser mourir de faim les parents de ces filles-ci, qui ne manquent de rien, tandis que leurs familles manquent de tout. Donnez deux louis par mois à Me. de Solanet.

LETTRE CXXXII.

Ce 11 *Juillet* 1717.

MLle. Gaudri vient de me dire que le Czar traîne avec lui une fille, au grand scandale de Versailles, de Trianon & de Marly ; je ne puis ajouter foi à ce discours. Je viens de recevoir une lettre de

Me. d'Aumale, qui me dit que la Picardie eſt déja édifiée de la ſainteté de ſa fille.

Adieu, Madame : je crains d'apprendre de mauvaiſes nouvelles de la déciſion de l'affaire des Princes. En ce moment, M. Gabriel entre, & me dit que M. de Bellegarde me mande, qu'il veut venir ici après dîné, ſi je le trouve bon : c'eſt le Czar : je n'ai oſé dire que non : & je vais l'attendre ſur mon lit ; on ne me dit rien de plus ; je ne ſais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie ; s'il veut voir la maiſon, les Demoiſelles ; s'il entrera au chœur : je laiſſe tout au haſard.

Le Czar eſt arrivé à ſept heures du ſoir il s'eſt aſſis au chevet de mon lit ; il m'a demandé ſi j'étois malade : j'ai répondu qu'oui : il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu, une grande vieilleſſe ; il ne ſavoit que me dire, & ſon truchement ne paroiſſoit pas m'entendre ; ſa viſite a été fort courte ; il eſt encore dans la maiſon, mais je ne ſais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir ; vous croyez bien qu'il en aura été ſatisfait.

Je ne veux point l'hiſtoire de la finance. Voilà, pour la Ducheſſe de Noailles, une lettre toute pleine de miel & de ſu-

cre, parce qu'elle m'en écrit deux, ſans demander à me voir. Ma mémoire commence à s'affoiblir ; vous ai-je priée d'envoyer cinquante louis à M. de Ponthieu, Gentilhomme, de nos parents, & digne de cette qualité par ſon indigence ?

LETTRE CXXXIII.

Ce 6 Juillet 1717.

QUoi qu'il arrive, nos Evêques ſeront mieux à leur Dioceſe, que dans les anti-chambres des Princes. Je ne regrete que notre Cardinal, à cauſe de ſa bonne tête, & de l'accès qu'il a auprès du Régent.

M. le Duc du Maine ne me parle que de ſageſſe pour lui & pour tout ce qui l'environne : mais je ne penſe pas qu'on puiſſe réduire ſa femme à ne rien dire ; & de plus, ne ſait-on point faire parler ceux qui ſavent le mieux ſe taire ? & qu'eſt-ce que le perſonnage d'être toujours en juſtification ? Je ne crois pas que mes exhortations fuſſent fort utiles : ce feroit à M. de Fréjus à faire un beau perſonnage en tout ceci, & à conſeiller M. du Maine ; mais n'a-t-il pas de meſures à gar-

der avec les autres ? J'ai toujours bien ſenti que notre Prince n'eſt pas aimé : ſon frere trouve-t-il quelques amis dans cette occaſion ? Il eſt certain qu'il n'y a que vous qui penſiez comme moi. Je n'ai point envie de vous voir, nous ne ferions que nous affliger enſemble : il vaut bien mieux me laiſſer montrer à lire à Mlle. de la Tour. Que dit-on du voyage de Mlle. d'Aumale ? Je ferai mon poſſible pour diſſimuler avec M. le Maréchal de Villeroi : il ne peut ſouffrir un homme au-deſſus de lui ; & nous avons tout à craindre pour celui que nous aimons (*le Duc du Maine*).

LETTRE CXXXIV.

Ce 30 *Juillet* 1717.

ME. de Ventadour vint hier avec M. l'Abbé Perot : ils furent de bien meilleure compagnie que vous, car ils ne ſont point ſi triſtes. Je ne crois pas M. de Tallard aſſez ſage pour être fâché de rentrer dans les affaires : qu'il y faſſe du bien, & je lui pardonnerai ſon ambition.

Vous m'avez laiſſée avec une cruelle idée : on attaquera la place qu'a M. le

Duc du Maine auprès du Roi ; mon Dieu ! qu'eſt-ce que tout cela deviendra ?

Ce 31 *Juillet.* Ce ſera quelque choſe de bien triſte, ſi le réſultat du .... n'eſt que des projets rejettés : nous avons beſoin de remedes effectifs. Je penſe, le moins que je puis, aux affaires de l'Egliſe ; mais quelque compaſſion que j'aye pour M. le Cardinal de Rohan, quand il eſt ici, je vois avec peine qu'il n'y ait plus perſonne pour parler au Régent dans les occaſions preſſantes, quand il n'y eſt pas.

Ce 1 *Août.* Je tremble de ce qui doit éclore demain : eſt-il poſſible qu'on puiſſe être plus mal qu'on eſt ? je parle des autres ; car St. Cyr & moi nous ſommes traités en favoris. Ne donnez-vous plus à Me. de Solanet & à Charlot ? Avez-vous perdu tout-à-fait Me. de Chanteloup ? Voulez-vous retrancher mes aumônes, quand les miſeres augmentent ?

Ce 2 *Août.* La réduction de 10000 liv. à 4800 liv. me paroît bien grande : mais il faut ſavoir bon gré de ce qu'on laiſſe, puiſqu'on peut tout prendre : votre état va m'attacher à la vie.

Je reçois des lettres de tous mes pauvres Couvents, qui m'écrivent qu'on leur demande des déclarations de tous leurs biens : ces filles en ſont bien allarmées.

Il m'étoit déja revenu que M. le Maréchal de Villeroi s'étoit fait beaucoup d'honneur dans le monde : mais on ne m'a point dit comment : je le ſaurai, quand il vous plaira ; je comprends & je partage ſes inquiétudes ſur l'enfant ſi précieux, & vos peines ſur les vôtres.

LETTRE CXXXV.

Ce 2 Septembre 1717.

LEs événements ſont conſidérables aujourd'hui, & pourroient avoir de grandes ſuites : mais j'eſpere avec vous que ſi le Régent tient bon, les autres ſe rendront. J'ai aſſez perdu la ſuite des affaires des Princes du Sang, pour ne pas entendre ce que vous me mandez ſur la ſignature de Me. la Ducheſſe d'Orléans. Que vous faites bien, ma chere niece, de tâcher de vous réjouir, ou du moins de vous diſſiper ! nos ennuis ſont mauvais à tout. Je ne ſais que deſirer ſur la conduite du Pape : car je crois qu'on eſt aſſez diſpoſé à ſecouer ſon joug, s'il employoit ſon autorité : le Cardinal de Biſſy eſt bien à plaindre ! il s'eſt attiré beaucoup d'ennemis, & n'a rien pour ſe ſoutenir. Il me

semble que vous n'étiez point bilieuse, mais tout est changé.

Ce 3 Septembre. Je dois plus d'une réponse à Me. de Dangeau : mais le moyen de rire quand on n'entend parler que de malheurs ! Notre Maréchal ne m'a pas laissé ignorer la petite allarme que le Roi a donnée : il me semble que sans trop de curiosité, on peut s'intéresser à la santé d'un enfant si précieux, à l'état des finances, & au Parlement.

Le Prince de Dombes n'en est que mieux, s'il est basané : mais je l'aimois mieux en Allemagne qu'à Paris : je crains toujours quelque rencontre fâcheuse. Je voudrois être indifférente pour M. le Comte de Charolois : mais, je l'avoue, il y a quelque chose de plus. Quoique je m'attende à un schisme il y a long-temps, je n'ai pu lire, sans frissonner, que vous le croyez proche : Dieu veuille avoir pitié de la France & de son Roi ! Je suis bien-aise de tout ce qui est avantageux au Cardinal de Rohan : & je serois bien fâchée d'avoir à l'effacer de la liste des gens que j'estime : elle est déja bien courte, cette liste !

Notre Curé de St. Sulpice est fort actif ; il entreprend de grandes choses, & fera de grands biens à Paris. Me. la Du-

chesse d'Orléans est un objet de pitié : je voudrois bien que la mort de Me. D..... augmentât les craintes où l'on m'a dit que Me. la Duchesse de Berry est tombée. Mille amitiés à notre aimable & respectable amie : voyez-la le plus souvent que vous pourrez, pour le plaisir de l'une & de l'autre, & même pour le mien. Je me fais un grand plaisir de l'idée d'une Dame de campagne qui envoye de sa chasse à une Dame de la Cour de ses amies. Je ne vois rien, je ne sais rien, & je ne pense presque rien. Bon soir, ma chere niece : il faut me coucher sur les six heures : mes forces ne vont pas plus loin.

LETTRE CXXXVI.

De Mad. de Caylus.

JE n'ai point vu le Maréchal d'Harcourt depuis le premier d'Octobre ; mais je ne me suis point apperçue qu'il fût différent de ce que nous l'avons vu depuis les fâcheuses attaques qu'il a eues. J'ai toujours trouvé en lui ce bon sens, cette bonne tête, ce juste discernement entre le bien & le mieux. Mais il y a

tant de différence d'être considéré par une amie au coin de son feu, par une femme qui dit & qui pense à peu près les mêmes choses, ou par une troupe de gens qui n'ont dans l'esprit que cette maxime, *Plus de morts, moins d'ennemis*, que je ne suis point étonnée qu'on juge si mal d'une foiblesse, qui néanmoins ne prend que sur le corps.

Madame de Berry a passé la fête aux Carmélites : elle y alla coucher la veille avec la seule d'Avaise ; on dit que ces saintes filles sont édifiées d'elle ; je suis ravie que cette Princesse forme cette liaison. Quand elle n'aboutiroit qu'à les faire payer, ce seroit beaucoup : & on dit qu'elle a déclaré qu'elle vouloit prendre soin de leurs affaires. La petite-vérole fait ici bien du ravage. Avez-vous su la mort de cette pauvre Me. de Forcet, précédée de celle de sa fille, dont elle avoit pris cette même maladie ?

M. Fagon est depuis quelques jours arrivé dans sa retraite du Jardin du Roi : nous nous sommes fait mutuellement de tendres messages : il est sûr qu'on lui conserve son habitation, & même l'autorité sur les plantes, avec une pension de deux mille écus : ce traitement est fort raisonnable.

Comment

Comment voulez-vous que je ne me mette pas en peine, quand j'entends dire que vous avez la fievre, & que vous êtes plus abattue ? L'habitude peut-elle ôter sur cela la sensibilité ? *Il faut premier que mon cœur on refonde.*

Je suis fort bien ici : je ne perds pas un rayon du Soleil, ni un mot des Vêpres d'un Séminaire où les femmes n'entrent point : c'est ainsi que toute la vie est mêlée ; d'un côté, ce Palais, (le Luxembourg) & de l'autre, les louanges de Dieu.

Je reprends ma lettre pour vous faire des remerciments de la pauvre Barneval : Me. de St. Geran & elle sont encore chez l'Hospitalier Bonrepaux : jamais patriarche n'a porté cette vertu plus loin. Les troubles d'Angleterre ne diminuent pas : la révolte d'Ecosse s'étend, & le Duc d'Ormond est passé. Je vous avoue que je me sens un grand zele pour le Roi Jacques, & que je suis Tory jusques dans la moëlle des os ; nous le verrons sur le Trône de ses peres, & nous l'y verrons bon Catholique. Je voudrois bien pouvoir jouir de ces nouvelles, & faire ma cour à la Reine d'Angleterre : vous serez informée, ma chere tante, de tout ce que j'apprendrai ; c'est peut-être le seul

événement qui puisse exciter votre curiosité, j'en connois les motifs.

LETTRE CXXXVII.

De Mad. de Maintenon.

Ce 11 *Octobre* 1717.

IL est vrai que je suis ravie du retour de Me. de Remiremont : c'est une société pour vous, aussi agréable que glorieuse. Je crains qu'on ne vous rende quelque mauvais office sur le séjour de cet Espagnol chez vous. Je serai bien surprise, si l'acceptation du Cardinal contente le Pape : c'est dommage que je me forme l'esprit si tard ! Je me serois épargné bien des peines, si j'avois su tout ce que les Papes & les Rois sont capables de faire : il y a des gens qui croyent que tout ce que M. le Duc d'Orléans fait pour adoucir, est fondé sur ce que Rome veut éclater. Il ne seroit pas mauvais d'opposer Madame de Berry à Madame la Duchesse : il en résulteroit quelque chose de bon.

Je suis très-fâchée de ce que Me. de

Levis n'a pas la livrée de Madame d'Orléans : je crois que j'aurois desiré de l'avoir. Il est vrai que la demande du Gouvernement de St. Germain m'a surprise : la De. de N. m'a donné part de ce bienfait nouveau ; mais je n'ai de force, de courage & de sensibilité que pour vous.

Ce 12 Octobre. La déclaration m'a paru un arrangement de paroles, qui ne veut rien dire : on y demande une décision déja accordée : on la suppose à faire, & elle est faite ; les termes respectueux pour le Pape éblouiront bien des gens qui ne sont au fait ni de cette affaire, ni du style des Caméléons : si tout cela est concerté, il y auroit, ce me semble, plus à espérer pour la paix.

Je n'ai pas grande foi au raccommodement, quand on a été brouillé d'une certaine façon & pour de certains sujets : il est impossible que ce qui s'est passé entre les grands Acteurs des Finances ne soit encore un contre-temps. Je suis surprise de ce que vous me dites du mariage de M. le Comte de Charolois.

Est-il vrai que le peuple veut s'allarmer sur la santé du Roi ? Je croyois que c'étoit une tendre inquiétude qu'on nous laissoit à vous, à moi, & à St. Cyr. J'ai reçu au-

jourd'hui une lettre de ſon Gouverneur, qui me raſſure.

Il faut remettre tous nos plaiſirs de Courbevoie à l'été prochain : dites à Me. de Dangeau qu'il faut ſonger à une niche : ceux du garde-meuble en uſent ſi bien avec moi, qu'ils ne nous refuſeront pas : je jouerai au Piquet avec Mad. la Comteſſe, & nous paſſerons là d'agréables journées : il faut que les miennes finiſſent à cinq heures ; mais j'arriverai de grand matin. Adieu, ma chere niece, je vais me coucher, pendant que tout le monde va ſouper : la vieilleſſe ſépare de tout ; mais la ſolitude eſt bonne, à moins qu'on ne ſoit mauvais ſoi-même.

LETTRE CXXXVIII.

Ce 18 Octobre 1717.

JE n'ai nulle habileté pour prévoir l'avenir : mais je vois clairement que le préſent ne va pas bien, & que les mois ſe paſſent ſans qu'on voye l'effet de ces brillantes promeſſes qui ont amuſé le peuple : il eſt pourtant certain qu'il y a des endroits dans le Royaume qui vont mieux : on m'aſſure qu'il y a de l'argent dans le Pays Char-

train, qu'il y en a encore plus à Rouen, que le commerce y va très-bien, & qu'il ſe rétablit à Lyon & à Tours : ſi cela eſt vrai, il ne faut pas déſeſpérer : on négligera l'Egliſe : on relevera l'Etat.

De la maniere dont on me parle des audiences du Duc de Noailles, & de l'impoſſibilité de l'aborder, on n'a jamais vu Miniſtre faire une plus grande figure. Je refuſe tout le monde : mes demandes ſeroient reçues avec politeſſe, mais négligées ; & peut-être avec raiſon. On m'aſſure, mais d'aſſez mauvaiſe part, qu'on vend les équipages de M. le Duc de la Feuillade. Je ſuis fort aiſe que le Prince de Dombes ſe faſſe aimer. Nos Princes ſont admirables dans la diverſité de leurs penſées, & trouvent toujours le moyen de ſurprendre.

Ce 19 *Octobre.* J'aime fort le recu au haut de la lettre : votre bel eſprit devoit n'acheter que les volumes qui me manquoient : je vous aſſure que je les trouve à très-bon marché : vous ſavez que je ne puis flatter quand il s'agit d'argent.

M. le Duc de Noailles eſt très-content de ſon ouvrage : il eſpere beaucoup ; ſa femme m'apporta une lettre de Me. de Dangeau, qu'elle finit par me mander que les gens ſenſés ſont fort ſatiſ-

faits de la conduite de ce Président des Finances.

M. du Maine assure que cet Anglois est un homme sans honneur, sans Religion, & sans foi, & que son projet fut rejetté par le Parlement d'Ecosse. Cet homme & Dubois vont ruiner la France : hélas ! le Roi ne songeoit, un mois avant sa mort, qu'à la soulager & à l'enrichir.

LETTRE CXXXIX.

Ce 9 Novembre 1717.

ME. de Dangeau vient de partir : il me sera encore plus aisé de prendre patience, que de lui faire entendre raison. Il est fâcheux, que voulant me dévouer aux visites, il n'y ait que la vôtre que je ne puisse recevoir.

J'ai été quatre heures de suite en contrainte & en attention : c'est trop à mon âge.

Ce 10 *Novembre.* Je crois tout ce que vous me dites sur Me. de Dangeau ; elle est bien sensible ; mais je trouve que les étrangeres ne meurent pas de sensibilité : cette mort-là est réservée aux Françoises, & cependant je ne meurs point. M.

l'Archevêque de Rouen m'écrivoit, il y a quelque temps, que tout étoit accommodé. Il faut que M. de Nismes n'agisse pas tout seul : il se perdroit inutilement : c'est à vous que je le dis, car je ne dois rien dire.

Que votre fils est louable de connoître sitôt le danger de Paris ! mais qu'il est à plaindre par la difficulté de s'en garantir ! Pourquoi ne donnez-vous pas à Charlot & à mes autres pauvres selon leurs besoins ?

L'état du Roi d'Espagne est affreux, s'il n'est pas fini : son esprit n'étoit point tourné, ce me semble, à la folie.

J'ai consulté M. Besse sur vos maux : il vous conseilleroit le lait, & dit que vous ne guéririez qu'en changeant la qualité de votre sang : je ne puis douter, au bien qu'il me fait, que M. Fagon ne fût prévenu contre cette nourriture-là. Rien n'est si froid que nos lettres, parce que notre cœur est transi. Mais pourquoi penser aux plaisirs, quand on n'a que deux jours à vivre ?

LETTRE CXL.

Ce 22 Novembre 1717.

L'Etat de M. le Régent me fait beaucoup de peine : je prie souvent pour lui & pour Me. sa fille ; & je demande pour eux, peut-être pas ce qu'ils souhaitent, mais sûrement ce qu'ils devroient souhaiter. Il me paroît qu'on parle autant de la mauvaise santé du Prince des Asturies que de celle du Roi son pere.

Donnez à Me. de Solanet : d'un côté, on ne voit que miseres, & de l'autre, tant de sujets de crainte, qu'on a de la peine à se dessaisir de ce qu'on tient.

Le pauvre M. de Chamillard passa ici il y a quelques jours, & m'envoya faire des excuses de ce qu'il n'arrêtoit pas : il étoit avec Me. sa femme, qui a été le chercher sur une quatrieme attaque d'apoplexie ; je voudrois qu'il sût que je demande de ses nouvelles.

Il faut à M. le Cardinal de Noailles autant d'amis qu'il en a, pour faire passer doucement une acceptation & une protestation en même-temps ; car j'appelle ainsi cet appel.

Je ſerai très-inquiete de M. le Duc d'Orléans que j'ai toujours aimé, & qui ne m'a jamais haïe: il n'en eſt pas de même des autres malades dont vous me parlez, excepté M. de Fréjus.

LETTRE CXLI.

Ce 29 Novembre 1717.

JE ſuis charmée que les yeux du Régent ſoient un peu mieux; mais ſon régime fait tout craindre: ne pourroit-il pas ſe laſſer enfin des plaiſirs! Les affaires l'uſeroient moins vîte: je crois ſes jours utiles à la France. L'état du Duc de Noailles me paroît bien déſagréable, & je ne le crois pas fort patient: mais on ſe trompe tant dans les jugements qu'on fait!

M. Bonnet me diſoit, il y a deux jours, que l'Archevêque de Bourges lui avoit fort demandé de mes nouvelles, & qu'il lui avoit dit que j'étois droite comme un jonc, & cela avec un ſourire, qui me fait croire qu'il me regarde comme un prodige: il aura ſans doute ajouté que je raiſonne tout auſſi-bien que lui: me voilà donc une perſonne à montrer. Il faut avouer qu'il eſt bien glorieux de vivre

long-temps : on croit faire maintenant mon éloge quand on dit : Elle raiſonne encore juſte, elle écrit encore d'une main ferme : me voilà bien louée ! & voilà de grands ſujets d'amour-propre !

LETTRE CXLII.

Ce 6 Décembre 1717.

NE parlons donc plus de nous moins écrire, puiſque vous en êtes offenſée, & jouiſſons en paix du mérite de Petin. Je ſerois bien fâchée que M. & Me. de la Vrilliere perdiſſent leurs fils : il me ſemble qu'ils méritent l'un & l'autre d'être heureux : ils ont une bonne réputation.

Mlle. de la Tour eſt un petit ſujet incompréhenſible en tout, dans ſes maladies, dans ſes goûts, dans ſes ſentiments, dans ſes jouets. M. le Duc du Maine a voulu que je viſſe ſes enfants : il a raiſon de les montrer : ils paſſerent ici hier en revenant de Rambouillet ; ils ſont à ſouhait : la contenance noble, la viſite courte ; ils parlerent préciſément comme il convient à leur âge : je n'y aurois ni ajouté, ni retranché une parole, & leur grand-pere en auroit été fort content.

Ce 7 Décembre. M. Manduit a eu de la peine à trouver 1600 liv. Je commence à éprouver la rareté de l'argent : mais entre nous, s'ils vous plaît.

L'intrigue eſt plus puiſſante à la Cour que les liaiſons du ſang : faut-il paſſer de cette réflexion qui en entraîneroit tant d'autres, à la Ducheſſe de Noailles qui m'écrit quelques plaintes ſur M. le Duc de la Force, & ſur M. Law, comme une bonne femme, toute dans les intérêts de ſon mari : elle ne m'avoit jamais parlé de rien. M. de Guignonville me mande qu'il vous a confié toutes ſes peines : il faut voir la ſuite ; mais il me paroît qu'on va aſſez vous conter ſes douleurs, ſans penſer aux vôtres : je connois ce perſonnage-là. M. Beſſe me dit en ce moment, que le Cardinal de Polignac a écrit au Nonce une lettre un peu forte ; voilà le plus important de mes auteurs. Bon ſoir, mon enfant.

LETTRE CXLIII.

NOus allons voir ce que produira la préſence de votre Cardinal : le Régent va être vivement attaqué des deux

côtés. La prose & les vers que vous m'avez envoyés sont fort jolis, mais la matiere passe la raillerie. Au reste, je dois vous dire que je ne m'ennuye plus, depuis que je me porte bien; les prieres, mon ajustement, l'éducation de Mlle. de la Tour, remplissent la matinée: quelques instructions aux jeunes Professes, des récréations avec la Communauté, une heure de Piquet ou de Trictrac avec Mlle. d'Aumale suffisent pour l'après-dînée. J'ai été mal-saine dans tous les âges de ma vie, mais ma caducité est vigoureuse.

Je suis assez bizarre sur Me. de Dangeau; je ne veux pas la voir: je m'ennuye de ne pas entendre parler d'elle.

Ce 14 Décembre. J'attendois de grandes nouvelles hier par Petin: il pourroit bien ne s'être pas passé grand'chose: il se pourra même que le Régent accordera encore quelque Courier à Rome, dont il faudra attendre le retour; car le parti ne demande qu'à retarder: & en effet, il profite bien du temps qu'on lui donne.

Il y a plus de deux heures que j'attends M. de Villeroi: sa santé, celle du Roi m'empêchent de murmurer; mais il est ennuyeux d'attendre; & voilà comme les plaisirs les plus innocents ont leurs dégoûts.

Ce 15 *Décembre.* M. le Maréchal de Villeroi ſe préparoit à me dire bien des choſes, & craignoit que le temps ne nous manquât : cependant il ne m'apprit rien de nouveau : il gliſſa ſur les affaires de l'Egliſe : il m'apporta les pieces d'eſprit que vous m'avez envoyées : il me parut abattu & un peu vieilli ; en vérité, ce ſeroit une grande perte : il eſt rempli d'eſtime pour vous, & m'aſſure qu'il trouve le Régent très-diſpoſé à vous marquer la ſienne : vous me manderez le ſuccès de ſa négociation : je lui parlai de Me. de Mailly, ſans pourtant le charger de rien. La converſation fut aſſez languiſſante ſur le temps préſent : mais nous tombâmes ſur le paſſé, & ſur ceux que nous avons perdus, & nous ne pûmes finir. Il me tourmenta un peu ſur le ſéjour que vous voudriez faire ici de temps en temps : il ſe moqua de moi, quand je lui dis que je ne m'ennuyois pas : il eſt très-incapable de comprendre que je doive, & encore moins que je puiſſe m'occuper de St. Cyr : & il rabattroit bien de l'eſtime qu'il a pour moi, s'il me voyoit montrer à lire à Mlle. de la Tour, examiner la vocation d'une poſtulante, ou raccommoder mes chemiſes.

Remerciez bien M. le Cardinal de Ro-

han, je vous prie, de ce qu'il a fait pour la penſion de deux jeunes Gentilshommes auxquels je m'intéreſſe véritablement, & que je crois avoir ôtés au parti. Vous m'annoncez M. de Guignonville pour ce matin; je ne ſais quel conſeil lui donner: & le Duc de Noailles a conduit ſon affaire, de façon à tout perdre ſi ce pauvre homme ne fait rien pour en ſortir, & à l'avoir pour ennemi, s'il cherche d'autre ſecours que le ſien. Ne ſortez de votre oiſiveté, que pour vous aſſurer de celle dont vous jouiſſez.

LETTRE CXLIV.

Le jour de Noël 1717.

JE n'ai point douté que la préſence du Cardinal de Rohan ne produiſît un Courier très-preſſant à Rome, mais qui ne fera rien de plus déciſif que ce qui ſe paſſe depuis tant d'années. Dieu veuille que la bonne cauſe n'en ſouffre pas, & que notre Cardinal ne perde rien de ſa réputation! Me. de Dangeau veut venir Mercredi, & il faut bien y conſentir: ſon ſtyle ne ſe ſent pas de la diminution de ſa joie: ſa lettre eſt admirable: elle

y emploie toutes ſes connoiſſances : Me. Guyon eſt citée fort à propos : elle compare la plénitude de ſon amitié à celle de la grace, mais tout cela avec un tour très-ſingulier : elle me fait ſeulement une demande incivile, qui eſt, de me trouver de la joie ; je n'aurai certainement que celle qu'elle m'apportera.

Ce 27 Décembre. Le premier moment de la viſite de notre amie me fit plaiſir : la ſuite me fit de la peine : elle voulut, je crois par conſcience, jouer au Piquet : elle m'attendrit à ne pouvoir retenir mes larmes : le reſte me mit en fureur ; elle finit par me déclarer que déſormais elle viendra ſans m'avertir : je ſuis entre la triſteſſe & la colere, & je me prends à vous de tout : c'eſt vous qui me remettez continuellement dans le commerce du monde : je me repens de vous écrire ſi ſouvent, de vous envoyer mille choſes, & en un mot, d'avoir la conduite d'une inſenſée, qui en deſirant d'être oubliée, fait tout ce qu'il faut pour ne l'être pas : jugez, ma chere niece, de ce que vous avez à réparer ; car c'eſt tout de bon que je ne puis ſoutenir des diſputes continuelles. Me. de Dangeau veut me faire ici un appartement qui ſera délicieux : rien n'eſt plus facile que de trouver dans St.

Cyr des logements pour vous toutes: il n'y a rien d'embarraſſant là-deſſus.

Je ne finirois pas, ſi je vous diſois les projets déſordonnés dans leſquels elle me veut faire entrer, qui ſont auſſi oppoſés à mon inclination qu'aux intérêts de St. Cyr, que je détruirois plus vîte que je ne l'ai bâti: n'en parlons plus; en voilà aſſez pour une perſonne qui entend raiſon, qui m'aime & qui me croit vraie.

Il n'y a pas d'apparence que les affaires de l'Egliſe changent de face ſitôt, & ce n'étoit pas la peine de faire marcher votre Cardinal: le Maréchal de Villeroi parle toujours avantageuſement de lui.

Je ſupporte la mort de Charlot fort courageuſement: je trouve aſſez mauvais que vous ſoyez ſi long-temps, ſans voir les Princeſſes de Lorraine: je les eſtime fort, & je ſuis ravie de ſavoir que la Princeſſe de Soubiſe eſt la ſageſſe même. On m'a dit que l'on retient préſentement la jeune Princeſſe de Conti, & que M. ſon mari veut changer de conduite: on ſe laſſera peut-être de vivre ſans.....

LETTRE CXLV.

Ce 10 *Janvier* 1718.

LEs affaires de Bretagne me paroiſſent ſérieuſes : on dit que le Prince Eugene eſt à Londres, & je crois déja le voir nous faire la guerre dans cette Province. Quant aux affaires de l'Egliſe, elles ne peuvent qu'empirer, quelque parti qu'on puiſſe prendre : je plaindrois le Cardinal de Rohan, ſi je pouvois plaindre un homme qui a l'honneur d'être la victime de ſon zele pour la vérité.

Je ſerois bien-aiſe que le pauvre Guignonville ſortît d'affaire par M. de Noailles ; mais, en vérité, je crains que le ſecours ne vienne trop tard : il me paroît fort mal.

Je ſuis bien touchée de ce que notre Maréchal a fait par rapport aux Janséniſtes : c'eſt une marque de courage & d'affection pour le feu Roi, qu'on ne peut trop louer. J'eſpere que lorſque Me. de Dangeau ſaura ce qui s'eſt paſſé entre nous, elle ſe rendra, & je conſens que ce ſoit par complaiſance, ſi ce n'eſt pas par conviction : mon projet ſeroit qu'elle me vît

quatre fois l'an, & vous avec elle; que la Ducheſſe de Noailles fît de même, & vous avec elle : vous pourriez même vous joindre quelquefois. Travaillez ſur ce plan.

Ce 11 Janvier. Je deſire des nouvelles de conſéquence par l'intérêt que je prends au bien général : je ne ſuis plus fâchée d'en ſavoir de ceux que je n'ai pas oubliés : mais la plus forte raiſon eſt pour les Dames de St. Louis, qui d'ordinaire en ſavent de fauſſes par le marché de Verſailles & par les Provinciaux qui voyent leurs filles. Ne craignez point d'être commiſe, je ne dis pas celles qu'il ne conviendroit pas que je ſuſſe par vous. Je viens d'écrire à la Ducheſſe de Noailles pour M. de Guignonville, c'eſt-à-dire pour lui fournir un prétexte d'en parler; car je n'en dis qu'un mot, tant je crains qu'on ne ſe fâche contre nous!

Il faut eſpérer que les démêlés des Dames déſuniront l'hôtel de C. & les Noailles. Je penſe comme vous ſur M. Deſmarets : je ne crois pas qu'il s'accommodât d'une ſeconde place, ni que le Duc de Noailles s'accommodât même d'un ſecond. Les remontrances du Parlement ſont, ce me ſemble, raiſonnables : & cela ne lui arrive pas toujours.

LETTRE CXLVI.

Ce 24 Janvier 1718.

VOus me connoiſſez aſſez, ma chere niece, pour ſavoir ſi je ſuis ſenſible à la mort de M. de Dangeau: la douleur de notre amie, & tout ce qui en retombera ſur vous ſont aſſurément les événements qui pouvoient le plus m'affliger. Je voudrois être à Paris pour pleurer avec elle, & prier avec vous: j'ai deux choſes à vous demander: l'une, que vous ne vous tuiez pas, & l'autre, que vous empêchiez Me. de Dangeau de précipiter ſa réſolution: elle eſt encore bien jeune, & je ſais qu'on vit long-temps.

J'admire les Bretons: toute la ſageſſe des François eſt donc dans cette Province-là? Vous m'effrayez ſur le Schiſme; mais j'ai peine à croire qu'il ſoit pire que ce que nous voyons. Que de choſes j'ai vues! Me. la Ducheſſe de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des manieres & par une conduite qui auroient fait la diſgrace de toute autre. Me. de Monteſpan atteloit ſix ſouris à un petit carroſſe de filagramme, & s'en laiſſoit

mordre ses belles mains : elle avoit des cochons & des chevres dans des lambris peints & dorés : le Roi la montroit aux Ministres, comme un enfant, se récriant sur le badinage des Mortemarts : mais elle savoit tous les secrets de l'Etat, & donnoit de très-bons conseils, & de très-mauvais, selon ses passions.

Le Chancelier trouve-t-il bon que le Parlement désapprouve qu'on lui fasse une maison ?

Ce 25 *Janvier.* Vous savez bien que j'ai de l'inclination pour le Chevalier ; les vauriens ne me déplaisent pas toujours, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'au vice & au déshonneur.

Ce 26 *Janvier.* Le schisme de M. d'Apt m'a transie : les barricades m'ont effrayée : j'ai compté pour peu les Princesses, mais pour beaucoup que vous vouliez prendre du lait le soir : il semble que je n'aurois plus rien à dire sur votre lettre, je vais pourtant la reprendre & y répondre.

Les remontrances des Bretons paroissent bien raisonnables, & fort respectueuses.

Ce 10 *Mars.* J'ai écrit & parlé trop souvent au Duc de Noailles pour avoir besoin de m'étendre sur les intérêts de Guignonville : j'ai mandé qu'il mourroit

bientôt, si l'on nous laissoit encore longtemps dans l'incertitude : il me semble que le mot de *nous* est une très-grande recommandation. Je ne crois pas que la Duchesse de Berry se fâchât du nom que vous n'avez pas voulu écrire.

Mille complimens à notre Maréchal, au seul dont je ne veux pas être oubliée.

Je ne suis pas, entre vous & moi, sans quelque inquiétude sur mes affaires & sur celles de St. Cyr : comment M. le Duc de Noailles ira-t-il solliciter M. d'Argenson ?

On dit que le Chancelier s'est brouillé avec le Régent, pour avoir soutenu le Parlement : que cette disgrace le couvre de gloire : que le Duc de Noailles en acquiert beaucoup d'avoir tout quitté en perdant un ami qui étoit l'ame des Conseils : & qu'il ne faut plus compter sur rien de bon : voilà les nouvelles de Versailles.

LETTRE CXLVII.

Ce 7 Février 1718.

LE Duc de Noailles n'eſt point embarraſſé de M. d'Argenſon : il prétend que nos affaires n'iront que mieux, parce qu'il y aura plus de temps à lui donner. Le Maréchal de Vilars eſt bien homme à quitter ſi on le chicane : ce ſeroit une perte pour les Officiers : je l'ai toujours vu aller bien droit.

Le portrait que vous faites d'Alberoni, me jette bien dans une grande incertitude ſur les jugements que nous faiſons des hommes : heureux ceux qui ne dépendent pas de leur caprice, & plus heureux encore ceux qui peuvent ſe paſſer d'eux ! Dieu nous garde du Traité dont vous me parlez !

Il ne ſe paſſe point de jour que je ne croye que le Chancelier revient : je m'étois flattée que la bonne cauſe profiteroit de ſon abſence, & qu'enfin le Régent ne voudroit point ſe brouiller avec Rome : nos Cardinaux & les bons Evêques paroiſſent vouloir faire quelque choſe de déciſif : je ne parlerai qu'à vous de cette

matiere ; mais il me ſemble que rien n'eſt plus dangereux que de demeurer comme on eſt : c'eſt en temporiſant que le parti s'eſt fortifié au point où il eſt. Ce qui s'eſt paſſé là-deſſus tourneroit à mérite à nos Prélats s'ils finiſſoient, & tournera à foibleſſe s'ils ne font rien : c'eſt mon avis, & peut-être l'avis d'une femme. Le Chancelier ſera un peu plus fort, s'il revient.

Ce 9 Fevrier. Dieu veuille inſpirer M. d'Argenſon ! il a une méchante beſogne à faire, & trouvera plus d'une pierre ſur ſes pas. Comment le Régent ſoutiendra-t-il enſemble deux têtes auſſi fortes & auſſi oppoſées que le Chancelier & le Garde-des-Sceaux ? ces deux têtes doivent ſe heurter ſans ceſſe ; & que réſultera-t-il du choc ? J'ai reçu une lettre de notre Maréchal, de dix pages, où il n'y a que des réflexions ſur ce qui ſe paſſe : je lui fais une très-longue réponſe, remplie de tout ce que j'ai cru de plus propre à lui plaire : on gagne les honnêtes gens, comme le peuple. Les moins Janſéniſtes ſont éblouis du mérite du Garde-des-Sceaux : ſi le Régent continue à ſoutenir le mauvais parti, le bon n'aura pas beaucoup de ſectateurs. Il y a peu de fermeté dans les hommes pour le bien : il me ſemble qu'il ſont plus conſtants dans le mal.

LETTRE CXLVIII.

Ce 16 *Février* 1718.

SAit-on certainement la cause de la disgrace du Chancelier ? Il me paroît que la multitude est favorable au Parlement : je crois bien qu'on a trop attendu a réprimer le parti : mais ne sera-t-il pas encore plus fort, si on lui fait voir de la crainte ? Est-il vrai que le Régent ait répondu fiérement aux remontrances ? Mlle. de Breuillac me dit que les Savetiers chantent dans les rues, qu'il faut que le Chancelier revienne, & que c'est au Parlement à gouverner. Je vis hier M. le Curé de St. Sulpice : son embonpoint me surprit, & sa gaieté m'en donna : il me paroît plein de confiance que Dieu n'abandonnera pas les gens de bien,

Ce 17 *Février.* Je suis toujours surprise de la bonté de M. le Maréchal de Villeroi pour moi : il me semble qu'il a, depuis long-temps, rempli la mesure de ce qu'il y a de plus tendre & de plus délicat par rapport au feu Roi sur ce qui me regarde. Cependant il ne se lasse point : & le voilà encore chargé de Guignonville. J'aurois eu bien

bien de la peine à lui faire cette priere; mais il ne l'attend pas, & continue à prévenir mes desirs en tout. Dites-lui là-dessus, ma chere niece, ce qu'il y a de plus propre à lui marquer ma reconnoissance: il est vrai que cette affaire-là me tient fort au cœur: & il est étonnant qu'elle ne soit pas finie.

On parle bien différemment de l'état du Duc de Noailles: les uns disent qu'il n'a jamais été mieux à la Cour; les autres prétendent que non, & qu'il succombera par la force de ses ennemis.

Vous avez tant rendu de bons offices auprès de moi à la Duchesse de Noailles, & je suis si contente de la conduite qu'elle a depuis qu'elle est à Paris, que je l'aime véritablement: son mari est jeune & sain, mais il est pas immortel. Je pense souvent, que si elle le perdoit...... la persécuteroit: elle n'est pas plus habile que moi en affaires. Vous savez qu'elle a apporté de grands biens; mais je ne sais si on a tourné ses conventions d'une maniere avantageuse pour elle; & je ne lui vois pas un ami propre à la conduire. Je voudrois lui assurer M. de Guignonville pour les affaires médiocres, & que vous lui donnassiez M. Fagon pour les grandes: il est habile, & son pere lui a peut-être inspiré

quelque confidération pour moi : je le crois un peu du parti où je ne fuis pas aimée : ce qui n'eft pas déraifonnable.

Il ne faut pas nous vanter des honnêtetés de M. d'Argenfon : nous ferions accablées, & il ne faut pas l'importuner. Je ferois bien contente fi vous & cette pauvre coufine étoient payées, & fi St. Cyr étoit traité comme il l'a été jufqu'ici.

Je crains que M. d'Argenfon ne fuccombe à la vie qu'il mene : je voudrois bien qu'il réuffît ; mais on n'ofe prefque l'efpérer, fur-tout ayant affaire à un homme qui ne fuit pas les projets qu'on pourroit faire. La dépendance des Traités eft grande, & fera utile aux Anglois, quand ils ne feroient que nous ruiner, ou empêcher notre rétabliffement. Le départ de Me. la Chanceliere me fait grand plaifir, & le fecret qu'on garde fur le fujet de leur difgrace, pourroit être perfonnel au Régent : ce feroit tant mieux, car elle dureroit : mais on le laiffe bien près, pour continuer les intrigues.

Je fuis fâchée du départ de M. le Cardinal de Rohan : ce qu'on veut faire iroit mieux, ce me femble, s'il demeuroit en ce temps-là à la tête des Evêques : & vous verrez qu'on renverra à Rome pour gagner encore du temps : le mot d'*encore* eft bien fort

dans les conſeils. On dit que les audiences du Cardinal de Noailles ſont moins nombreuſes.

La conduite de M. le Duc montre aſſez ſon deſſein : ſi les repas continuent, on pourra découvrir bien des choſes par le vin. Vous me dites une grande parole, que les portes ſecretes s'ouvriront, ou ſe fermeront, ſelon ce qui plaira à M. d'Argenſon. Eſt-il favori avec le reſte ? il eſt déja tant d'autres choſes. Eſt-il vrai que Longe-Pierre eſt au Duc de Chartres ? Je crois que le Duc d'Orleans n'ignore pas qu'il eſt attaché au Duc de Noailles très-intimement. M. l'Archevêque de Rheims m'a envoyé une belle lettre, qu'il écrit au Régent avec une liberté épiſcopale, & d'ailleurs très-polie & très-reſpectueuſe.

Je ſuis aſſez en peine du compte que l'on rendra à Me. la Ducheſſe de Lorraine de l'état de la Cour : vous ſavez qu'elle eſt aſſez à la vieille mode, pour aimer ſon mari, ſes enfants, ſa famille : ſa préſençe pourra contraindre les ſoupés.

LETTRE CXLIX.

Ce 20 *Février* 1718.

JE crois Guignonville mort; ſon fils veut être Fermier général. Je lui objectai d'abord la différence de ſa profeſſion à celle-là, à laquelle il pourroit bien n'être pas propre : il me répondit qu'il ne falloit que du courage pour s'acquitter de ce qu'il nous convenoit de prendre. Ses larmes pour ſon pere, la peine que je ſentois de ſa mort m'arracherent une lettre qu'il me demandoit inſtamment : elle n'étoit pas à une lieue d'ici, que je me repentis de l'avoir écrite, dans la peur de faire une priere incivile à des perſonnes à qui je dois ménager le chagrin d'avoir à me refuſer. Je fus tentée d'écrire ce que je penſois à notre Maréchal; mais il m'y parut une maniere de trahiſon pour Guignonville, & j'abandonnai tout au haſard. Je viens de recevoir des lettres du Maréchal & du Miniſtre; mais elles ſont, je crois, ſur nos premieres recommandations. Quoi qu'il en arrive, j'ai voulu vous avertir de tout.

Ce 21 *Février*. J'attends M. le Curé de St. Sulpice avec un échantillon de ſa manufac-

ture ; elle me fait regretter Paris : j'entrerois bien dans ses desseins.

J'ai vu filer la mousseline : votre Curé est admirable : il servira bien l'Eglise & l'Etat.

LETTRE CL.

Ce 7 Mars 1718.

MR. de la Vrilliere est d'une si grande conséquence, qu'un Courier de sa part m'a fait trembler : je n'ai pas douté que ce ne fût pour m'apprendre quelque événement terrible. Cette idée m'a fait trouver le mariage de sa fille assez froid : je lui ai écrit de mon mieux. Ne sont-ce pas deux enfants qu'on marie ensemble ? Me. de Maurepas ira-t-elle de son chef ? & Me. de la Vrilliere entendra-t-elle à bien conduire ses petits-enfants, sans se mêler des siens ? j'attends pour lui écrire, qu'elle soit grand'mere.

M. Besse vient de m'interrompre & de me dire que le Cardinal de la Trimouille a l'Archevêché de Cambray. Ne sera-ce point une retraite pour Me. la Princesse des Ursins ? Je n'entends point ce don de 50000 liv. de l'Abbé d'Estrées : n'est-ce point pour la maison qu'on lui avoit vendue ?

Ce 8 Mars. Il y a quelque difficulté entre l'Evêque & celui qui eſt à la tête des affaires de St. Cyr, pour la ſignature des comptes: je ne ſais ce que le Duc de Noailles voudra là-deſſus; mais l'Evêque ne me paroît pas diſpoſé à céder. Il a pour lui l'uſage des arrêts & l'intention du Roi, à qui j'ai ſouvent oui dire : *On ne ſait plus où l'on en eſt, dès qu'on eſt ſorti des regles* : il eſt vrai que nous en ſortons, quand nous avons une Demoiſelle & P ..... à la tête de notre Conſeil ; car il nous eſt marqué, que ce ſera un Conſeiller d'Etat. Les projets de campagne me font craindre quelque diſgrace à la fin : les-abſents ſont bien foibles à la Cour.

Je meurs d'envie de faire ſavoir à M. d'Argenſon la reconnoiſſance que je ſens de la maniere dont il a reçu Me. de Mailly. Ma confuſion eſt extrême ſur le contrat de mariage de mon grand-pere : je l'ai vu pluſieurs fois entre les mains de Manſeau : & je ne ſais s'il l'auroit envoyé dans les papiers de Maintenon. Il eſt ridicule à moi d'avoir toujours vécu dans ce dégagement des choſes qui me regardoient : j'en ai dit un mot à notre Supérieure, plus vive que moi ſur ce chapitre. Elle a envoyé chercher les preuves de mon frere, brillantes comme le Soleil,

mais que je regarde comme un ouvrage de flatterie, fait pour une perſonne en faveur : j'en ai tiré la date du contrat de mon grand-pere.

Contrat de mariage de Théodore-Agrippa d'Aubigné, Ecuyer, Seigneur de Landes, Guillemer, & du Chaillou, Ecuyer du Roi de Navarre & Gentilhomme ordinaire de ſa chambre, fils de Jean d'Aubigné, Ecuyer Sieur de Brie, & de Damoiſelle Catherine de l'Eſtang, avec Damoiſelle Suzane de Leſay, fille de noble & puiſſant Ambroiſe Leſay, Seigneur de Surinau, & de Damoiſelle Renée de Vivonne. Ce contrat eſt du 6 de Juin 1583, reçu par Vaſſé, Notaire à Baugoin. Jamais je n'ai eu tant de peine ſur ma nobleſſe, que je viens d'en avoir en copiant tout ceci. Adieu : vous êtes trop aimable pour vous montrer à ceux que vous voulez quitter.

LETTRE CLI.

Ce 25 Mars 1718.

J'Étois toute occupée Mardi de Madame la Ducheſſe d'Orléans & de la douleur de M. du Maine; & je n'oſe encore me réjouir avec lui ; & la maniére dont

M. de Dangeau m'a écrit, me confirme dans cette timidité. Je ne prévois point que je puiſſe avoir de grande joie ; & je ſuis très-ſenſible à tout ce qui ſe paſſe : c'eſt de quoi paſſer un reſte de vie bien triſte. Ce qu'on a fait ſur la lettre de l'Archevêque de Rheims me paroît très-mauvais, ſoit que le Pape s'en fâche tout de bon, ou qu'il ne s'en fâche pas. Je trouve auſſi le réglement ſur les troupes fort mauvais : & je me mêle d'en tirer de trés-fâcheuſes conſéquences. Je ne fus jamais plus occupée de grandes affaires : c'eſt bien prendre mon temps ! Il me paroît que notre Régent devient plus ferme : tant mieux, quand il aura raiſon. Je ſuis bien loin d'être ſon ennemie : il ſait que je ne l'ai jamais été ; mais ſon changement ſur les troupes me fait une grande peine, & il s'en repentira.

Adieu, ma chere niece : vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais nos entrevues nous attriſtent plus qu'elles ne nous réjouiſſent : il eſt pourtant vrai que j'ai envie de voir notre Maréchal : jugez, après cela, ſi je l'aime.

Ce 26 Mars. Le Cardinal de Biſſy eſt véritablement zélé, & je comprends aiſément l'état où il eſt : car les inconvénients ſont terribles de tous côtés. Si le

Pape n'approuve ce qui s'eſt paſſé, qu'attendre? Votre Cardinal ſera embarraſſé, & avec grande raiſon. J'eſpere fort du bon tempérament de Me. d'Eſpinoy : le monde préſent n'eſt pas digne d'elle ; mais elle eſt utile au monde.

Je ne ſais ſi je tombe en enfance : mais le pétit ménage d'argent que vous avez envoyé à Mlle. de la Tour, me plaît autant qu'à elle : & Mardochée (Me. de Glapion) ne pouvoit le quitter hier au ſoir. Je voulus perſuader à mon petit chien de l'envoyer au Roi, qui feroit un jour ſa fortune. Il me répondit : *Ma fortune eſt aſſez faite.* Ce trait me fait ſouvenir de l'enfant gâté de M. de Coulanges, & de vous remercier de ſes chanſons, qui nous ont déja amuſées : mais les chants ſont ignorés, & j'ai quelque peine à les montrer, quoique j'en ſache beaucoup.

Je crains que vous ne vous trompiez ſur le P. Maſſillon : je ſerois ravie qu'il ne fût pas Janſéniſte.

Je n'avois pas deviné la lettre de M. de Rheims. Mais j'avois bien cru qu'il s'en glorifieroit, & il a grande raiſon : rien n'eſt plus beau que l'action de M. d'Argenſon, & rien n'eſt plus obligeant que celle de M. le Duc d'Orléans dans

toutes ſes circonſtances. Me. de Glapion n'a pas ſi bon courage que notre Maréchal : on lui propoſe un bâtiment ici qui eſt néceſſaire, & elle croit qu'il n'y en a déja que trop pour être détruit.

LETTRE CLII.

Ce 1 *Avril* 1718.

IL faudra que la converſion de Me. la Ducheſſe de Berry dure quelque temps, avant qu'on puiſſe la croire ſincere. M. Beſſe croit qu'il y a beaucoup de vapeur au mal de la Ducheſſe d'Orléans. Il eſt vrai qu'on accuſe votre Cardinal de foibleſſe : mais il eſt vrai auſſi qu'on ne voit pas que la fermeté puiſſe rendre nos affaires meilleures. Les particuliers en feront plus eſtimés ; mais le ſchiſme n'aura-t-il pas de plus fâcheuſes ſuites ? il ne paroît pourtant pas poſſible que les Evêques ne faſſent rien après l'outrage qu'on vient de faire à tout l'Epiſcopat : le Chancelier gouverne encore.

Me. de Dangeau me propoſe de coucher dans le lit de M. l'Evêque de Chartres : il ne s'en ſerviroit de ſa vie après une telle profanation.

Je m'occupe le plus qu'il m'eſt poſſible : la ſolitude eſt moins ſoutenable que jamais : le ſouvenir du paſſé tue, le préſent met le ſang en mouvement, l'avenir fait tranſir. Ni la maiſon, ni moi n'avons un ſol : on vit préſentement d'une petite ſomme que je leur avois donnée en garde. J'attends avec impatience M. le Duc de Noailles : ne dites rien de notre état, ma chere niece : il n'y a pas aſſez long-temps qu'il eſt changé pour ſe plaindre : il n'eſt point de jour que je ne refuſe du ſecours à des gens qui en ont un véritable beſoin.

Ce 2 Avril. Je ne ſaurois regarder comme un malheur d'avoir à quitter ſa place préſentement : car il me paroît qu'elles ſont difficiles & qu'elles le deviendront de plus en plus ; mais je ne ſai ſi le premier Préſident eſt riche : il faut du bien pour s'amuſer en quel état qu'on ſoit. M. le Prince n'avoit pas grand beſoin d'hériter, & M. de Vendôme en avoit de ſe confeſſer : il faut tout eſpérer de la bonté de Dieu, & ne point juger.

Les enfants de M. du Maine ne commencent pas leur vie comme leur pere : ils ont bien du temps devant eux pour éprouver les changements de la fortune.

Les affaires de St. Cyr m'inquietent

autant que les miennes : ce feroit un malheur pourtant que le Maréchal de Villeroi & d'Argenfon fe brouillaffent, & pour nous encore plus grand que pour les autres. Ce dernier a répondu froidement fur St. Cyr ; mais ce n'eft pas là-deffus que je m'allarme. J'ai fujet de croire que le Duc de Noailles eft plus propre à fe donner du mouvement que du repos.

Oui, M. de Dangeau a écrit depuis 1715. J'ai quelque curiofité de voir comment il aura rendu ce qui fe paffe.

LETTRE CLIII.

Ce 16 Mai 1718.

MR. l'Abbé Bignon fera, je crois, un mauvais choix. L'état de M. d'Argenfon étouffe notre Maréchal : il en eft dégoûté. J'ai trouvé le Duc de Noailles bien inftruit de l'état des Anglois de St. Germain, & bien intentionné : je ne doute pas que le Régent ne le foit ; mais je crains qu'ils ne foient pas payés.

Rien n'eft plus froid que mes lettres à M. le Maréchal de Villeroi : pour lui, il écrit en Miniftre. Je n'entends point pourquoi il feroit à fouhaiter que le Roi

d'Angleterre fût parti avant de ſavoir la mort de la Reine ſa mere. Vous êtes trop bonne ſur Me. d'H. . . . .
. . . .

Ce 17 *Mai.* M. l'Archevêque de Rouen me paroît un homme mort : l'excès de ſon travail & la ſenſibilité de ſon cœur le tuent, c'eſt dommage ; il auroit fait honneur à la bonne cauſe, & il aura apparemment un mauvais ſucceſſeur : il ne ſe conſole point de l'éloignement de M. le Cardinal de Rohan, & croit qu'il auroit ſauvé de méchants pas qui ſe ſont faits. Les affaires ſur cette matiere-là donnent de l'empreſſement pour recevoir des nouvelles : il eſt bien à craindre qu'il n'y ait du bruit. M. le Comte de Toulouſe plaiſoit aux Courtiſans par ſa grande dépenſe, ſon humeur douce, & ſon attachement pour le Roi : on aimoit à le louer pour déprimer ſon frere. Mais revenons aux Rohans ; ils ſont pleins d'honneur & à la vieille mode : ne pouvez-vous les unir, pour le bien de l'Etat & du Roi, avec notre Maréchal ? Le Prince de Rohan n'eſt pas un ignorant, & je ne ſuis point ſurpriſe de tout ce que vous m'en dites.

On ne prône plus tant M. le Duc ; & il faut eſpérer que la liaiſon des Princeſſes ne paſſera pas la table : pourquoi ne

me nômmez-vous pas celle qui m'a mise sur la sellette? Je plains Me. de Beauvilliers : les peines sont l'appanage de la vertu.

Les espérances que je vous vois pour le Roi Jacques, me donnent des momens de joie. Me. la Marquise de Termes me persécute pour lui donner l'aumône : j'ai peine de la faire à la cousine germaine de M. le Duc d'Antin, qui a toujours été honnête femme : elle me mande qu'on la va chasser de Port-Royal, faute de payement : ne pourriez-vous point en savoir la vérité? Vous savez bien vous passer de plaisirs ; mais les plaisirs ne peuvent se passer de vous. Le Duc de Noailles ne peut trop vous aimer.

LETTRE CLIV.

Ce 1 *Juin* 1718.

CE qui se passera demain sur les remontrances sera considérable ; mais il me semble que le Régent y ayant consenti, on peut espérer que tout s'adoucira.

Ce que vous me mandez du Roi d'Espagne me paroît un roman, & même un conte de Fée, qui, d'un coup de baguette,

faisoit tout ce qu'on pouvoit desirer : voilà dònc M. le Cardinal Alberoni qui attire l'attention de l'Europe : beau sujet de réflexion !

J'ai vu une lettre de Veilliene (*aujourd'hui Carmelite sous le nom de Sœur Pulchérie*) qui donne de grandes espérances de la conversion de Me. la Duchesse de Berry ; & la réconciliation avec les Dames disgraciées m'impose plus que la cellule qu'elle fait faire aux Carmélites où elle veut coucher.

Ce 2 Juin. La jeunesse de M. le Duc de Chartres ne l'excluroit-elle pas de la Régence ? gouverneroit-il un Royaume à dix-sept ou dix-huit ans ? Nous ne savons peut-être ce que nous demandons, mais j'ai un grand éloignement pour Mr. le Duc. Vous me faites plaisir de justifier ce Czar. On ne parle donc plus du Roi d'Angleterre. Je suis bien-aise que notre Maréchal ait l'intention de se divertir : c'est toujours quelque chose.

Je fais remarquer à Me. d'Haussy qu'elle jouit du bonheur de sa réputation. J'ai vu M. B... qui éclata de rire, en entrant dans ma chambre, de ce qu'il m'avoit vu marcher comme une jeune fille : il me paroît que je lui suis entrée dans la tête comme une personne très-bouffonne...

LETTRE CLV.

Ce 15 *Juin* 1718.

VOtre lettre préſente à l'eſprit le renverſement de la France: il faut eſpérer que Dieu la protégera, & ne ſe pas laſſer de la lui demander: on veut des nouvelles, & on tremble en les recevant.

Je deſire & je crains l'arrivée du Cardinal de Rohan; nous devrions pourtant être accoutumés que tout ſe paſſe en conférences, ſans aucune concluſion: & c'eſt peut-être le mieux qui pût nous arriver. Je lirai le Manifeſte du Roi d'Eſpagne, quoique d'ordinaire je liſe peu d'imprimés; mais je crois que celui-là en vaudra la peine.

Quelles que ſoient les conditions, il n'y a point de meilleur parti pour les Princes du Sang; je crois que les étrangers n'en ont pas grande envie.

Ce 16 *Juin.* Je viens de recevoir la lettre de Me. de Mailly, qui m'a dit de terribles nouvelles: Dieu veuille nous protéger! L'envie de vous voir redouble par l'état où ſont les affaires. Bon ſoir, ma

chere niece: ferez-vous bien fûre, fi vous fortez de Paris, d'y rentrer? Je crois déja voir des barricades: Dieu nous préferve d'un Cardinal de Retz!

LETTRE CLVI.

De Mad. de Caylus.

Vendredi 1719.

JE ne vous parlerai point, ma chere tante, de ce que je laiffai derriere moi en m'avançant vers Paris: mon cœur vous eft connu, puifque vous l'avez formé: & pour peu que vous compreniez les charmes de votre converfation, vous comprenez mes regrets.

J'ai trouvé Me. de Dangeau affez bien: j'en fus reçue à merveille, parce que je la raffurai fur votre état: Me. la Princeffe d'Efpinoi étoit avec elle: de votre fanté nous paffâmes aux nouvelles publiques. La flotte Efpagnole eft un myftere où l'on ne comprend plus rien: les uns la renvoyent dans les ports, les autres à la Jamaïque; quelques-uns plus opiniâtres, (& je me range de ce nombre) veulent que les vents l'ayent empêchée

d'entrer dans la Manche, lui font faire le grand tour, & deux descentes, l'une en Irlande, & l'autre en Ecosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'est pas ici sans embarras, & qu'au Palais-Royal on en sait plus qu'on ne dit. Le Turc inquiete. On trouve qu'Alberoni a bien des ressources dans son esprit. Le Roi d'Espagne traite celui d'Angleterre d'une façon si authentique, comme Roi de la Grande-Bretagne, avec tous les honneurs dûs à ce rang, qu'on juge qu'il doit être assuré de n'en avoir pas le démenti. M. le Duc d'Orléans a fait arrêter ici le Prince de Carignan, à la priere de M. le Duc de Savoye. On l'a conduit jusqu'à Auxerre : on l'enverra sans doute dans son pays, d'où il étoit sorti sans permission.

Me. la Duchesse du Maine consentiroit volontiers à être transférée, si l'on vouloit la mettre ailleurs que dans le Gouvernement de Bourgogne : cette Princesse fait pitié : l'ardeur de son courage ne sert qu'à lui faire sentir plus vivement ses maux, elle ne sauroit y résister, ni y remédier : celui de M. le Duc du Maine, soutenu de sa grande piété, & plus fondé sur la raison, le sert mieux : il est tranquille : rien ne trouble sa soumission aux ordres de Dieu. Me. la Princesse va met-

tre les fers au feu pour demander que leur procès ſoit fait. L'affaire de M. de Richelieu eſt encore au même état: mêmes diſcours, mêmes bruits : mais nous avons tant ouï de propos fabuleux qui ſe donnoient pour des vérités inconteſtables, que nous ſommes devenus fort incrédules.

Mlle. d'Orléans eſt Abbeſſe de Chelles : Me. de Villars ſe démet, & on lui donne une penſion conſidérable (de 12000 liv). M. le Cardinal a grand ſoin d'une ouaille de cette conſéquence ; & en faveur du Janſéniſme qu'elle profeſſe avec le zele de ſon tempérament, il trouve tout le reſte bon. Me. de Berry eſt à Meudon avec ſon vœu & avec ſon M. de Riom, qui n'en part que la ſemaine prochaine.

Toutes les troupes s'avancent ſur la frontiere d'Eſpagne : les Officiers partent : on aſſure que ce ne ſera pas pour long-temps. Nous donnons à l'Angleterre, au-lieu de nos troupes dont on ne veut pas, beaucoup d'argent, quoique nous n'en ayons guere : on a déja envoyé un million depuis le bruit de la deſcente, ſans compter ce qui l'avoit précédée, & ce qui la ſuivra. Les troupes de l'Empereur qui ſont en Flandre paſſeront inceſſamment en Angleterre, ſi elles ne ſont déja paſ-

ſées. Après tous ces ſecours, voyez ſi, malgré tout ce qui ſe dit, on n'appréhende rien de la flotte Eſpagnole.

Me. la Maréchale de Rochefort avoit fait, pendant la Semaine ſainte, la plus belle retraite du monde. M. le Duc d'Orléans, à qui elle alla parler, dès que Me. la Ducheſſe d'Orléans fut partie pour Montmartre, l'approuve: il lui conſerve ſes penſions, lui fait donner cinquante mille francs pour payer ſes dettes: elle en touche 16000: une belle lettre eſt écrite à Me. la Ducheſſe d'Orléans: elle va dans le Couvent de Ste. Eliſabeth: tout le Palais-Royal la regrette: tous ſes amis l'applaudiſſent: tous ceux qui ne la connoiſſent pas, ſont fâchés de ne l'avoir pas connue. Me. la Duch. d'Orléans revient de Montmartre, la demande, la cherche dans ſon Couvent, dit qu'elle ne le quittera point qu'elle ne la ſuive: la pauvre Maréchale eſt revenue, & tous ſes amis ſont dans une extrême confuſion. Voilà l'état où je vis hier Me. de Dangeau. Je mets fin à ma gazette; trop heureuſe, ma chere tante, ſi elle vous amuſe dans l'intervalle d'un aſſoupiſſement.

Fin du Tome ſixieme.

DC 130 M2L2 1778 t.12

[La Beaumelle, Laurent Angliviel de]
Mémoires et lettres
[Nouv. éd.]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY